

L'Exécuteur [131]

– Crash au Colorado

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



CRASH AU COLORADO

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

CRASH AU COLORADO



PROLOGUE

L'endroit aurait donné la chair de poule à n'importe quel promeneur nocturne et l'aurait sûrement incité à rebrousser chemin séance tenante. Sous la lumière blafarde d'une lune souvent voilée par des lambeaux de nuages, les manèges laissés dans un quasi-abandon se découpaient lugubrement.

Le parc d'attractions foraines n'incitait certes pas à la fête. Il était même parfaitement sinistre et Mack Bolan pensait que ce décor de cauchemar convenait bien aux individus qui y avaient temporairement élu domicile pour y effectuer des tâches de basse besogne.

Il avait observé deux véhicules garés contre une clôture, dont une Transam qui avait amené Jeff Lami sur place. Des cris étranglés, des gémissements s'étaient fait entendre dans l'obscurité, provenant d'une sorte de hangar bariolé de guirlandes. Mack Bolan avait entendu les cris dès son arrivée sur les lieux. À présent, il ne percevait plus que des râles syncopés coupés de brefs dialogues gutturaux.

L'Exécuteur était arrivé dans cette contrée perdue du Colorado en suivant Lami à partir de Boston et ensuite depuis Englewood. Le mafioso était l'un des tueurs de Bobby Careta qui tenait ses quartiers à New York.

Qu'est-ce que Lami pouvait bien être venu faire dans ce trou près de Cañon City ? Un endroit qui ne présentait d'intérêt pour personne à part quelques touristes qui venaient régulièrement dans la région des Montagnes Rocheuses. C'était la question que Bolan s'était posée de prime abord.

À présent, il ne se la posait plus. Si la mafia avait jeté son dévolu sur cette région, c'était que l'endroit n'était pas si aride et dépourvu d'intérêt que ça. Et le moment n'était plus à la réflexion mais à l'action.

L'Exécuteur portait sa légendaire combinaison noire de combat et s'était équipé pour un blitz nocturne restreint. L'énorme automatique « Big Thunder » pendait à sa hanche droite dans un étui militaire. Son fidèle Beretta 93-R muni d'un silencieux était logé bien au chaud sous son aisselle gauche, et il avait lacé la gaine de son poignard Survival sur sa cuisse droite. Un garrot de Nylon accroché à son ceinturon complétait l'équipement guerrier.

Il demeura encore quelques instants immobile dans les ténèbres,

sondant du regard le parc d'attractions abandonné, écoutant avec une infinie attention les menus bruits qui lui parvenaient. Il avait repéré deux sentinelles armées de fusils à pompe. Les deux gars n'avaient pas l'air de se faire beaucoup de soucis. L'un d'eux fumait tranquillement, assis sur un banc, son arme posée à côté de lui. L'autre se promenait lentement entre les installations de la fête foraine, s'arrêtant souvent, s'étirant ou sifflotant, très détendu.

Bolan fit quelques enjambées silencieuses pour se trouver sur la trajectoire du type décontracté, puis s'accroupit. Lorsque le mafieux passa à sa hauteur, il se redressa et lui passa rapidement le garrot autour du cou. La gorge bloquée par le fil de Nylon, incapable d'émettre le moindre son, le *soldato* se sentit attiré violemment au milieu d'un fourré. Sa première réaction fut de lâcher son flingue pour lancer ses mains vers l'horrible corde qui s'incrustait dans sa chair. Puis ses jambes se mirent à pédaler dans le vide, sans autre effet que d'accentuer l'action d'étouffement et de strangulation.

L'Exécuteur intensifia encore la tension du garrot et maintint son effort jusqu'à ce qu'il n'ait plus contre lui qu'un corps pantelant et sans le moindre signe de vie. Doucement, il l'allongea dans l'herbe sèche et se dirigea vers la position où il avait repéré la seconde sentinelle.

Toujours assis sur son banc, désœuvré, le mafioso s'amusait à promener sa cigarette dans l'obscurité, lui faisant décrire toutes sortes d'arabesques qui semblaient le fasciner. Il n'eut aucune notion du danger mortel qui rôdait près de lui. À son tour, il ressentit une soudaine brûlure au cou, fut soulevé du banc et projeté au sol où il commença à s'agiter pour échapper à l'emprise du garrot. Ses mouvements désordonnés cessèrent bientôt dans un dernier spasme et la silhouette lugubre abandonna le cadavre, se profilant un instant dans un éclat de lune.

En moins d'une minute, l'Exécuteur avait accompli son œuvre de déblaiement. Et cela ne faisait que commencer. Telle une ombre parmi les ombres, il se mit en marche vers le hangar bariolé qui abritait ses prochaines cibles.

CHAPITRE PREMIER

C'était une construction démontable, faite de tôles et de toile. Elle avait servi à une attraction susceptible de provoquer le grand frisson auprès des touristes venus en ces lieux. « Le train de l'épouvante », annonçait un panneau à moitié rouillé au-dessus de l'entrée. Un court voyage au milieu de démons aux yeux de braise et de dragons cracheurs de feu. Bolan imaginait la mise en scène qui devait intervenir à l'époque où le manège fonctionnait encore, les bruitages émis par des haut-parleurs camouflés, les cliquetis de chaînes, les grincements et les faux cris d'agonie. À présent, les dragons ne crachaient plus le feu. Ils ressemblaient à ce qu'ils étaient en réalité : de misérables amoncellements de matière plastique couverts de poussière et de toiles d'araignée. Et les démons auraient plutôt prêté à rire, figés qu'ils étaient dans des positions grotesques. Bien sûr, « le train de l'épouvante » n'effrayait plus personne.

Pourtant, les vibrations qui émanaient des lieux et que Bolan ressentait physiquement lui procuraient un dégoût difficilement surmontable.

D'autres dragons occupaient l'endroit. Et ceux-là n'avaient rien de factice. L'Exécuteur en était certain, l'horreur l'attendait au bout du voyage, comme cela lui était arrivé déjà trop souvent. D'ailleurs, une odeur pestilentielle se faisait sentir à mesure qu'il progressait le long des rails qui avaient jadis véhiculé des touristes braillards. Une puanteur faite à la fois d'odeurs de chair brûlée, de matière en décomposition et de produits chimiques. Ça ne trompait pas.

Un peu plus loin, au détour d'une cursive, une lueur jaunâtre filtrait par l'entrebâillement d'une porte. Bolan entendit une sorte de ronflement, comme celui produit par un chalumeau, puis un juron et quelques mots indistincts. Une voix donna ensuite la réplique, plus clairement :

- Faut appeler Mike avant qu'il se fasse baiser par cette salope.
- T'es sûr qu'il est clamsé, ce mec ? fit la première voix.
- Tout ce qu'il y a de clamsé. C'est plus rien qu'un légume pourri.
- Dommage, j'aurais bien voulu qu'il nous en dise un peu plus.

Un silence se fit, précédant un soupir, et Bolan entendit une série

de petits dé clics. Il glissa un regard dans l'ouverture du panneau. L'homme qu'il avait suivi pianotait sur le clavier d'un téléphone portable. La scène était éclairée par deux lampes électriques de camping fixées par des ficelles à un plafond en toile tendue. C'était là, dans cette pièce empreinte de l'odeur de la mort, qu'avait eu lieu le rendez-vous nocturne de Jeff Lami avec ses copains mafieux. L'extrémité d'une table et deux pieds nus apparaissaient dans le champ visuel restreint de l'Exécuteur. Il ne pouvait voir le reste, mais en devinait la nature. Il dégaina l'AutoMag tandis que la voix de Jeff démarrait en un rapide monologue :

— Passe-moi Mike... Non, je veux lui parler tout de suite, c'est de la part de Jeff.

Une ombre masqua un instant l'une des lampes en passant devant, puis deux hommes furent visibles dans l'interstice de la porte. Deux visages brutaux que Bolan n'avait jamais vus. Il aperçut également une blouse blanche souillée de taches rouges tandis que Jeff, toujours invisible, reprenait :

— Mike ?... Y a un sérieux os chez toi. Ce connard de fédé a vidé son sac. Il bossait en duo avec une salope qui s'est infiltrée en douce dans ta baraque. Tu vois de qui je veux parler ?... Ouais, la gentille Jenny ! Pas croyable, hein ?

Il y eut un ricanement, puis :

— On sait vraiment plus à qui on peut faire confiance. Je voulais que tu sois au courant tout de suite, que tu fasses ce qu'il faut... Bon, je vais rentrer maintenant. Mets-lui le cul bien au frais. Ciao.

Divers bruits se firent entendre, comme si quelqu'un rangeait du matériel. Bolan en avait assez entendu. Il repoussa violemment la porte et fit un bond dans la pièce minable. La forme étendue sur la table avait sans doute été un homme quelques heures ou quelques jours plus tôt. Mais à présent il était difficile de faire le rapprochement avec un être humain. Quant au salopard en blouse blanche constellée de taches sanglantes, il était bien trop concentré sur son travail pour s'étonner de l'irruption intempestive. Ce fut tout juste s'il grogna avec contrariété, penché sur la table :

— Merde ! faites moins de bruit, j'ai pas fini.

Deux autres gus vêtus de jeans et de blousons de cuir eurent une réaction plus réaliste en apercevant la silhouette impressionnante à l'entrée de la pièce. D'un même mouvement, ils plongèrent la main sous leurs blousons, les yeux agrandis et le souffle bloqué. L'immense flingue chromé tonna par deux fois dans la pogne de l'Exécuteur, faisant exploser les faces brutales dans un éclaboussement de sang, de cervelle et d'humeurs.

Le charcuteur avait relevé la tête et fixait maintenant la haute silhouette noire, une ignoble grimace sur sa face de sadique. Il tenait à la main une lampe à souder, à quelques centimètres au-dessus du visage de sa victime allongée sur la table. Bolan expédia une énorme ogive tonitruante en plein centre de la grimace qui disparut dans un bouillonnement pourpre, puis braqua l'AutoMag sur Jeff. Celui-ci avait suspendu le geste qu'il avait commencé pour ranger son radiotéléphone. Les yeux exorbités, le masque contracté, il semblait hésiter sur la conduite à tenir. La crosse d'un automatique était visible dans l'échancrure de sa veste.

— Tu veux tenter ta chance ? lui demanda Bolan d'une voix aussi froide que la banquise.

— N... non ! Sûrement pas, fit le mafioso de New York en écartant lentement les bras de son corps.

— Qui était le turkey ?

Il eut un regard pour la pauvre chose ensanglantée qui gisait sur la table.

— Écoutez, Bolan... C'est... c'est une affaire intérieure, rien qui puisse vous concerner.

— Tu te goures, Lami. Je me sens toujours concerné par les saloperies de ce genre. Pourquoi avez-vous charcuté ce fédé ?

— Putain ! Vous passez votre temps à liquider des tas de pauvres mecs et vous vous attendrissez sur ce mouchard ?

— Les pauvres mecs dont tu parles ne sont que des ordures dans ton genre. Et je liquide les ordures que je rencontre. Tu as quelque chose à dire avant de crever ?

— Mais enfin !... J'veus ai rien fait, moi ! J'ai rien contre vous.

— Moi j'ai des tas de choses contre toi. Tu parles ou je te descends tout de suite.

— Ouais... Un peu plus tôt, un peu plus tard, hein !

— Choisis vite, dit Bolan dont l'index commença à presser la détente du gros calibre.

— Attendez ! Si je vous raconte ce que je sais, est-ce que vous me laisserez une chance ?

— Raconte d'abord. Qui est ce flic ? Son nom, ce qu'il faisait ici et tout le reste. Dépêche-toi.

— Oui, oui... C't'un putain de fouille-merde qu'était venu renifler dans les affaires locales. Mike avait des doutes à son sujet.

— Mike comment ?

Le mafioso eut l'air étonné.

— Vous savez pas qui est Mike ?

— Réponds.

— Mike Hamilton. C'est lui qui contrôle tout ici, et vous pouvez être sûr qu'il s'occupera de votre peau quand il sera au courant.

— Tu veux dire Mike Halimi ?

— Heu, ouais...

— L'Organisation travaille maintenant avec les Arabes ?

— Il est moitié italo. C'est tout le contraire d'un cave.

Bolan en était convaincu. Mike Halimi avait eu à New York la réputation d'être un spécialiste en organisation et en management crapuleux. Dans le Milieu, on disait de lui qu'il n'avait pas son pareil pour monter une escroquerie de grande envergure ou prendre le contrôle d'une opération commerciale convoitée par la mafia.

— Je t'ai demandé comment s'appelle le fédé.

— Le blaze qui est écrit sur sa carte, c'est Robert Kelly. J'en sais pas plus.

— Parle-moi du business de l'Organisation au Colorado.

— Oh, ça... Ça me passe au-dessus de la tête.

— Ouais, tu es un malheureux sous-fifre que Mike ne met pas au courant, c'est ça ?

L'autre haussa les épaules, conscient du danger de ses réponses.

— Pas exactement, non. Mais je suis pas informé de ce qui se passe ici.

— Tu es bien loin de chez toi, Lami.

— Ouais. J'arrive de New York.

— Je sais. Je t'ai suivi jusqu'ici. Tu vas sans doute m'expliquer pourquoi tu as fait un crochet par Boston ?

— J'avais reçu des ordres.

— De qui ? Magne-toi, Lami, j'ai le doigt qui s'ankylose.

— Ça, je peux pas vous le dire, Bolan. Si je jacte de ce côté, c'est comme si je me tirais une bastos dans la tronche.

— Tu l'auras de toute façon, répliqua froidement l'Exécuteur. Alors, de qui ?... Castellano ?

À la brusque crispation du visage du mafioso, Bolan comprit qu'il avait deviné juste. Ainsi, le big boss des cannibales refaisait déjà surface malgré la cuisante défaite que l'Exécuteur lui avait infligée à Boston ! Une question se posait brutalement : qu'est-ce qu'Ange Castellano pouvait bien vouloir dévorer au Colorado ?

CHAPITRE II

Jeff Lami répondit après avoir dégluti bruyamment :

— C'est pas moi qui ai pris le message, on m'a juste donné les consignes. Je devais rappliquer ici pour m'occuper de cet enfoiré de poulet.

— C'était un boulot pour un spécialiste, n'est-ce pas ?

— Je viens de vous dire que j'ai reçu des ordres.

— Et la fille, Jenny ?

Le tueur soupira. Il respira ensuite par petites saccades avant de déclarer :

— Jenny Crowford ? Elle bosse avec ce flic. Elle essayait de doubler Mike.

— Éclaire-moi un peu plus.

— Ouais. Bon, elle s'est infiltrée dans le cirque en se faisant passer pour une chanteuse.

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout ! D'ailleurs, elle a une super voix, cette salope. Elle s'est fait embaucher dans une boîte de nuit de Mike, à Denver, et il l'a tout de suite remarquée. Après, elle a commencé à se coller à lui.

— Où est-elle en ce moment ?

— Sans doute chez Mike.

— Donne-moi l'adresse.

Jeff Lami donna l'information sans difficulté. Une lueur d'espoir s'était allumée dans ses yeux, une lueur qui disparut subitement quand la voix de glace annonça :

— O.K. Prends ta chance.

— Vous voulez dire...

— Oui. Sors ton flingue et sers-t'en. C'est bien ce que tu voulais ? fit Bolan en replaçant lentement l'AutoMag dans sa gaine.

Une moue vicelarde tordit la bouche de Lami. D'un ton hésitant, il répliqua :

— Ça me paraît réglo.

— Tu verras bien.

Une bosse marquait l'emplacement d'une arme sous la veste du mafioso qui paraissait partagé entre une trouille viscérale et son instinct de survie.

— Dites, Bolan... Je voudrais savoir comment vous avez fait pour me filer jusqu'ici. J'ai surveillé constamment mon rétroviseur et j'ai vu personne me coller au cul.

Un sourire froid étira un instant les lèvres de l'Exécuteur.

— J'ai collé un bug sous ta caisse, un de ces petits trucs électroniques qui émettent sur une fréquence spéciale dans un rayon de plusieurs kilomètres.

— Bon Dieu ! Si j'avais pu me douter...

Bolan n'était pas dupe. La crapule essayait de l'endormir tout en se préparant à tenter son va-tout.

— Faut avouer que vous êtes un type vachement fort. Quand même, si...

Subitement, Lami ploya ses genoux tout en plongeant la main sous sa veste dont il sortit un revolver à canon court. Il était rapide. Insuffisamment toutefois pour un combattant qui avait fait ses preuves dans la jungle du Sud-est asiatique et qui survivait depuis des années à une guerre impitoyable menée contre l'entreprise criminelle la plus puissante du monde. En une fraction de seconde, le monstrueux .44 magnum automatique avait repris sa place dans la main de Bolan et aboyait furieusement. La première balle fit valdinguer le revolver menaçant, arrachant au mafioso un hurlement de douleur en même temps qu'une partie de son avant-bras ; la seconde lui fit éclater la mâchoire et Jeff Lami exécuta une petite pirouette grotesque et involontaire avant de rendre son âme au diable.

Bolan rengaina l'AutoMag puis s'approcha de la table. Le pauvre type allongé dessus avait dû souffrir mille supplices avant de succomber à ses bourreaux. On l'avait entièrement dénudé. Son torse était couvert d'entailles dans lesquelles les sadiques avaient versé de l'acide, on lui avait arraché les ongles des mains, tout son corps n'était qu'une plaie. Mais le pire, c'était ce qu'on lui avait fait à l'abdomen. Depuis le nombril jusqu'au pubis, la paroi ventrale avait été découpée au scalpel et une partie de ses intestins gisait sur la table, soigneusement disposée pour éviter une rupture accidentelle. On les lui avait probablement montrés afin de diminuer le plus possible sa résistance et le persuader que son unique salut résidait en une confession totale de ce qu'il savait. Ce n'était pas la première fois que l'Exécuteur voyait un turkey, un dindon passé à la question par les tortionnaires de *Cosa Nostra*.

Les genoux du G'man avaient été brisés avec un marteau que

Bolan aperçut sur une chaise. Son sexe et ses testicules reposaient en bout de table, près de sa tête, en compagnie d'une plaque du FBI. Un torchon sale et roulé en boule était maintenu par de l'adhésif sur l'affreuse plaie. Seule la bouche du supplicié avait été préservée, afin qu'il puisse parler jusqu'au bout.

Sur une petite étagère, il y avait plusieurs flacons de produits pharmaceutiques. Du collodion pour arrêter les hémorragies, de l'alcool et de l'éther pour empêcher une infection. On avait manifestement tout fait pour le maintenir en vie le plus longtemps possible, jusqu'à la certitude d'avoir obtenu des aveux complets. Et il était évident que le pauvre type avait lâché aux cannibales toutes les informations qu'il détenait.

Combien de temps avait duré sa lente agonie, la progressive désagrégation de sa volonté ? Combien d'heures ou combien de jours ?

L'ordure en blouse blanche que Bolan avait liquidée s'apprêtait évidemment à brûler le visage et les doigts de l'agent fédéral avec sa lampe à souder, afin qu'on ne puisse pas identifier son cadavre qui serait ensuite jeté dans une rivière, les pieds dans un bloc de béton.

L'Exécuteur fouilla rapidement les corps pantelants mais, ainsi qu'il s'y attendait, ne découvrit rien de véritablement révélateur. À part Lami, les autres *mobsters* étaient domiciliés à Colorado Springs.

Il empocha le téléphone portatif de Jeff Lami en pensant que l'appareil pourrait éventuellement recevoir un appel. Puis, sans plus attendre, il quitta le sinistre parc d'attractions et rejoignit à pied sa voiture, une Porsche Carrera, qu'il avait parquée le long d'une petite route en mauvais état.

Il lança le moteur du bolide et prit la direction de Pueblo puis de Colorado Springs. Lorsqu'il commença à rouler sur le Highway N° 115, il décrocha son radiotéléphone et composa un numéro à Washington, correspondant à une ligne-radio spéciale de Harold Brognola, le numéro Deux du Justice Department. Il l'obtint après quelques « bips » émis par le système de codage-décodage qui mettait la conversation à l'abri des écoutes indiscretes. Seules cinq personnes connaissaient ce numéro, dont le responsable des services de sécurité à la Maison-Blanche, le directeur du FBI, et l'Exécuteur.

Il obtint la communication presque immédiatement. La voix du super-flic fédéral était claire et nette :

— Alice Deux, j'écoute.

— Salut, Hal, répliqua Bolan. Tu ne dors jamais ?

— Ça m'arrive de temps à autre, plaisanta Brognola, mais pas plus que toi. Qu'est-ce que tu fabriques ? Je ne t'entends plus depuis au moins une semaine !

— J'étais occupé.

— Je vois. Comme d'habitude.

— Ouais. Je vais te citer deux noms que tu connais sûrement. Robert Kelly et Jenny Crowford. Que peux-tu me dire à ce sujet, Hal ?

— Quoi ? Je... Attends. Où es-tu en ce moment ?

— Ça te gêne de me répondre ?

— En un certain sens, oui. Réponds-moi d'abord, où es-tu ?

— Au Colorado.

Un soupir passa dans l'écouteur, puis :

— J'aurais dû m'en douter. Du côté de Denver, je suppose ?

— Non. Beaucoup plus bas, au sud de Colorado Springs.

— Ça ne colle pas.

— Qu'est-ce qui ne colle pas ?

— Nom de Dieu ! Où as-tu déniché ces deux noms ?

Bolan poussa à son tour un soupir.

— Je n'ai pas encore vu la fille, mais j'ai rencontré Robert Kelly pas loin de Cañon City.

— Tu dis que tu l'as rencontré ? Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il n'était plus tellement en état de me dire quelque chose. Pourquoi toutes ces questions, Hal ?

— Qu'entends-tu par « plus tellement en état » ?

— Les *amici* s'étaient occupés de lui.

Après un petit silence, Brognola laissa tomber d'une voix rauque :

— Je vois. C'était... moche ?

— Le mot est faible. Tu sais ce qu'est un turkey ?

De nouveau, un silence s'installa dans la conversation, puis l'agent fédéral répéta :

— Oui, je vois parfaitement. Je suppose que c'était... irréversible ?

— Définitivement. Pourquoi me dis-tu que ça ne colle pas ?

— Écoute, Striker... Kelly et cette fille sont deux agents secrets du FBI qui travaillaient sous couverture. Qu'ils aient été découverts est catastrophique. Il y a une grosse opération en cours, une action des plus confidentielles dont on attend beaucoup.

— Vraiment ? fit Bolan, sarcastique.

— On espère, en tout cas.

— D'autres personnes de chez toi sont dans le coup également ?

— Oui.

— Et, bien sûr, tu ne peux pas m'en parler ?

— Comprends-moi, c'est top-secret. Dans cette affaire, nos méthodes respectives sont absolument incompatibles.

— Tu veux dire qu'ils font dans la dentelle ?

— Si tu veux. Nous n'en sommes qu'au stade de la mission de renseignement. Il faudra attendre d'avoir toutes les informations voulues avant d'envoyer le grand coup de filet.

— O.K., mais ce que je ne comprends toujours pas, c'est ce qui cloche dans le fait que je les aie trouvés sur mon chemin par ici.

— Je... Merde ! Ils auraient dû se trouver dans la région de Denver, pas du côté de Colorado Springs, et encore moins à Cañon City. Ça ne correspond pas au secteur qui leur a été attribué.

Le ton de Brognola s'était fait brusquement anxieux.

CHAPITRE III

Bolan conduisait d'une main, le radiotéléphone tenu de l'autre, et accordait toute son attention à ce que lui confiait son ami de Washington. Pourquoi le Numéro Deux du Justice Department avait-il un début de panique dans la voix ?

— Ils ont sans doute remonté une branche divergente, suggéra-t-il.

— Non, ils m'auraient averti auparavant.

— Sauf s'ils n'en ont pas eu le temps.

— Peut-être.

— Selon toi, qu'est-ce qui se traficote par ici ?

— T'es vraiment un mec pas possible, Striker. Bon... Paradoxalement ça concerne le secteur de l'industrie et du commerce. Nos experts ont déjà étudié les premiers renseignements recueillis et sont enclins à penser qu'il s'agit d'une tentative de mainmise sur l'économie nationale.

— Par les *amici* ?

— Par les *amici*, oui, avec la complicité de certaines grosses têtes officielles qui marchent la main dans la main avec eux, dans l'ombre évidemment. Seulement, le problème, c'est que ces grosses têtes sont tellement importantes qu'on ne peut pas les toucher. On ne peut même pas envisager de demander la nomination d'une commission d'enquête officielle en ce qui les concerne. Politiquement parlant, ces gros salauds sont hyperpuissants, ils tiennent la dragée haute à une grande partie de l'Administration, y compris le Bureau fédéral. On ne peut même pas parler de tabous. Le simple fait d'évoquer leurs noms en y associant les mots spéculation ou trafic d'influence constitue un danger. Il y aurait des réactions immédiates, des coups de téléphone occultes, et des têtes sauteraient immédiatement. La mienne fait partie de la liste noire. Si je me dévoile officiellement, je passe aussitôt dans la moulinette diabolique. Tu piges maintenant pourquoi on est obligés d'opérer dans l'ombre et...

— Comment as-tu découvert ça ? interrompit Bolan.

— Oh !... Ça fait déjà un bout de temps que je soupçonnais quelques gros politicards de tremper dans la soupe mafieuse. Le mois dernier, je me suis, une fois encore, décidé à envoyer un sous-marin

dans l'eau dégueulasse. Mais je me suis vite aperçu que le contexte est bourré de mines prêtes à pêter à la tête de ceux qui tentent de s'y faufiler.

— Comme pour Robert Kelly.

— Hélas ! Ça t'explique pourquoi on ne peut pas avancer à plein régime.

L'Exécuteur donna un léger coup de volant pour emprunter la déviation du village de Fountain. Il n'était plus très éloigné de Colorado Springs.

— Fais dégager tous tes gars de ce secteur, déclara-t-il soudain d'une voix sèche.

— Pas question, l'opération est engagée trop loin. Ces agents ont mis des semaines à infiltrer l'Organisation et... Bref, je préférerais que tu quittes le Colorado pour laisser faire les...

— Ferme-la, Hal, tu veux ?

Le ton de l'Exécuteur s'était fait tranchant. Il reprit avec gravité :

— Si tes agents se trouvaient dans le Sud alors qu'ils auraient dû être dans le Nord, c'est que quelque chose d'important s'est produit sans que tu puisses en être averti, Hal. Et s'ils se sont fait attraper ici, c'est sans doute parce qu'il y a eu une fuite quelque part. Quelqu'un a lâché le morceau sur ton opération top-secret. Il se peut même que ça vienne de ton entourage. As-tu pensé à ça ?

— Je vais y réfléchir, grinça Harold Brognola. Je vais fermer des portes étanches et prendre des précautions. Mais ça n'enlève rien au fait que ta présence là-bas n'arrange pas...

— Tes portes étanches ne le sont déjà plus, mon vieux ! Il est trop tard pour temporiser. Si tu veux sauver la peau de tes autres agents sous couverture, conseille-leur de se casser à toute vitesse. On ne devient pas un turkey sans avoir vidé complètement son sac. Sois convaincu que Kelly a parlé. Entre autres, il leur a donné le nom de Jenny Crowford et leur a dit qui elle était, ce qu'elle faisait. En ce moment même, les charognards sont peut-être déjà en train de s'occuper d'elle. Tu comprends ce que je te dis, Hal ?

Il y eut un bruit de souffle dans l'appareil. Bolan poursuivit :

— Alors, ne me demande pas de faire la valise et de déménager du Colorado, Hal. Ton opération est en train de foirer. Cherche d'où vient la fuite et ne me donne plus ce genre de conseil.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? rétorqua Brognola d'une voix basse.

— Je vais d'abord essayer de tirer la fille de la gueule du fauve puant s'il n'est pas trop tard. Ensuite j'aviserai.

— Elle ne s'appelle pas Crowford mais McLean. Jenny McLean. Crowford est un pseudo.

— Ce n'est pas ça qui lui permettra de convaincre les cannibales.

— Je te crois sans peine.

— Sais-tu qui coordonne en douce tout ce business ? demanda Bolan d'un ton radouci.

— Il y a un certain Mike Halimi qui paraît avoir la main sur toutes les affaires illégales au Colorado.

— J'ai entendu parler de lui, en effet.

— Nous pensons qu'il a été envoyé sur place par la *Commissione*. Depuis quelque temps, Ange Castellano semble s'être transformé en courant d'air et les *capi* de la côte Est reprennent du poil de la bête.

— Négatif. C'est Castellano qui tire toutes les ficelles.

— Merde. Tu es sûr ?

— À quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

— Encore lui !

— Eh oui.

— Je croyais que tu lui avais mis la pâtée à Boston¹ ?

— Je n'ai pas pu frapper assez fort et assez vite. Le renard a senti le vent tourner avant même l'arrivée de la tempête et il s'est planqué dans un trou doré. Mais tout de même il rebondit plus vite que prévu... À peine un petit tour à Carthagène et je le retrouve déjà sur mon chemin !

— Tu parles d'un renard !

— Castellano n'est pas homme à mener une seule affaire à la fois, ajouta encore Bolan. Ce qui fait sa force, c'est qu'il s'arrange toujours pour diriger plusieurs opérations et plusieurs staffs en parallèle. Qu'une affaire capote et il se met aussitôt à activer un autre projet déjà en route.

— Ouais, tu as certainement raison. Indépendamment de toute morale, on peut lui tirer un coup de chapeau.

— Je vais essayer de lui tirer quelque chose de beaucoup plus percutant qu'un coup de chapeau, Hal.

— Striker...

— Oui ?

— Prends pas de risques à la con.

— On ne fait pas la guerre sans prendre de risques, Hal.

— En tout cas, essaie de ne pas démolir mes agents. Ce ne sera pas forcément évident pour toi.

- Comment s'appelle cette belle opération, Hal ?
- Le nom de code est Juke-Box.
- O.K., je ferai gaffe.
- Rappelle-moi dès que tu as du nouveau.
- Promis.

Bolan reposa le radiotéléphone. Les lumières de Colorado Springs brillaient au bout de la route qui grimpait dans la montagne. Un peu avant, il y avait une petite agglomération résidentielle nommée Gold Meadows. L'Exécuteur allait devoir y effectuer un blitz improvisé pour tenter de sauver une vie humaine. Il ne se faisait aucune illusion sur la difficulté et les dangers qu'il allait immanquablement rencontrer. Dans un monde où le pouvoir est la clé de toute chose, ceux qui tentent de se l'approprier ressemblent plus à des fauves enragés qu'à des êtres humains.

Mais Bolan pouvait lui aussi devenir un animal féroce. Le plus féroce d'entre tous.

CHAPITRE IV

Mike Halimi observait d'un air écoeuré les objets disposés sur la table que l'on avait trouvés sur la fille. Parmi ceux-ci il y avait une plaque fédérale qui avait été découverte dans la doublure de son sac à main. Un petit automatique noir de calibre .32 faisait partie de la panoplie.

Jenny McLean était assise sur une chaise, très droite, très raide, les chevilles et les poignets attachés, le visage très pâle. Une ecchymose lui marbrait la joue gauche, témoignage d'un coup violent qu'elle avait reçu. Son chemisier était déchiré à l'épaule et il lui manquait plusieurs boutons.

Tout près d'elle se tenait un malabar aux mains énormes et au faciès prognate qui la reluquait d'un œil humide.

Mike « l'Organisateur » poussa un petit soupir et dit d'un air peiné :

— C'est pas croyable comme les gens peuvent être fourbes et déloyaux. Je permets à une nana de bosser dans une de mes meilleures boîtes, je lui file un super-cachet, je la traite comme une princesse, je l'invite chez moi en pensant qu'elle est tout ce qu'il y a de réglo et de sympa... Et puis on s'aperçoit que la princesse n'est rien d'autre qu'un flic en jupons. Une saloperie de poulet femelle qui s'est glissée dans nos affaires pour nous espionner. C'est franchement écoeurant, tu ne crois pas, Ray ?

Le mastodonte émit un gloussement.

— Oui, Mike, c'est sûr !

— Qu'est-ce que tu as à répondre ? fit Mike en reportant son attention sur la jeune femme.

Sans se départir de son attitude fermée, Jenny McLean répliqua d'un ton neutre :

— Je travaille en effet pour le Bureau fédéral. Et alors ? Auriez-vous vraiment des choses si graves à cacher, pour être aussi inquiet ?

Mike lâcha un ricanement ironique.

— Moi, inquiet ? Tu te goures, ma petite.

Puis son visage de play-boy se contracta dans une expression

mauvaise.

— Bon, écoute, connasse... J'ai plus envie de rigoler avec toi. Tes manières d'aguicheuse, c'est terminé. Tu crois que t'avais vraiment réussi à m'allumer ? Pauvre conne ! Maintenant, j'ai un conseil à te donner. Tu jactes ou alors il va t'arriver de très sérieux ennuis. Pigé ?

— De quoi voulez-vous que je parle ? rétorqua-t-elle du tac au tac.

— De ce que tu as découvert dans notre business, de ce que tu as déjà raconté à tes chefaillons de merde, et le toutim. J't'écoute.

Elle prit un ton sarcastique :

— Vous allez être déçu, je n'ai rien trouvé qui vaille la peine d'être retenu et, par le fait, je n'ai encore rien pu consigner dans un rapport. Tout ce que je pourrai dire à mes chefs quand je sortirai d'ici, c'est que vos affaires sont des plus claires et que vous êtes l'exemple même de l'honnêteté.

— Ah oui ! Parce que tu crois que tu vas sortir tranquillement d'ici ?

— J'en suis convaincue.

— Et pourquoi, s'il te plaît ? railla l'Organisateur.

— Parce que vous n'êtes sans doute pas si stupide et si imbu de vous-même qu'on pourrait le croire.

— C'est ça, continue de te foudre de ma gueule. T'arrange ton cas, c'est sûr !

— Vous vouliez que je parle, non ? Il y a aussi une seconde raison.

— Chante-la-moi, cette raison. Si tu n'arrives pas à me convaincre, tu chanteras d'une autre façon dans pas longtemps, tu peux en être sûre. Alors ?

— En fait, je crois que vous êtes plutôt du genre stupide. Croyez-vous que je sois seule sur cette opération ? Les agents du FBI travaillent toujours en équipe, alors arrêtez d'aggraver votre problème et laissez-moi sortir d'ici.

De nouveau, un ricanement fit trembler le menton de Mike qui approcha son visage tout près de celui de Jenny McLean.

— Je sais que tu bosses avec un connard de fédé qu'était lui aussi en train de renifler mes poubelles. Mais tu n'as rien à attendre de lui, ma poulette. On s'est gentiment occupés de ton Robert Kelly, et il a craché tout ce qu'il savait avant de clamser.

Elle eut un léger frémissement au coin des lèvres mais ne perdit pas son contrôle.

— La conne, reprit Mike, c'est toi. Toi qui t'imagines que tu peux encore me tenir la dragée haute. Et je vais te dire quelque chose de

vachement censé : si tu sors d'ici sans m'avoir gentiment raconté ce qui m'intéresse, c'est pour prendre le même chemin que ton petit pote de la flicaille fédérale. Tu sais ce qu'on réserve à des salopes de ton genre ? On a une planque toute spéciale pour te travailler là où ça fait pas tellement du bien, tu saisis ? Une planque où tu pourras gueuler tout ce que tu veux sans que personne ne puisse t'entendre.

— Vous ne m'intimidez pas, se cabra-t-elle. Vous n'êtes qu'une crapule sans envergure et je ne donne pas longtemps avant que mes collègues vous mettent la main dessus.

— Tu crois ça ? T'as de l'espoir, ma poulette. Bon, tu es vraiment décidée de continuer à fermer ta jolie petite gueule ?

— Allez vous faire foutre !

Les yeux de Mike Halimi étincelèrent d'une lueur de rage soudaine. D'un violent revers de main, il gifla la jeune femme dont la tête partit sur le côté. Mais elle continua de le fixer avec défi.

Le mafioso se redressa en grognant tandis qu'on frappait à la porte. Il fit trois pas dans cette direction et ouvrit le battant, démasquant un type d'assez grande taille et mince, le visage en lame de couteau, l'œil sombre. Ce dernier entraîna Mike Halimi dans l'entrée et lui annonça à voix basse en faisant sauter dans sa main un tube de rouge à lèvres :

— C'est bien ce que je pensais, un gadget électronique.

— Planqué dans ce petit truc ?

— Oui. C'est ça, la technologie de pointe.

— Et ça sert à quoi exactement ?

— À émettre un signal de repérage sur une fréquence précise. Notre spécialiste prétend qu'il peut rayonner sur trois ou quatre kilomètres en zone urbaine et plus sur un terrain dégagé. Il suffit de tourner la base d'un quart de tour pour l'activer. Il était branché quand on a commencé à l'examiner.

— Putain !

— Ne frappe pas, Mike, on l'a mis hors circuit.

Halimi tendit la main pour saisir le tube doré, prudemment, comme s'il s'attendait à recevoir une décharge électrique.

— C'est une chance que tu t'en sois douté, Jake, apprécia-t-il. Frank est toujours là ?

— Oui. Tu veux le voir ?

— Non, mais ce serait une bonne chose que tous les deux vous fassiez renforcer la garde au-dehors. On sait jamais, des fois que ces enfoirés de fédéraux aient capté l'émission.

— N’aie aucune inquiétude, on a déjà vérifié que tout le dispositif de sécurité est bien en place. Personne ne peut s’approcher à moins de cinquante mètres sans se faire aussitôt repérer.

— J’espère, Jake, prononça Halimi avec une certaine déférence dans la voix. Heu... Est-ce qu’il est toujours là-haut ?

— Tu veux parler de...

— Oui, bien sûr.

— À ma connaissance, il est toujours en train de discuter avec les grosses légumes.

— Pourvu qu’il ne se passe rien tant qu’il sera ici.

— Bon Dieu, qu’est-ce que tu veux qu’il se passe, Mike ? Sois pas si nerveux.

Jake jeta un coup d’œil au-delà de la porte et grimaça un sourire entendu.

— Je te laisse avec ta patiente. Si tu as besoin de nous, fais un signe, déclara-t-il avant de se retirer.

Halimi referma le battant et revint se camper devant la prisonnière en faisant sauter le tube de rouge à lèvres dans sa main.

— C’est grâce à cette connerie électronique que tu espérais t’en tirer, poulette ? lança-t-il cyniquement. C’est drôle, comme vous autres de la flicaille vous nous prenez pour des naïfs. Tu vois, on n’a pas mis longtemps à trouver l’astuce. T’as plus rien à attendre de tes potes. Alors, tu me racontes une jolie histoire, que je rigole un peu ?

Jenny McLean respirait un peu plus vite que la normale et elle avait pâli, mais elle affichait une expression déterminée.

— Non ? Tu ne veux pas me faire plaisir après tout ce que j’ai fait pour toi ?

Le maître des lieux ordonna brusquement d’une voix acide :

— Emmène-la, Ray, je veux plus la voir ici. Prends deux hommes avec toi et conduis-la où tu sais.

— On va lui faire valser les nichons ! assura Ray le gorille avec un nouveau gloussement.

— Embarque les bidules qu’elle trimbalait et sa plaque de flic, faudra s’en débarrasser loin d’ici.

Il jeta le tube doré sur la table, au milieu des autres articles qu’avait contenus le sac à main.

— Et fous-lui du sparadrap sur la bouche avant de la sortir de la maison. Je veux pas qu’elle ameute tout le quartier.

— Vous inquiétez pas, Mike, je connais le boulot.

— Passe aussi un coup de fil à Jeff pour le prévenir qu’on a un

autre dindon.

CHAPITRE V

De nuit, l'Exécuteur avait arrêté la Porsche sur une petite route goudronnée ceinturant l'agglomération de banlieue puis s'était approché à pied jusqu'à son objectif. Jeff Lami ne lui avait pas menti, croyant sans doute pouvoir sauver sa peau in extremis. Le repaire de Mike Halimi se tenait tout au nord de Gold Meadows, une localité résidentielle constituée de belles villas entourées de parcs bien entretenus.

Il n'eut aucun mal à découvrir la propriété. L'endroit grouillait de gouapes et de flingueurs de toute sorte. Bolan repéra tout de suite un certain nombre de soldats de la mafia qui montaient une garde ostensible dans l'allée contiguë au parc.

Bolan s'était muni d'un système de vision nocturne Startron mais, jusque-là, il n'avait pas eu besoin de s'en servir. Des lampadaires allumés jalonnaient régulièrement les allées du quartier résidentiel et de nombreuses sources lumineuses permettaient une observation facile des alentours.

Il y avait d'autres sentinelles visibles de l'autre côté du petit mur entourant la propriété, des hommes qui déambulaient le long d'un chemin de graviers ou à travers la pelouse éclairée par des projecteurs. Tous étaient armés et certains portaient des émetteurs-radio accrochés à leurs ceintures, probablement des chefs d'équipe.

D'évidence, il s'agissait d'une surveillance dissuasive dont le but apparent était de décourager d'éventuels rôdeurs. Il y avait sans nul doute d'autres hommes invisibles, bien planqués et prêts à intervenir en cas d'alerte.

Mais pourquoi la mafia du Colorado s'entourait-elle de tant de précautions ? Les *amici* craignaient-ils une quelconque attaque ou tenaient-ils à protéger spécialement quelqu'un ou une réunion importante ? La deuxième supposition était la plus vraisemblable. Ça ressemblait plutôt à un service de sécurité mis en place pour garantir la tranquillité d'une conférence. En certains cas, Bolan avait déjà assisté à ce genre de déploiement de force de la part des *amici*.

Alors ? Qui pouvaient bien être les individus importants invités dans la demeure de Mike « l'Organisateur » ?

En plus des spots allumés dans le parc, presque toutes les fenêtres

de la grande maison étaient éclairées et, parfois, l'Exécuteur voyait s'y profiler des ombres derrière les rideaux. Il y avait là un ramassis de truands de toutes espèces venus de diverses contrées du pays après avoir vraisemblablement répondu à un appel général. D'après leur allure ou la façon dont ils se tenaient, Bolan pouvait dire sans risque d'erreur s'ils provenaient de l'est, du nord, du sud ou de l'ouest. Le comportement de certains truands était typique. Quelques-uns d'entre eux roulaient ostensiblement la mécanique comme le font les voyous de Brooklyn ou du Bronx. D'autres échangeaient parfois de brefs dialogues avec l'accent du Texas et il y en avait dont l'origine était parfaitement reconnaissable rien qu'à leur façon de se vêtir.

Jenny McLean était-elle encore derrière ces murs qui abritaient vraisemblablement d'étranges et secrets conciliabules ? Bolan n'avait aucune possibilité d'en être certain mais, dans l'affirmative, il voyait mal comment sortir la fille de l'endroit. Il n'avait pas imaginé de telles mesures de prudence de la part de la mafia. La propriété ressemblait à un véritable fortin quasiment imprenable avec des moyens offensifs classiques.

Pourtant, il faudrait bien qu'il trouve une façon de la soustraire au sort atroce que les sauvages de *Cosa Nostra* ne manqueraient pas de lui infliger. Malgré le nombre impressionnant des occupants des lieux, il y avait forcément une tactique à faire intervenir, une manœuvre pouvant permettre à l'Exécuteur de s'introduire dans une place ennemie afin de sauver la mise à ce flic en jupons qui s'était fourvoyé dans l'ancre du monstre.

Il en était là de ses réflexions, dissimulé derrière une haie le long d'une allée, lorsqu'il vit s'ouvrir la porte principale de la maison. Un groupe de quatre hommes déboucha sur le perron. D'abord deux *soldati* qui visiblement recevaient des consignes de deux autres types venant derrière eux. Ceux-là avaient une allure raide, austère, et ils demeurèrent un instant sur le pas de la porte.

Bolan plaça les jumelles de nuit devant ses yeux pour observer le duo, identifia aussitôt sans risque d'erreur Frank et Jake Sanguini, deux hit-men de New York connus dans l'Organisation comme des êtres froids, durs et efficaces. C'étaient des frères jumeaux, des modèles quasi identiques même dans leur façon recherchée de s'habiller.

Frank et Jake restèrent un instant à examiner le parc, comme s'ils tenaient à s'assurer de la sécurité des lieux, puis ils rentrèrent dans la maison. La porte ne resta pas longtemps fermée, elle pivota de nouveau moins d'une demi-minute plus tard pour laisser passer un type énorme aux pognes gigantesques, à la tête toute ronde avec un crâne chauve. L'Exécuteur ne l'avait jamais vu mais il en avait

entendu parler : Ray Gilotti, le premier garde du corps de Mike Halimi. Ainsi, l'Organisateur avait amené son staff avec lui au Colorado...

Vint ensuite un *soldato* en jean et blouson de cuir, et une silhouette beaucoup plus frêle que poussait sans ménagement un second soldat de la mafia. Il n'était pas difficile de mettre un nom sur la silhouette féminine : Jenny McLean que l'on emmenait manifestement faire une balade sans retour entrecoupée d'un interrogatoire à la clé.

Dans l'obscurité, Bolan eut un froid sourire. Son problème était partiellement résolu. Un moment plus tard, un moteur ronfla sur le parking. Une voix se fit entendre à travers un talkie-walkie près de la grille d'entrée.

L'Exécuteur s'apprêtait à se replier pour rejoindre rapidement son véhicule lorsqu'une fenêtre éclairée s'ouvrit au premier étage de la bâtisse. Pointant ses jumelles, il découvrit le haut d'une silhouette qui se découpait dans l'encadrement, et le sang puisa un peu plus vite à ses tempes. Le visage était bien visible et parfaitement reconnaissable.

Bolan ne s'attendait nullement à cette rencontre à Colorado Springs. À travers l'optique spéciale de ses jumelles, il voyait le personnage comme s'il pouvait le toucher. Nul doute, il s'agissait bien d'Ange Castellano. Un homme de quarante-huit ans, d'assez grande taille, plutôt bien de sa personne, avec un visage agréable et des gestes étudiés. Pour certains, il symbolisait la génération mafieuse intermédiaire, celle qui connaît encore le vrai « métier » tout en appliquant des méthodes modernes. Si l'on ne connaissait pas son passé criminel, on pouvait le prendre pour un businessman d'avant-garde ou un politicien distingué. Pourtant, « Angie » n'était pas autre chose qu'une ignoble crapule assoiffée de pouvoir, un sauvage déguisé en civil pour qui la vie humaine se traduisait en dollars et qui suçait le sang de la société depuis de nombreuses années.

L'Exécuteur suivait sa trace depuis longtemps, avait failli l'éliminer assez récemment à Boston, mais l'ordure de haut vol avait préféré disparaître du champ de bataille, laissant ses hommes le couvrir.

Au bout de quelques secondes, le visage distingué s'éloigna de la fenêtre dont les battants se refermèrent. Les mâchoires de Bolan se serrèrent. Il y avait à présent un dilemme à résoudre en quelques secondes : la-vie de la fille ou la peau de Castellano ?

Le moteur ronfla un peu plus fort sur le parking de la propriété, signe que le véhicule emportant Jenny McLean se mettait à rouler. Bolan eut un léger soupir de contrariété avant de quitter son poste d'observation. Mais sauver la fille se révélait beaucoup plus urgent.

Ensuite, il y avait une petite chance que Castellano reste assez longtemps sur place pour qu'il revienne s'occuper de lui.

Traversant rapidement un bosquet, l'Exécuteur rejoignit l'endroit où il avait laissé la Porsche. Il enfila un imperméable par-dessus sa combinaison, se mit au volant et attendit. La voiture de sport occupait une position d'où il était possible de contrôler les deux seules voies d'accès et de sortie de la petite cité résidentielle. Il n'eut pas à patienter longtemps. Bientôt, une longue Lincoln noire se signala dans l'allée proche de lui, phares allumés. L'Exécuteur la laissa dépasser sa position puis il la vit tourner. Après un court temps d'attente, il lança le moteur de la Porsche et se glissa gentiment sur les traces de la grosse caisse.

Il eut très vite une idée sur la destination de la Lincoln. Celle-ci emprunta la route menant à Fountain, plein sud, puis bifurqua pour se diriger vers Cañon City et Bolan eut une pensée lugubre.

Deux, trois minutes plus tard, le radiotéléphone qu'il avait récupéré sur le corps de Jeff Lami se mit à couiner dans le vide-poches. Il s'en saisit et grogna un bref accusé de réception.

— Jeff ? demanda une voix rocailleuse.

— Ouais, grogna encore Bolan.

— On t'amène un autre client, faudra que tu lui fasses cracher rapidement tout ce qu'elle a dans son sac.

L'Exécuteur fit un petit bruit de bouche contrarié et répliqua en imitant les intonations traînantes de Jeff Lami :

— Vous pouviez pas le dire plus tôt ?

— Mike a décidé ça y a pas longtemps. C'est bien toi qui lui as balancé le tuyau à ce sujet, non ?

— Tu veux dire, la nana ?

— Ouais, évidemment.

— Heu, c'est toi, Ray ?

— C'est moi.

— D'accord. Seulement, il y a un problème. Je suis plus à Cañon City.

— Ah ! Et où t'es alors ?

— Sur la route, entre Pueblo et Colorado Springs. Je rentre.

— Merde ! Mike va sûrement pas être d'accord. Faut que tu retournes là-bas, on va te livrer le colis.

— Non, je vais t'éviter de faire tout le trajet. Toi, où es-tu ?

— Pas très loin de Widefield.

— O.K. On fera le transbordement quand tu seras sorti de la ville.

Arrête ta caisse entre Widefield et Fountain.

— Eh ben, Heu... D'accord. Qu'est-ce que t'as comme bagnole ?

— Une Porsche.

— T'a lâché ta Transam ?

— Je lâche toujours une caisse après un boulot comme celui-là, Ray. Faut pas être con.

— J'te comprends. Et les autres, ils sont avec toi ?

— Ils sont encore là-bas, t'inquiète pas. Bon, rate pas le rendez-vous.

Bolan coupa la communication. À l'estime, il se trouvait à trois ou quatre kilomètres de Widefield et il apercevait les feux arrière de la Lincoln à quatre cents mètres devant lui. Le lourd véhicule roulait à vitesse moyenne.

Maintenant la distance, il réfléchit rapidement à la manière dont il allait s'y prendre pour tirer la fille des grosses pognes de Ray Gilotti, sans que celle-ci risque d'écoper dans la fusillade. Il décida finalement que le mieux serait d'improviser au moment crucial. De toute façon, il n'avait pas le choix.

À l'amorce de Widefield, il laissa la Lincoln s'engager dans l'agglomération puis accéléra lorsque ses feux arrière ne furent plus visibles. Il lui fallait dépasser les tueurs avant le lieu du rendez-vous, mais sans se faire repérer. Dans le cas contraire, l'effet de surprise ne jouerait plus.

Bolan avait étudié sur une carte routière le trajet entre Cañon City et Colorado Springs, ainsi qu'il le faisait toujours avant de se lancer dans une action. Il savait pouvoir trouver un cheminement parallèle à la voie principale dans Widefield. Donnant un coup de volant pour s'engager dans une rue perpendiculaire, il rejoignit une chaussée au revêtement truffé de bosses et de nids-de-poule, appuya carrément sur l'accélérateur et fit monter plein pot le régime de la Porsche. Le bolide partit comme un obus et Bolan dut lutter avec le volant pour éviter les plus gros trous de la chaussée, dérapa plusieurs fois brutalement et dut user de toute sa science de la conduite pour éviter une catastrophe.

Le compteur de vitesse marquait déjà cent cinquante km/h lorsqu'il aperçut devant lui le croisement qui établissait la jonction avec la voie principale. Il fit tomber le régime, freina sèchement en plusieurs fois, contourna le rond-point et éteignit ses phares avant de se lancer dans la ligne droite en direction de Fountain.

La nuit était sombre mais il voyait suffisamment la bande asphaltée pour être en mesure de maintenir sa vitesse. Au bout de deux kilomètres, il ralentit et décrivit doucement un « U » sur la route

pour placer la Porsche en sens inverse de la direction suivie. Puis il la fit arrêter sur le bas-côté, vérifia le Beretta qu'il portait sous son aisselle gauche.

L'action se précisait. Là-bas, à la sortie d'une longue courbe bordée de grands arbres, les faisceaux de deux puissants phares trouaient la nuit. À cette heure tardive, la circulation sur cet axe provincial était pratiquement nul. Et Bolan avait calculé qu'il ne pouvait s'agir que de la Lincoln.

L'Exécuteur adressa une rapide prière afin que l'affaire se termine sans casse pour l'agent fédéral aux mains de la vermine mafieuse.

Il fit deux brefs appels de phares, laissa ensuite ceux-ci allumés. Déjà, le gros véhicule ralentissait, roulant au milieu de la chaussée puis sur la partie gauche pour venir finalement s'arrêter sur l'accotement, juste devant la Porsche. Bolan mit pied à terre et, prenant bien soin de rester à l'écart de la clarté aveuglante des phares, marcha nonchalamment vers le mastodonte de métal.

CHAPITRE VI

Mue électriquement, une vitre teintée s'abaissa dans la portière avant, côté passager, et l'énorme tête de Ray Gilotti se montra prudemment. L'Exécuteur se baissa un peu pour jeter un bref coup d'œil dans l'habitacle. En plus du gros mafioso et du chauffeur, il nota la présence d'un troisième porte-flingue qui serrait de près le flic en jupons sur la banquette arrière.

— C'est ça la marchandise ? demanda-t-il en parodiant la voix et les intonations du tueur qu'il avait abattu à Cañon City.

— Ouais, fit Gilotti dans une sorte d'abolement.

Puis il avança un peu plus la tête, hésita une seconde et s'exclama :

— Mais... T'es pas Jeff !

— Non, je suis pas Jeff, rétorqua Bolan en pointant le Beretta silencieux.

Et il lui cracha une pastille de 9 mm en pleine poire. La face porcine s'orna d'un vilain trou tout rond et tout rouge. Une partie de sa cervelle pourrie lui dégouлина sur le nez tandis que ses petits yeux méchants fixaient l'éternité avec une hargne féroce.

Le type assis à l'arrière poussa un grognement étouffé tout en saisissant son arme, mais le Beretta le prit de vitesse en lui soufflant son mortel message. Ray Gilotti s'était effondré de côté et son énorme corps écrasait à moitié le chauffeur qui s'efforçait de se libérer en jurant. Celui-ci reçut aussi sa dose de plomb en furie, émit un petit soupir ridicule avant de rendre l'âme.

Bolan ouvrit la portière à l'arrière et considéra brièvement la fille qui s'était recroquevillée au bout de la banquette.

— La promenade est terminée, lui annonça-t-il.

— Qui êtes-vous ? questionna-t-elle aussitôt d'une voix méfiante.

— Vous êtes bien Jenny McLean ?

Elle hocha la tête.

— Alors venez.

Après deux secondes d'hésitation, elle s'extirpa de la Lincoln, ramassa un sac à main sur la banquette et se laissa docilement

entraîner vers la Porsche. Bolan lui ouvrit la portière de droite, attendit qu'elle se soit installée et prit place au volant.

— Vous savez où ils vous emmenaient ? fit-il en embrayant pour reprendre la route vers Colorado Springs.

— Je... j'en ai une certaine idée, oui. Mais vous... qui êtes-vous ?

— Mon nom est Mack Bolan.

— Ah oui ? Ça ne me dit pas ce que vous... Attendez. Vous avez bien dit Mack Bolan ?

— Vous avez bien entendu.

Après un instant de silence, elle laissa tomber du bout des lèvres :

— Merde ! Je me demande si j'ai gagné au change.

— Je n'attends aucune reconnaissance.

— Je ne vous crois pas. Rien n'est jamais gratuit. Heu, comment m'avez-vous appelée ?

— Jenny McLean. Crowford n'est pas votre vrai nom mais un pseudo de couverture. Exact ?

— Qui vous a parlé de ça ?

— Aucune importance.

— Oh ! que si...

— Bon. Jouons franc-jeu. D'accord ?

— Je ne promets rien, rétorqua-t-elle d'une voix durcie.

Ils traversèrent le village de Fountain dont la voie principale était éclairée par des lampadaires. Bolan jeta un regard latéral à la fille, nota qu'elle portait des traces provenant du bref engagement.

— Vous avez du sang de la mafia sur le visage, lui fit-il remarquer en piochant dans le vide-poches un kleenex qu'il lui tendit.

Abaissant le pare-soleil au-dessus de sa tête, elle s'observa dans le petit miroir, puis s'essuya avec le mouchoir en papier. Jenny McLean avait un beau visage aux traits réguliers encadré par des cheveux bruns mi-longs. Malgré son chemisier déchiré à l'épaule, elle avait fière allure. Son jean moulait étroitement des jambes magnifiques et il était assez difficile d'imaginer qu'elle était une femme flic travaillant pour le FBI. Mais, en l'instant présent, ses yeux bleus reflétaient à la fois la préoccupation, l'anxiété et la colère.

— Merci, dit-elle sèchement.

Il lui renvoya sur un ton ironique :

— Pas de quoi, le mouchoir est gratuit.

— Mais sans doute pas le reste !

— Ce sera à vous de décider. Peut-être préférez-vous retourner

chez Mike ?

— Sûrement pas ! Ce type est la pire des crapules que j'aie connues. Mais je sais aussi ce que vous êtes, un assassin qui se prend pour Robin des Bois, un individu dont les agissements criminels sont une insulte à la législation. Je n'attends rien de bon de votre part...

Bolan soupira.

— Où voulez-vous que je vous dépose ?

— Que voulez-vous dire ?

— Cessez de faire l'idiote, Jenny McLean. J'ai dit : où voulez-vous que je vous débarque ? Cela fait moins de deux minutes que vous êtes dans cette voiture et j'en ai déjà par-dessus la tête de votre présence.

— Tiens donc ! Vous avez quelque chose contre moi ?

— J'ai seulement quelque chose contre la façon stupide dont vous réagissez. Si vous êtes en état de choc, ouvrez la vitre et respirez un bon coup, mais évitez-moi vos belles phrases sentencieuses. Essayez de considérer la situation avec réalisme.

Elle marqua une pause, puis répliqua d'un ton radouci :

— Quand j'ai dit merci, je pensais au fait que vous m'avez sortie d'un très mauvais pas. Pardonnez-moi, mais je ne suis pas quelqu'un qui se livre facilement. Il y a des mots que j'ai du mal à sortir, vous pouvez admettre ça ?

— Si vous l'admettez, moi aussi. Bon, je vous largue ou on discute ?

Elle fourragea dans son sac pour en tirer une cigarette qu'elle alluma, puis répondit gravement :

— D'accord, on discute, mais chacun son tour. Si vous connaissez mon nom, vous devez savoir ce que je suis.

— Un flic du FBI.

— Exact. Qui vous a mis au courant ?

— Il y a une question de trop, c'est maintenant à moi.

— Répondez-moi d'abord.

— Je ne peux pas vous répondre sur ce sujet.

— Ah ! Et vous prétendez vouloir jouer franc-jeu ?

— D'une manière différente, je suis du même côté que vous. Mettez-vous bien ça dans la tête.

— Dois-je comprendre que vous avez un contact chez nous, c'est ça ? Non, ne me dites surtout pas que vous travaillez vous aussi pour le FBI, je ne vous croirais pas.

— Je n'affirme rien de la sorte. Qu'avez-vous découvert chez Mike

Halimi ?

— Qu'il dirige toutes les opérations illégales au Colorado depuis trois mois, répondit-elle spontanément.

— Ce n'est pas une révélation, tout le monde est au courant dans le Milieu. Dites plutôt que c'est pour cette raison qu'on vous a envoyée enquêter sur place.

— O.K., vous marquez un point, déclara-t-elle. À vous, maintenant : comment êtes-vous parvenu jusqu'ici ?

Il négocia un virage aigu à l'amorce de Widefield, répliqua :

— En suivant un *amico di amici* depuis la côte Est.

— Vraiment ? Ça me paraît un peu simple.

— Je ne suis pas un détective. Quand je trouve une piste qui me paraît intéressante, je la remonte et en arrivant au bout j'observe ce qui se passe. Ensuite, je blitze l'objectif.

— Vous faites quoi ?

— Je déclenche un blitzkrieg, une guerre-éclair.

— Ah... Je vois. Et qu'avez-vous observé chez Hamilton ?

— Plein de petits poissons hargneux et aussi un énorme requin venu de New York.

— Bon, et maintenant qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je vais essayer de foutre en l'air toute la combine mafieuse.

— Rien que ça ! Vous êtes du genre modeste. Dites, pourquoi vous en êtes-vous pris à ces crapules dans la Lincoln ?

Bolan soupira.

— La question est mal posée, Jenny. Demandez plutôt pourquoi je vous ai tirée de leurs pattes.

— Si vous voulez. Alors pourquoi ?

— J'avais le choix entre m'occuper du gros requin et me soucier de votre petite personne.

— De quel gros requin parlez-vous ?

Bolan commençait à en avoir assez de ces questions en rafale. Il laissa passer plusieurs secondes avant de renvoyer d'un ton cassant :

— Castellano.

— Castellano ? répéta-t-elle avec un petit sourire crispé.

— Oui. Vous savez forcément qui il est.

— Évidemment. Êtes-vous réellement sérieux ?

— Ne pas prendre la mafia au sérieux équivaut à signer son arrêt de mort.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Avez-vous vraiment laissé tomber votre, heu... comment dites-vous ?...

— Blitz.

— Oui... Avez-vous laissé tomber votre blitz contre Castellano pour vous occuper de moi ?

Bolan ricana.

— Non, je comptais seulement vous extirper quelques renseignements.

— Je commence à ne plus vous croire. Bizarre, non ? Ce que je ne comprends pas, surtout, c'est comment vous avez été au courant à mon sujet.

La voix de Bolan se fit un peu rauque :

— J'ai trouvé Robert Kelly quelque part du côté de Cañon City.

— Et... c'est lui qui vous a parlé de moi ?

— Négatif. J'ai posé quelques questions à un copain de Mike. Kelly n'était plus en état de répondre.

— Qu'est-ce qu'on lui avait fait ?

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas.

— Il était...

— Mort ? Oui.

— Ces salauds ont réussi à le faire parler ?

— Personne ne résiste à un interrogatoire de la mafia, Jenny. Ils connaissent parfaitement leur boulot. Ils savent de quelle façon délier les langues, comment jouer sur les nerfs les plus solides, désagréger progressivement la volonté de leur cobaye, lui montrer au moment opportun une partie de son corps ou de ses organes qu'ils viennent de découper. Ils savent devenir le confident de leur victime qui finit par les supplier de l'achever pour faire cesser sa souffrance.

Bolan se tut subitement. Dans la lueur fugitive d'un éclairage public, Jenny McLean nota la brusque contraction de ses mâchoires.

— Je... je comprends, dit-elle doucement. C'était ce que Mike me réservait à moi aussi.

— C'est exact.

Ils restèrent un moment sans prononcer un mot, puis l'Exécuteur demanda :

— Ne deviez-vous pas opérer à Denver plutôt qu'à Colorado Springs ?

— Oh ! Je vois que vous êtes particulièrement bien renseigné... Oui, en effet, j'avais pour mission d'infiltrer l'Organisation à Denver.

Seulement, Mike Halimi a brusquement décidé de déménager et j'ai suivi le mouvement.

— Avez-vous prévenu l'un de vos supérieurs de ce changement ?

— Non, je n'en ai pas eu le temps, et ensuite ça m'aurait été difficile de le faire sans donner l'éveil à ces types.

— Et Kelly ?

— Robert Kelly me couvrirait, dans l'éventualité où j'aurais été en difficulté. Quand j'ai quitté Denver, j'espérais qu'il s'en apercevrait et qu'il serait au contact en cas de besoin.

— Ouais, il était plus qu'au contact. Il a évidemment eu la possibilité d'informer Washington.

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire ?

— Qu'il y a une sacrée fuite chez vous, Jenny.

— Vous ne prétendez quand même pas que Robert Kelly...

— Non. Du moins pas de son propre gré. Au départ, l'hémorragie vient d'ailleurs, sans doute au niveau de Washington. Savez-vous combien il y a d'agents comme vous qui travaillent sous couverture dans le secteur ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. C'est une opération top-secret.

— Tu parles ! grinça Bolan. Les *amici* se foutent du top-secret. Soyez sûre qu'ils connaissent déjà la structure de Juke-Box.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, rétorqua-t-elle en haussant un peu trop vivement les épaules.

— De l'opération Juke-Box dont vous êtes une des composantes.

— De mieux en mieux ! fulmina-t-elle en écrasant rageusement sa cigarette dans le cendrier de bord. De qui tenez-vous cette information, monsieur Bolan ?

— La question n'a pas d'intérêt. Ce qui est important, en revanche, c'est que la mafia est également au courant. Vous pigez, flic ?

Elle poussa un soupir excédé puis se mordilla les lèvres.

— Je commence à être plus qu'écœurée.

— Ce n'est rien à côté de ce qui a failli vous arriver.

— Je vous crois sans peine. Mais vous, jouez-vous souvent les scouts de service ?

— Je m'en serais bien passé.

— Charmant ! lui lança-t-elle avec un petit rire coincé.

L'Exécuteur leva le pied à l'approche d'un motel signalé par un panneau lumineux géant. Il lui fallait faire une courte halte avant de reprendre la piste toute chaude.

CHAPITRE VII

Il gara doucement la Porsche sur un parking goudronné.

— Attendez-moi un instant, dit-il à la jeune femme avant de s'acheminer vers la réception.

Un employé aux cheveux hirsutes et aux yeux rouges était à moitié endormi dans un fauteuil, derrière le comptoir. Bolan lui demanda une chambre avec salle de bains pour la nuit, exhiba une fausse carte d'identité et paya d'avance en espèces.

Quand il sortit, une pluie fine commençait à tomber. Jenny McLean était toujours bien sagement assise dans le fauteuil passager, le regard dans le vide.

— Venez, lui dit-il gentiment.

Elle marmonna quelques mots de protestation et le suivit, trotinant à côté de lui jusqu'à un bungalow.

— Je ne pensais pas que vous me feriez le coup du motel, ironisa-t-elle avec une petite grimace qui lui plissa le nez.

— C'est la meilleure façon de passer le temps, rétorqua-t-il.

— Hé ! Vous dites ça sérieusement ?

— Très sérieusement, oui. Planquez-vous et laissez passer l'orage.

Elle s'exclama, l'œil furieux :

— Parce que vous croyez que je vais laisser tomber le boulot ? Hein, répondez-moi, Superman !

Il déverrouilla une porte et la fit entrer dans une grande chambre confortable.

— Vous êtes temporairement au chômage, Jenny. Votre mission est foutue, vous n'avez plus aucun contact qui vous permette de renouer le fil pourri. Et si vous montrez seulement le bout de votre joli nez dans les quelques heures à venir, soyez certaine que les cannibales vous repéreront rapidement. Ils sont sans doute déjà au courant de ce qui s'est passé à Widefield et ils ne tarderont pas à envoyer des équipes de recherche dans tous les sens.

Contrairement à ce qu'il craignait, elle ne fit aucune objection, se contentant de dire :

— Vous avez sans doute raison. Et vous ?

— J'ai un travail à faire, ce ne sera peut-être pas long.

— Peut-être... ça ne veut pas dire grand-chose. Et pendant ce laps de temps incertain, vous voulez que je reste ici comme un légume à regarder la télévision ?

— Ça vaut mieux que de retomber entre les pattes des *amici*. Un autre conseil : évitez de téléphoner à qui que ce soit, surtout pas à votre contact du Bureau fédéral.

— Mais, bon Dieu ! s'insurgea-t-elle. Qu'est-ce qui vous permet d'être si sûr de vous ? Imaginer que mes chefs échangent des informations avec le Crime Organisé, c'est de la paranoïa pure !

— Écoutez-moi bien ! La paranoïa, ce sont les mafiosi qui la cultivent, vous devriez avoir compris de quoi il retourne après les avoir reniflés de si près. Et les flics qui bouffent à leur râtelier, ça existe, le fait n'a rien de nouveau. Maintenant, si vous tenez vraiment à jouer les tordues, alors allez-y, balancez des appels téléphoniques où vous voulez, et surtout racontez où vous vous trouvez. Mais ne comptez pas sur moi pour venir ramasser les morceaux.

Elle lui répondit par une petite moue agacée, entra dans la salle de bains pour en ressortir presque aussitôt, essuyant ses cheveux mouillés avec une serviette qu'elle lança ensuite sur le lit.

— Vous voulez peut-être que j'attende votre retour pour quitter cet endroit ? questionna-t-elle d'une voix dépourvue d'inflexions.

Il lui répondit sur le même ton :

— C'est en effet ce que je vous suggère.

— Et si vous ne revenez pas ?

— Si je ne suis pas de retour dans trois heures au maximum, faites ce que vous voulez. Mais réfléchissez bien avant de gaffer.

— D'accord, accepta-t-elle sobrement.

Puis, tout naturellement, elle commença à se déshabiller. Bolan n'accorda aucune attention particulière à la façon ostensible dont elle s'y prenait pour faire glisser le zip de sa jupe après avoir ôté son cordage. Il faillit la questionner une nouvelle fois sur ce qu'elle avait découvert dans la place-forte de la mafia mais y renonça. Ce n'était sûrement pas le bon moment pour engager une discussion sur ce sujet.

D'un ton brusquement agressif, elle lui lança :

— Vous voulez me voir toute nue ou vous vous cassez ?

— Je veux surtout vous voir vivante.

— O.K. Moi aussi. J'ai simplement l'intention de me reposer un peu.

Après lui avoir jeté un bref regard, il quitta la chambre, lui

conseillant :

— Fermez à double tour derrière moi.

— Vous pouvez y compter ! lui jeta-t-elle sans aménité.

Qu'elle aille au diable, pensa-t-il tout en rejoignant sa voiture sous la pluie. Cette fille était un vrai cactus. Depuis qu'il l'avait récupérée, elle ne cessait de le rabrouer à tout propos comme s'il était la cause de ses avatars. Sans doute l'échec de sa mission puis les suites effrayantes lui avaient-ils mis les nerfs à rude épreuve, mais elle allait un peu trop loin dans ses réactions.

Il s'efforça de ne plus penser à elle pour éviter de se laisser ralentir. D'ailleurs, le temps pressait Ange Castellano n'allait sûrement pas rester indéfiniment à Colorado Springs, ce n'était pas son genre. Surtout pas après avoir appris la tuerie qui avait eu lieu sur la nationale à la sortie de Widefield. Car la nouvelle n'allait sans doute pas tarder à parvenir à ses oreilles.

Rejoindre Gold Meadows ne lui prit que vingt minutes. Au lieu de dissimuler la Porsche ainsi qu'il l'avait fait lors de sa première visite, il la fit rouler lentement dans l'allée desservant la propriété de Mike Halimi tout en observant attentivement les lieux.

La grande bâtisse ainsi que le parc étaient toujours aussi brillamment illuminés mais l'Exécuteur n'aperçut aucune sentinelle le long du muret d'enceinte, pas plus que dans le parc ni devant la maison. Un seul véhicule, une Buick grise, stationnait encore sur le parking.

D'évidence, il était arrivé trop tard, les rats avaient déserté l'endroit. Le téléphone arabe avait fonctionné très vite et, évidemment, la méfiance quasi atavique des *amici* les avait conduits à prendre immédiatement de la distance. Bolan avait pensé à cette éventualité mais il ne s'était pas attendu à une réaction aussi rapide, à un repli général aussi soudain.

Son intention initiale n'était pas de prendre d'assaut le fortin de la mafia avec tous ses occupants en armes, bien sûr. C'eût été un suicide prémédité. Lorsqu'il avait aperçu le visage d'Ange Castellano dans le cadre de la fenêtre, il avait d'abord envisagé de guetter patiemment le départ de celui-ci et de déclencher ensuite son offensive sur la route.

Dans le petit coffre de la Porsche, outre plusieurs armes automatiques, il y avait deux LAW qui attendaient bien sagement de vomir leurs charges explosives. Pour l'Exécuteur, c'était l'occasion rêvée de liquider une fois pour toutes l'intelligente pourriture qui régnait depuis trop longtemps sur l'organisation criminelle. Mais voilà que le chacal avait une fois de plus flairé le danger et s'était vivement éclipsé.

Néanmoins, la maison pouvait éventuellement contenir des indices concernant la magouille des *amici* au Colorado. Y faire une rapide visite n'était peut-être pas du temps perdu. Aussi l'Exécuteur décida-t-il de se présenter carrément à l'entrée après avoir privé la demeure de ligne téléphonique.

Il gara son véhicule à l'abri des regards puis s'approcha du coffret de raccordement fixé à l'angle de deux murs bordant la propriété. Sectionner les fils d'arrivée ne lui prit que quelques secondes. Ensuite il s'avança tranquillement jusqu'au portail d'acier et appuya sur le bouton de l'interphone.

Il dut attendre un assez long moment avant qu'une voix rogue se manifeste :

— Oui, qui est-ce ?

— Tony. C'est Jeff qui m'envoie, répliqua Bolan.

— Tony qui ?

— Tony Renaldo. Faut que je voie Mike de toute urgence.

— Il est pas là.

— Vous pouvez sans doute le joindre ?

— Non, pas pour l'instant.

— Merde ! Faut absolument que je lui parle.

— Je lui transmettrai votre message, fit la voix hargneuse. C'est au sujet de quoi ?

— Dis, tu veux quand même pas que je dégoise toute cette merde qui s'est passée là-bas, comme ça dans la rue ?

— De quelle merde s'agit-il ?

Bolan prit un ton exaspéré :

— Ray pourrait t'en parler s'il était encore en état de le faire.

— De quel Ray parles-tu ?

— Putain ! Ray Gilotti, évidemment. T'es pas au courant ? Tu m'ouvres cette connerie de grille, oui ou merde ?

— Attends un peu. Toi, tu sais ce qui s'est passé sur cette route ?

— Évidemment, j'y étais. Quand Mike apprendra que tu n'as pas voulu m'écouter, il se souviendra de toi, je t'assure.

— Ouais... Bon, je t'ouvre. T'avanceras dans l'allée pour que je te voie bien et tu t'arrêteras avant le parking. T'as compris ?

— Je connais la musique, fit Bolan.

Il entendit tout de suite après un déclic, le ronronnement d'un moteur électrique, et la grille pivota doucement sur ses gonds. Ainsi qu'on le lui avait demandé, il marcha au milieu de l'allée puis

s'immobilisa en bordure du parking, observant la Buick isolée. Au bout d'un moment d'attente, il lança :

— Tu joues à cache-cache ou quoi ?

Prudemment, un grand type maigre se dégagea de derrière le véhicule et s'approcha. Il tenait un fusil à pompe et le braquait sur le visiteur. Bolan mit aussitôt un nom sur le visage anguleux qui apparaissait dans la lumière d'un spot : Joseph Vinazzo, un tueur de la côte Est qu'il avait eu l'occasion d'observer dans l'optique d'une lunette de visée, lors de son dernier blitz à Boston. Vinazzo n'était pas un truand à la petite semaine, mais bel et bien un frère de sang, un dur qui avait survécu à de nombreux affrontements entre clans. Probablement Mike Halimi l'avait-il laissé en arrière-garde pour mettre de l'ordre dans la propriété et vérifier qu'il n'y restait rien de compromettant. Et, connaissant bien les méthodes de la mafia, on pouvait être sûr qu'au moins un deuxième *soldato* se trouvait dans les lieux avec lui.

— Salut, Jo ! lui lança Bolan avec un sourire. On t'a laissé les corvées ?

— On se connaît ? rétorqua l'autre encore méfiant.

— Moi je te connais. Kevin Headed m'a beaucoup parlé de toi avant qu'il connaisse ce triste sort.

Kevin Headed était un hit-man de la *Cosa Nostra* que l'Exécuteur avait liquidé à Boston.

— Ah ! Oui, j'ai eu l'occasion de bosser avec Kevin. Juste avant de se faire avoir par ce fumier de Bolan, il était à Philadelphie, c'est bien ça ?

— Tu fais une erreur, Jo, corrigea Bolan avec un nouveau sourire. Je l'ai rencontré à New York tout juste huit jours avant qu'il rapplique à Boston pour remettre de l'ordre dans les affaires foireuses de Lino Pellini.

Après un instant de flottement, Vinazzo grimaça un vague sourire. Levant la tête vers la maison, il lança :

— C'est bon, Vick, ce type me paraît réglo.

Dans le cadre d'une fenêtre, au premier étage, une silhouette armée se pencha un instant et fit un signe de la main avant de disparaître. Vinazzo passa la bretelle de son flingue à son épaule et s'adressa au visiteur :

— On va à l'intérieur, ce sera mieux pour discuter.

Bolan le suivit dans la villa. Ils passèrent par un assez grand hall, empruntèrent un escalier en marbre puis un bout de couloir qui les amena à un bureau dans lequel se tenait déjà un mafioso affairé à

vider le contenu d'un tiroir. L'Exécuteur n'avait jamais vu ce dernier mais ce devait être également l'un des hommes de confiance de Mike Halimi.

— Je me souviens pas bien de ton nom, fit Vinazzo en fixant Bolan.

— Tony Renaldo.

— Ah ouais, c'est ça... Heu, t'es chargé ?

— Je porte un calibre, oui.

Le malfrat eut une courte hésitation, puis annonça :

— Bon, assieds-toi, Tony. Alors, comme ça, tu dis que t'es au courant de ce qui s'est passé sur cette route ?

Bolan demeura immobile, un vague sourire ironique sur les lèvres.

— Je sais comment et par qui Ray Gilotti et ses gars se sont fait descendre. Ils ont tous pris dans la tête en quelques secondes.

— Bon Dieu ! Qui est l'enfoiré qui a fait ça ?

— Moi.

— Je... Tu... tu veux dire que...

— Oui, affirma tranquillement Bolan.

Les deux mafiosi s'étaient immobilisés. Vinazzo fixait l'Exécuteur d'un œil à la fois stupéfait et incrédule tandis que Vick avait interrompu son travail de rangement, la face congestionnée. Peut-être s'attendaient-ils à ce que le visiteur éclate soudain de rire pour mettre fin à une bonne blague.

— Dis, tu déconnes ou quoi ?

— Je déconne pas, Jo.

— Je... Attends, je voudrais comprendre.

La main droite de Joseph Vinazzo s'était avancée vers l'ouverture de son blouson, manifestement prête à plonger pour saisir une arme. Vick avait eu le même réflexe.

Visiblement, Vinazzo se mettait les méninges à la torture. Pour lui, Tony Renaldo faisait bien partie de la grande famille des truands de l'Organisation ; le court dialogue qui avait eu lieu entre eux l'en avait convaincu. Mais à présent, vraiment, il ne pigeait plus pourquoi ce sale con lui annonçait une telle chose. Il y avait forcément maldonne.

— Qui t'a demandé de faire ça ? aboya-t-il soudain, les mâchoires contractées.

— Je n'ai pas à te répondre.

— Moi, je crois que si ! cracha Vinazzo, les yeux réduits à deux minces fentes.

— Relax ! lui dit Bolan-Renaldo. Tout ce que je peux te dire, c'est que la décision vient de beaucoup plus haut que Mike. Tu y es ?

— Peut-être. Mais qu'est-ce qui me prouve que c'est vrai, tout ton baratin ?

— Rien. Si tu veux te servir de ton calibre, fais-le. Mais à ta place, je ne serais pas si con.

Le visage de l'Exécuteur ne reflétait aucune expression. Mais il était conscient qu'il se tenait en équilibre sur une corde si mince et si raide que le moindre faux pas pourrait lui être fatal. Ces deux-là étaient pires que des scorpions. Un mot en trop ou en moins, une intonation mal accordée et ils cracheraient aussitôt leur mortel venin.

CHAPITRE VIII

— C'est un règlement de comptes, hein ? fit Vinazzo d'une voix sifflante.

— Non. Seulement une purge. Je dois nettoyer le terrain.

— Mais, putain de merde ! Je peux quand même savoir ce qui se passe !

— De quel côté es-tu, Jo ?

Le *mobster* prit un air rusé.

— Je veux être du meilleur, c'est sûr. Encore faudrait-il que je sache où est la merde.

Bolan soupira :

— Sais-tu pourquoi Ange s'est spécialement déplacé pour venir ici ?

— Vous voulez parler de « Monsieur » Castellano ?

— Je ne parle de personne d'autre. Réponds.

— Non, j'en sais rien. Il y a eu une conférence à laquelle je n'ai évidemment pas participé. Il y avait des types importants.

— Quels types importants ?

— Ben... des grosses légumes. Des mecs qui touchent le business officiel, quoi...

— Ouais. Et tout le monde s'est brusquement fait la malle.

— Mike nous a dit qu'il était arrivé un malheur à Ray et à ses gars, et que ça pouvait bien être un coup des fédés. C'était plus prudent de faire dégager toutes ces huiles et de mettre M. Castellano à l'abri.

— Mike est en train de se faire mettre à sec, annonça brutalement Bolan. C'est pour éviter que les conneries aillent plus loin que je suis ici.

— Bon Dieu, Tony, je pouvais pas savoir. Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Dites-le-moi.

— Tu as fait le ménage dans cette baraque ?

— Oui, on a fini, répondit Vinazzo. On s'apprêtait à décarrer quand vous êtes arrivé.

Il coula un regard vers des documents accumulés sur le bureau. Il y avait une carte topographique pliée, plusieurs chemises cartonnées d'où dépassaient des feuilles manuscrites ainsi que quelques disquettes informatiques. Il était manifeste que le départ de la racaille mafieuse et de ses complices s'était accompli précipitamment.

— Tu sais où et comment contacter Mike ? lui demanda l'Exécuteur.

— Bien sûr. Je dois lui remettre ces bidules.

— Laisse tomber, je m'en chargerai.

Bolan toisa Vinazzo comme pour juger si celui-ci était suffisamment digne de recevoir une confiance. Finalement, il lui adressa un bref sourire et enchaîna :

— Je vais te dire ce que M. Castellano est venu faire ici. Il est venu mettre la touche finale au grand projet. Il a fait confiance à Mike qui lui a affirmé que tout était tranquille, que les affaires se présentaient au mieux. Mais Mike n'est qu'un connard prétentieux incapable de voir le danger quand il se présente devant lui. Tu comprends ce que je veux dire ?

Vinazzo fit une grimace attestant qu'il ne comprenait pas grand-chose à l'explication, mais il affirma :

— Oui, je pige... Heu, vous voulez pas que je prenne ces papelards et ces...

— Non. Je les lui remettrai moi-même quand tout sera rentré dans l'ordre. Contente-toi de décrocher le téléphone pour l'avertir. Dis-lui de faire gaffe aux grosses têtes avec lesquelles il est en affaires. Il y a un de ces types qui bosse pour les fédés.

— Merde ! Vous savez qui, au moins ?

— Je fais mon boulot, Jo. Que Mike fasse le sien. À lui de savoir quelles sont les planches pourries sur lesquelles il s'est assis. Qu'est-ce que tu attends pour l'appeler ?

Après une courte hésitation, Vinazzo s'approcha du bureau pour saisir le téléphone et le coller à son oreille. Bolan alluma une cigarette, souffla lentement un nuage de fumée.

— Putain de merde ! grogna le mafioso.

— Tu te souviens plus du numéro ? ricana Bolan.

— Non, c'est pas ça. Y a plus de ligne... Plus de tonalité.

L'Exécuteur lui arracha le combiné des mains, écouta à son tour avant de raccrocher sèchement. Puis, d'un ton glacial, il annonça :

— Et voilà ! Tu comprends mieux maintenant ? Je vous conseille de vous casser tous les deux sans attendre et de faire gaffe à pas vous faire repérer.

— Vous croyez que ce sont ces enculés qui...

— T'es naïf à ce point, Jo ? Tu sais pas encore comment les fédés opèrent avant d'investir une baraque ?... Bon, décarre plein pot avec ton pote et avertis Mike dès que tu trouveras une cabine de téléphone. Et surveille ton rétro, hein ?

Les deux malfrats restèrent un instant figés dans une attitude indécise, puis ils échangèrent un regard entendu et Vinazzo hocha la tête :

— D'accord, m'sieur Renaldo, je vais faire ce que vous me demandez. Mais faudrait que je ferme la baraque avant de partir, je veux pas que ces enfoirés aient le travail trop facile.

— Je me charge de tout, perds pas de temps.

Après s'être lancé un nouveau regard, les mafiosi tournèrent les talons. Bolan entendit leurs pas dans l'escalier. Un moment plus tard, le bruit d'un moteur retentit dans le parc. Jetant un regard par une fenêtre, il aperçut la Buick grise qui franchissait le portail avant de s'éloigner rapidement.

Il déplia la carte topographique et l'examina. C'était un relevé à l'échelle 1/250.000e d'une partie des Montagnes Rocheuses. La région concernée était comprise entre Denver, Leadville et Colorado Springs. Plusieurs croix avaient été tracées à l'aide d'un marqueur rouge, mais sans que cela ait une signification évidente. Étaient-ce des points de rencontre, des lieux de rendez-vous ? Peu probable, eu égard à l'altitude élevée des Rocheuses dans cette zone.

L'Exécuteur résolut de remettre l'examen à plus tard. Il plaça la carte ainsi que les autres documents dans un attaché-case que les deux truands avaient disposé à cet effet, s'empara de la mallette et quitta les lieux.

Peut-être avait-il là de quoi comprendre en quoi consistait la nouvelle grosse combine mafieuse. Ou simplement était-ce un début de piste. Mais, déjà, une impression bizarre, presque angoissante, commençait à s'insinuer en lui.

— J'arrive pas à comprendre comment une telle chose a pu se produire ! grogna Mike Halimi. Ray et ses gars n'ont pas pu se laisser piéger comme ça, merde !

Il était arrivé depuis quelques minutes dans une planque de Woodland Park, à trente kilomètres à l'ouest de Colorado Springs, et depuis il n'arrêtait pas de tourner en rond tout en maugréant. Les jumeaux Jake et Frank Sanguini venaient de le rejoindre dans le salon de la maison en bois. Assis dans des fauteuils, aussi immobiles que des

statues, ils paraissaient réfléchir sans s'occuper de lui.

— Et cette salope de flic en jupons qui se promène maintenant dans la nature ! Faut la retrouver, bordel de merde ! Faut la retrouver.

La voix d'Halimi était montée dans les suraigus. Il souffla bruyamment, se dirigea d'un pas nerveux vers un bar où il se servit un bourbon bien tassé dont il vida la moitié d'un trait.

Frank Sanguini lui jeta subitement un regard réprobateur :

— Tu ne devrais pas t'exciter comme ça, Mike. Ça n'arrangera rien.

— Je m'excite pas. Je réfléchis, c'est tout. Tu as peut-être une idée sur la façon dont on peut retrouver cette pute ?

— Oui, peut-être.

— Ah ouais ?

— Récapitule, Mike. Dès qu'on a appris que Ray et ses hommes se sont fait descendre, j'ai personnellement envoyé une équipe sur place pour vérifier ce qui avait pu se passer. Tous les trois ont été rectifiés d'une balle dans la tête. Celui ou ceux qui ont fait ça sont des professionnels, mais sûrement pas des flics du FBI, c'est pas dans leurs méthodes.

Un mince sourire étira les lèvres déjà minces de Jake Sanguini :

— Si j'étais paranoïaque, je dirais que ça pourrait bien être le grand fumier en noir.

— La combinaison ?

— Ouais. C'est comme ça que Bolan opère ses saloperies. Il débarque d'un coup au moment où personne ne s'y attend, assassine les *amici* et disparaît aussi sec sans laisser de traces.

— Mais t'es pas parano, hein ? ricana Halimi.

— J'espère seulement que je me trompe en parlant de Bolan.

— Arrête de dire des conneries, Jake, gémit Halimi. Aux dernières nouvelles, Bolan la Pute était en train de foutre sa merde en Colombie.

— Oui, il était..., acquiesça Frank. C'est déjà du passé et personne ne sait où il traîne ses pompes en ce moment.

— Je vois pas ce qu'il viendrait foutre au Colorado.

— Et qu'est-ce que les fédéraux viennent y foutre, eux ?

— Ça n'a aucun rapport.

— Ben voyons !

— Il y a sans doute eu des indiscretions, admit Mike Halimi.

— Ça, c'est évident ! Mais il y a autre chose encore à laquelle tu n'as pas l'air d'avoir pensé, Mike. Presque chaque fois que les fédés

nous serrent d'un peu trop près, Bolan le Fumier se pointe aussitôt. Comme ça !

Frank Sanguini claqua des doigts en grimaçant. Il ajouta :

— Tu ne vois vraiment pas un rapport ?

— Tu prétends peut-être qu'il bosse pour le FBI ?

— Je ne prétends rien, j'examine des faits, c'est tout. Peut-être qu'il a un indicateur chez les flics de Washington, peut-être aussi qu'il marche avec eux en douce. Le résultat est le même. Avec les fédés, au moins on peut contrôler la situation, on sait qui ils sont, où ils sont, et comment les neutraliser. Mais essaie de contrôler quelque chose avec ce givré de Bolan et tu en prendras plein la gueule. En fait, personne ne sait jamais exactement où il est. Quand il se pointe, il est trop tard, on peut chaque fois s'attendre à une marée de merde ! Donc, il ne faut surtout pas exclure cette possibilité.

Halimi prit un air renfrogné et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Bon, quelle est ton idée ? jeta-t-il d'un ton sarcastique.

— Il faut regarder la situation en face. J'ai dit que c'est un professionnel qui a fait le coup, un mec parfaitement entraîné. Pas des poulets. Réfléchis un peu... Il y a eu un témoin, ce gus qui a croisé une bagnole de sport quelques instants avant de découvrir la saloperie. Dans ses phares, il a vu la portière arrière ouverte et le corps d'un des *soldati* allongé dans l'herbe sur l'accotement, avec la gueule en bouillie. Et il s'est souvenu de la caisse qu'il avait croisée, une Porsche, et d'après lui il n'y avait qu'une silhouette au volant. Tout ça, tu le sais aussi bien que nous.

— Oui, c'est vrai. Mais le mec dans la Porsche pouvait être n'importe quel quidam.

— Tu parles ! À l'heure où ça s'est produit, la circulation était presque nulle sur cette route. C'est même un sacré bol qu'il y ait eu ce témoin.

— Et pourquoi ce serait pas ce connard qui aurait fait le coup ? On dit que c'est la poule qui chante qui a fait l'œuf, non ?

— Tu parles ! Les flics auxquels il a raconté son histoire ont vérifié. C'est un mec de Widefield qui rentrait chez lui, un mec marié, avec des gosses et tout le tralala. Cherche pas midi à quatorze heures.

— Je vois, fit Mike, pensif. Bon, où veux-tu en venir exactement ?

— À deux conclusions : primo il y a dans le secteur quelqu'un qui s'est mis dans la tête de nous créer de sérieux embêtements. Une ordure dans le genre de Bolan...

— À moins que ce soit quelqu'un de chez nous ?

— Personne dans l'Organisation n'est assez dingue pour prendre

un tel risque, fit valoir Frank Sanguini.

— Peut-être. Bon, et ta deuxième conclusion ?

— J'y viens. La fille n'a pas été récupérée par ses potes du Bureau fédéral, ça tu peux en être sûr. Il se peut même qu'elle se sente très mal en compagnie du salaud qui lui a mis la main dessus après avoir fait son coup. Dans ce cas, il est probable qu'elle va essayer de donner l'alerte à ses copains.

Jake intervint :

— L'hypothèse tient la route, Mike. Si on réussit à la retrouver, on aura aussi l'enfoiré qui a tué Ray Gilotti. On fera d'une pierre deux coups.

Halimi lampa ce qui restait de bourbon dans son verre et objecta :

— L'emmerde, c'est que je vois pas comment on va pouvoir lui foutre la pogne dessus, à cette pouffe. Tous nos hommes draguent la région depuis qu'on a appris la nouvelle et ils n'ont encore rien trouvé. Mais je sais ce que je vais faire maintenant. Je vais appeler ces types importants à qui je donne de grosses enveloppes et leur dire de lâcher les bleus aux trousses de la connasse. Avec son signalement, ils finiront bien par lui coller la pogne dessus. Je vais leur demander de bloquer la frontière, de faire des descentes partout où elle pourrait se planquer et de surveiller...

— Non.

Le ton de Jake Sanguini avait été tranchant.

— Ce serait risqué, enchaîna-t-il. Mets pas les flics locaux dans le coup, on ne sait pas jusqu'où ça pourrait aller avec eux. Tu ne les tiens pas tous dans ta main... File plutôt des récepteurs à des hommes, Mike, et qu'ils s'en servent.

— Quoi ?

Frank soupira. Il s'assit à califourchon sur une chaise :

— Ce fédé que nous avons coincé... Jeff Lami nous a bien dit qu'il constituait une couverture et un relais pour la poulette ? C'est bien ça, Mike ?

— Heu, oui.

— Mais ce pourri de fédé est clamsé, il risque pas de venir lui donner un coup de main, à la pauvre salope. Sois certain qu'en ce moment elle planque son petit cul au sec en attendant du secours. Elle se doute qu'on la recherche tous azimuts... On sait aussi que son sac à main n'était plus dans la Lincoln quand nos hommes sont arrivés sur place. Tu te souviens du bidule camouflé en tube de rouge à lèvres qu'elle trimbalait dedans ?

— Je vois. Tu penses qu'elle a récupéré son sac à merde et qu'elle

pourrait avoir rebranché son gadget ?

— Une chance à courir. Cette connerie de tube de rouge à lèvres n'est rien d'autre qu'un émetteur de localisation, un truc que les taupes du FBI utilisent couramment. On connaît la fréquence, il n'y a qu'à brancher plusieurs émetteurs dessus.

— Et attendre qu'un miracle se produise ?

— Tu as une autre solution ?

Halimi haussa les épaules.

— Non, pas pour l'instant.

— Alors tenons-nous à l'écoute et cherchons une Porsche, conclut Jake Sanguini.

« L'Organisateur » avait un air mi-figue, mi-raisin.

— Je pense que tu as raison, Jake. En attendant mieux...

— Contacte tes chefs d'équipe et dis-leur qu'ils s'équipent illico de gonios HF-30. George pourra leur fournir le matériel.

— Qu'est-ce que c'est, les HF-30 ?

— Des récepteurs scanners de repérage, ils couvrent la fréquence qu'on a identifiée. Et n'oublie pas de parler de la Porsche.

Posant son verre vide sur une tablette, Mike se leva et alla décrocher un téléphone. Dès qu'il eut obtenu son correspondant, il donna des consignes, tendit ensuite l'appareil à Jake Sanguini pour que celui-ci apporte des précisions techniques.

— C'est la seule chose que nous pouvons faire pour l'instant, conclut Jake en raccrochant.

Il grimaça en entendant la sonnerie du téléphone sous sa main, décrocha machinalement le combiné. Un instant plus tard, il le tendit à Halimi.

— C'est pour toi, Mike.

Ce dernier colla l'appareil contre son oreille, perçut aussitôt une voix rêche :

— Mike ? C'est Jo. Heu, j'peux vous parler ?

— Vas-y, Jo, je t'écoute.

— On a eu une visite à la villa, tout à l'heure, un gus qui vient de là-bas, vous comprenez ?

— Non, je ne comprends pas, Jo. Tu dis qu'il vient d'où ?

— Il prétend qu'il est envoyé par les pontes de New York... Enfin, c'est ce que j'ai compris.

— Attends un instant, Jo.

Il fit un signe à Frank Sanguini et lui tendit l'écouteur. Puis il

demanda d'une voix grinçante à Jo Vinazzo :

— C'est ce que tu as compris, hein ?

— Oui, le type avait l'air de savoir de quoi il retourne. Il était au courant au sujet de qui vous savez... Je veux parler de...

— Que voulait-il ? cracha Halimi.

— Eh bien, il dit que vous êtes en train de vous le faire mettre à sec, Mike. Ce sont ses propres paroles.

CHAPITRE IX

Halimi avait blêmi.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Bon sang, Mike, je vous dis ce qu'il m'a dit. Il y aurait un pourri parmi les... heu, les huiles qui ont participé à la conférence. Quelqu'un qui moucharde auprès de la flicaille. Il m'a même demandé de vous appeler pour vous mettre en garde, pendant qu'on était encore à la propriété. Mais la ligne avait été coupée par ces salauds de fédés, alors je vous téléphone d'une cabine.

— Qu'est-ce qui te fait croire que les fédés ont coupé la ligne de ma maison ?

— Mais, y avait plus de tonalité quand j'ai voulu...

— Ça, j'ai compris ! Mais pourquoi les fédés ?

— C'est ce qu'il m'a dit. D'ailleurs, ça concorde avec ce qu'on a appris.

— Je ne te paye pas pour que tu me dises si ça concorde ou non, Jo ! glapit Halimi.

Son visage se contracta un peu plus :

— Ce mec, il t'a peut-être dit aussi comment il s'appelle ?

— Ouais. Tony Renaldo. Vous le connaissez ?

— Peut-être, Jo. Peut-être. Où es-tu en ce moment ?

— Dans une cabine, au nord de Colora...

— Tu as fait le ménage comme je te l'ai demandé ?

— Oui, Mike. J'ai enlevé ce qui restait dans les tiroirs et les classeurs du bureau, mais Tony m'a assuré qu'il vous remettrait tout ça personnellement.

— Quoi ?

— Oui, il m'a affirmé que...

Halimi poussa un soupir exaspéré.

— Tu l'as laissé prendre ces documents ?

— Écoutez, je suis sûr que c'est quelqu'un de bien, Mike. Pas du tout le genre d'un cave, il avait l'air de savoir exactement ce qu'il faisait. C'est forcément quelqu'un de chez nous, et pas à un niveau

minable.

— J'espère pour toi, Jo. Je serais sincèrement navré que tu te sois fait baiser la gueule. Tu comprends ce que je veux dire ?

La voix de Vinazzo s'imprégna d'une brusque inquiétude :

— Oui, Mike, je comprends. Mais c'est sûrement pas ça. Je sais renifler un pourri quand j'en ai un en face de moi. Ce mec est clair et...

— Bon, coupa Halimi, rapplique immédiatement.

Après avoir plaqué violemment le combiné sur sa fourche, il se tourna vers les jumeaux de l'Organisation :

— J'aime pas ça. Bon Dieu, j'aime pas ça du tout !...

Frank Sanguini l'observa, l'air soucieux.

— Tu connais Tony Renaldo ? lui demanda-t-il.

— Ce nom me dit vaguement quelque chose.

— Renaldo est un des lieutenants de Bobby Careta.

— Bobby de New York ?

— Oui. Tony a la réputation d'un type régulier.

— Attends un peu, Frank. Jeff Lami travaille lui aussi pour Careta...

— Bien sûr. C'est Jake qui a demandé à Careta de nous prêter Jeff. Il n'y a pas meilleur que lui pour mener un interrogatoire.

Mike regarda Frank et Jake alternativement.

— Dites-moi, ça ne vous semble pas bizarre que Careta nous envoie deux mecs, deux hit-men, alors qu'on n'en a demandé qu'un ?

Frank et Jake restèrent de marbre mais on devinait que leurs pensées tournaient à toute vitesse. Au bout d'un moment, Frank rompit le silence d'une voix sèche :

— Je vais poser la question à Careta.

Sans attendre, il composa un numéro à New York. Une voix ensommeillée lança une sorte de grognement dans le téléphone.

— C'est toi, Marco ?

— Ouais. Qui est-ce ?

— Frank. Passe-moi Bobby.

— Il est pas là.

— Alors indique-moi où je peux le joindre.

— Je sais pas, il n'a pas laissé de numéro. Il a dit qu'il serait de retour demain soir.

— Tu veux dire, ce soir ?

— Heu... Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de trois heures du matin.

— Ouais, alors c'est ce soir qu'il rentre.

— Tu es sûr que tu ne peux pas le contacter ?

— Oui, Frank, je te raconte pas une histoire. Il est parti avec Tony pour une affaire importante.

Un tic étira spasmodiquement les lèvres minces de Frank Sanguini.

— Avec Tony ? Tony Renaldo ?

— Ouais. Rappelle-le à partir de sept heures ce soir.

— Attends. Tu peux au moins me dire où ils sont allés ?

— Pourquoi tu veux savoir ça ?

— Ça a une grande importance pour moi. Je ne te demande pas d'être précis.

— Bon, il a parlé de la frontière canadienne, un bled dans le nord, mais je peux pas t'en dire plus.

— O.K., Marco, je te remercie.

Frank raccrocha tout doucement comme s'il craignait de faire du bruit, puis il annonça du bout des lèvres :

— Tony Renaldo est dans le nord avec son boss.

— Merde, fit Mike avec gravité. C'est plus la peine de se poser des questions au sujet de l'ordure qui se fait passer pour lui ici.

— Au contraire. C'est maintenant qu'il faut s'en poser. Et sérieusement. Au fait, ça fait combien de temps qu'on n'a pas eu de nouvelles de Jeff ?

— De Jeff Lami ? Il ne nous a pas rappelés depuis son coup de fil de Cañon City. J'avais demandé à Ray de le prévenir qu'on lui amenait la fille là-bas.

Frank Sanguini regarda sa montre. Il était trois heures un quart du matin.

— Logiquement, il aurait dû s'inquiéter en ne voyant pas Ray débarquer là-bas.

— Merde ! Si ça se trouve, il a essayé de nous joindre à Gold Meadows.

— Tu n'as pas pensé à le prévenir ?

— J'avais d'autres soucis en tête !

— Appelle-le, Mike. C'est pas normal qu'il n'ait pas téléphoné.

Après un instant de réflexion, Mike tendit une nouvelle fois la main pour décrocher le téléphone. Il y eut une courte attente qu'il mit à profit pour allumer une cigarette, puis une voix annonça

laconiquement :

— Oui.

— Heu, Jeff ?

— Oui.

— C'est Mike.

— Je t'écoute, Mike.

— Où es-tu ?

— À Cañon City. J'attends toujours ta livraison.

— Ça ne se passe plus comme ça, souffla Halimi. On a eu un gros problème dans l'acheminement.

— Grave ?

— Oui. Je t'en parlerai plus tard. Dis-moi... Est-ce que tu sais quelque chose au sujet de Tony Renaldo ?

Un silence passa sur les ondes et Halimi insista :

— Tu m'as entendu, Jeff ?

— Ouais. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Réponds-moi. Est-il dans le coin en ce moment ?

— Tu devrais poser la question à Bobby Careta.

— C'est à toi que je la pose.

— Je suis pas au courant.

— Vraiment ?

— Putain, je vois pas où tu veux en venir.

— Ne joue pas au con avec moi ! Je te pose une dernière fois la question : est-ce que Tony est ici ?

Il y eut un petit ricanement, puis :

— Ça se pourrait. C'est pas moi qui décide.

Ce fût au tour de Mike de laisser un temps mort dans le dialogue. Enfin, il enchaîna :

— Faudra qu'on mette certaines choses au point, Jeff.

— Quand tu veux, répliqua la voix dans l'écouteur.

— Ouais. Je veux que tu t'amènes et qu'on discute. Mais te pointe pas à Gold Meadows, tu nous trouveras là où tu sais, du côté de Woodland Park. Traîne pas.

Les jumeaux du Crime Organisé avaient écouté les répliques de Mike d'une oreille apparemment distraite, mais la lueur ironique qui brillait simultanément dans leurs yeux était significative.

— Qui raconte des conneries, Mike ? fit Jake Sanguini. Bobby Careta ou Jeff Lami ?

Halimi écarta les bras et les claqua rageusement contre ses cuisses.

— Je sais pas encore. En tout cas, il y en a un des deux qui va regretter de me prendre pour une bille. On me dit chez Bobby que Tony est dans le nord alors que Jeff laisse entendre qu'il pourrait bien se promener par ici dans le sud-ouest.

— Et Jo Vinazzo prétend l'avoir vu dans ta maison de Gold Meadows, enchérit Jake Sanguini.

— Ça veut dire quoi, à ton avis ?

— J'en sais encore rien, Mike. Mais ça pue.

— Vachement, oui ! Je crois qu'il faudrait passer rapidement un coup de fil à M. Castellano.

— C'est pas possible pour l'instant. Il y a un code pour le joindre à heures fixes.

— Même si c'est urgent ?

Frank eut un petit rire :

— C'est lui qui décide des urgences, si tu vois ce que je veux dire.

— Peut-être, mais en attendant on est dans la merde, avec d'un côté les fédés qui nous courent au train, et de l'autre des tordus qui essayent de nous enculer. Je suis pas une tapette qui prête son cul, putain !

— Ça ne sert à rien de discuter comme ça, déclara Jake d'un ton cassant. Réfléchis plutôt à la meilleure façon de résoudre tes problèmes.

Mike Halimi grinça des dents.

— Ah ! Parce que maintenant ce sont seulement mes problèmes !... Tu vas voir comment je vais m'occuper de résoudre mes problèmes. Je vais...

Il fut interrompu par quelques coups secs frappés à la porte.

— Ouais ! aboya-t-il.

Le battant s'ouvrit sur deux types dont un petit trapu qui avait la mine déconfite. L'autre, un balaise aux yeux rusés, était un chef d'équipe. Il se nommait Fred Sharkovsky et était d'origine polonaise, mais tout le monde l'appelait Shark – le Requin – y compris Mike Halimi.

Il regarda ce dernier d'un air gêné.

— Patron, commença le chef d'équipe, faut que je vous dise...

— Oui, Shark. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Max a pris un coup de fil qui me semble important, avant de quitter votre propriété de Gold Meadows. Je l'ai engueulé de pas en avoir parlé avant, mais je crois qu'il a des circonstances atténuantes.

— Ah oui ? Et quelle est cette chose importante ?

Sharkovsky lança un coup d'œil sévère au soldat de la mafia.

— Vas-y, Max, dis à M. Halimi ce que tu as entendu.

Le type toussota, respira un bon coup et se mit à débiter d'une voix pas très bien assurée :

— Voilà, m'sieur Halimi... J'étais de garde devant votre bureau quand ça s'est passé. Vous vous souvenez, vous m'aviez dit de laisser entrer personne pendant que vous étiez dans le salon avec m'sieur Jake et Frank...

— Oui. Continue.

— Le téléphone a sonné et je me suis permis d'entrer pour prendre l'appel. C'était Ray qu'appelait depuis la bagnole, la Lincoln... J'ai pas voulu vous déranger, alors j'ai pris le message. Ray disait qu'il y avait un changement de programme à la suite d'une discussion qu'il venait d'avoir avec Jeff Lami.

— Tu veux dire que Jeff l'avait appelé ?

— Non, c'est Ray qui s'était mis en contact avec lui pour l'avertir qu'il lui amenait un nouveau colis à Cañon City.

— Bon, abrège ! fit Halimi d'un ton énervé.

— Heu, oui. Eh ben... Selon ce que Ray m'a dit, Jeff était déjà en route pour nous rejoindre. Pour pas perdre de temps, il a proposé de récupérer la fille sur la route, dans sa caisse. Je crois me rappeler que ça devait se faire entre Widefield et Fountain. Voilà, c'est tout.

Shark lui envoya une bourrade dans l'épaule :

— Non, c'est pas tout, Max. Qu'est-ce que Ray t'a dit au sujet de la bagnole de Jeff ?

— Ah oui, c'est vrai ! Il lui a demandé comment il reconnaîtrait sa caisse, pour le transfert, et Jeff lui a répondu qu'il roulait avec une Porsche, qu'il pourrait pas la rater.

— Ray Gilotti t'a dit tout ça, hein ?? grinça Halimi.

— Oui, m'sieur. J'en sais pas plus.

— Et pourquoi tu ne m'as pas fait passer le message ?

— Eh ben, d'abord j'ai attendu que vous reveniez dans votre bureau... Mais on m'a remplacé pour m'envoyer vérifier le groupe électrogène, en bas. Vous savez, habituellement c'est moi qui m'en occupe, et y avait des anomalies dans le courant. Avec toutes ces lumières qu'on avait allumées... Et puis, d'un coup, il a fallu déménager. On m'a dit d'aller en renfort pour protéger le départ des grosses têtes de... enfin je veux dire de tous ces hommes importants qui...

Halimi haussa les épaules et leva les yeux vers le plafond.

— Et après ? jeta-t-il hargneusement. T'as attendu tout ce temps pour cracher cette information ?

— J'ai plus pensé à ce coup de fil, m'sieur. Il a fallu foncer dans les bagnoles et prendre la route. Ça m'est revenu d'un seul coup tout à l'heure...

— Sais-tu seulement pourquoi on a quitté Gold Meadows ?

— Non, m'sieur Halimi. Personne ne m'a rien dit, j'ai fait qu'obéir aux ordres.

— Bon, emmène-le hors d'ici, Shark. Je veux plus voir ce connard.

Les deux hommes quittèrent la pièce en silence. Après que la porte se fut refermée, Halimi poussa un long soupir et jeta un regard venimeux aux jumeaux de l'organisation.

— Tu parlais de Bolan, Jake ? Moi je pense que tu te goures complètement. Il y a une grosse couille dans l'air et je commence à avoir une idée assez précise sur les gros fumiers qui en sont responsables.

Jake Sanguini le fixa droit dans les yeux :

— Doucement, Mike. Bobby Careta a toujours été loyal envers l'Organisation.

— Loyal ? Mon cul !... Qui nous a envoyé Jeff Lami ? Careta ! Et qui conduisait la putain de Porsche qui a été aperçue juste après que Ray et ses hommes se sont fait massacrer sur la route, si ce n'est pas Jeff Lami ?

— Ne conclus pas trop vite, fit Frank Sanguini.

— Je fais comme toi, merde ! Je ne prétends rien, j'examine des faits. Et je dis qu'il faut chercher Jeff Lami si on veut remettre la main sur cette pouffiasse de flic en jupons. D'une pierre deux coups, hein, c'est bien ce que tu as dit, Jake ?

— Oui. Mais pour le moment, on tourne en rond à discuter sur des responsabilités douteuses.

— Y a rien de douteux ! Jeff est une torpille qui nous a été balancée par Careta, et je suis sûr que c'est pareil pour Tony Renaldo. Vous deux, vous devriez vous démerder vite fait pour contacter M. Castellano et le mettre au courant de ce qui se passe ici.

— Bon Dieu, Mike ! Tu dérailles ! C'est Jeff qui s'est chargé d'interroger le fédé, et c'est bien lui aussi qui t'a averti au sujet de la fille !

— Ouais, d'accord. Mais je pense aussi que Careta et ses copains essaient tout bonnement de retirer les marrons du feu. Je connais cette musique ! On joue réglo pendant un certain temps pour donner le

change, et ensuite on fait tout pour piquer le travail que les autres ont fait...

La voix de Frank Sanguini se durcit brusquement :

— Tu oublies une chose, Mike. M. Castellano ne permettrait pas qu'un de ses associés lui prenne même une toute petite part de ses affaires, tout le monde le sait. Alors arrête de parler pour ne rien dire. À partir de maintenant, c'est Jake et moi qui prenons la situation en main. Donne des consignes à tes hommes pour qu'il n'y ait pas d'erreur à ce sujet.

— Si je comprends bien, je suis sur la touche ?

— Prends ça comme tu veux. Tu n'es plus en état de gérer les affaires en cours.

Mike Halimi maugréa, se rongea un ongle puis alla lancer des consignes dans le téléphone. Ensuite, il jeta un regard mauvais aux deux hit-men et s'enferma dans le mutisme.

Un certain temps passa sans que quiconque desserre les dents, puis la sonnerie de l'appareil rompit le silence. Frank avança la main pour décrocher.

— Oui, fit-il.

Il écouta durant quelques secondes, posa sèchement une question puis raccrocha.

— Une équipe vient de capter la fréquence, commenta-t-il avec un sourire féroce.

Halimi se redressa brusquement du fauteuil dans lequel il s'était enfoncé.

— Ils ont localisé le fumier ?

— Pas encore. La réception est faible, le signal est sans doute émis depuis plusieurs kilomètres, mais ils devraient pouvoir s'en approcher.

La lueur qui s'était allumée dans les yeux de l'Organisateur en disait long sur sa soif de vengeance. Bientôt, il tiendrait entre ses mains la fille et surtout l'ordure qui avait cru pouvoir le bafouer sur son territoire. Il y avait plus de cent *soldati* qui draguaient toute la zone comprise entre Cañon City, Pueblo et Colorado Springs. Lorsque le point d'émission de cette connerie de gadget serait défini avec plus de précision, il suffirait d'expédier toute la troupe sur place et de sonner l'hallali. Et si ça ne suffisait pas, il y avait encore des équipes en réserve, des mecs durs et super entraînés qui avaient l'habitude de ce genre d'opération.

Et Jeff Lami ou pas Jeff Lami, l'abruti passerait un très, très sale moment avant de crever.

CHAPITRE X

Mack Bolan était en approche du motel où il avait laissé Jenny McLean. Dix minutes auparavant, le radiotéléphone ramassé sur le cadavre de Jeff Lami avait lancé son bip-bip d'appel. Il avait pris la communication en imitant la voix et les intonations traînantes du tortionnaire venu de New York. La mafia se posait des questions au sujet de Tony Renaldo et c'était ce que désirait l'Exécuteur. Tant que Mike Halimi et consort se triturerait les méninges au sujet de ce début de pagaille, il bénéficierait d'une certaine marge de manœuvre.

Bien sûr, Bolan ne se faisait pas d'illusions. Ces types étaient tout ce qu'on voulait sauf des idiots, ils finiraient par comprendre et lâcheraient sur ses traces tous les effectifs dont ils disposaient. Mais l'Exécuteur n'avait pas besoin d'un long délai pour analyser les documents trouvés dans la maison de Gold Meadows. Le bref examen qu'il en avait fait sur place lui en disait déjà beaucoup sur ce que tramait la mafia au Colorado. C'était en tout cas suffisant pour lui donner la chair de poule.

Mais il devait d'abord récupérer Jenny McLean, la faire sortir de la zone sensible avant de la renvoyer gentiment chez ses employeurs, et rejoindre ensuite le TACOM, son char de guerre qu'il avait planqué sur un terrain de camping près d'un petit village nommé Palmer Lake. Là, grâce aux ordinateurs de bord du gros véhicule camouflé en mobil-home, il pourrait avoir confirmation de ses craintes et préciser la nature du danger ainsi que son implantation.

Il passa sans ralentir devant le motel pour en vérifier les alentours. Au premier coup d'œil, il constata que l'endroit était calme, seules la grande enseigne et la fenêtre du veilleur de nuit étaient éclairées. Un instant, il se demanda si la jeune femme l'avait attendu. Peut-être avait-elle décidé de jouer son va-tout malgré le danger qui rôdait dans la nuit.

Un second passage le conforta dans son examen et il glissa doucement la Porsche sur le parking. La pluie continuait à tomber, créant un rideau diaphane qui assourdissait les sons.

La fenêtre de la chambre était également obscure. Ou la fille avait fait la malle, ou bien elle s'était endormie. Bolan gratta à la porte et il entendit bientôt de menus bruits à l'intérieur.

— C'est le scout de service, annonça-t-il.

Le battant s'ouvrit doucement sur une silhouette qui s'approcha tout contre lui.

— Vous avez fait vite, déclara-t-elle à voix basse. Comment ça s'est passé ?

— Rien ne s'est passé, renvoya Bolan en refermant la porte derrière lui.

— Vous avez laissé tomber ?

— Non. Les rats avaient quitté le navire.

Jenny McLean alla allumer une petite lampe de chevet et s'assit sur le lit. Elle portait toujours son chemisier déchiré à l'épaule et son jean, mais avait déchaussé ses bottes.

— Vous voulez dire qu'il n'y avait plus personne ?

Il eut un bref sourire.

— Bon ! Et maintenant, enchaîna-t-elle, comment comptez-vous remonter jusqu'à Mike ?

— Mike n'est qu'un pion sans réelle importance. Il fait seulement partie de la grosse machine mise en place par l'Organisation. Vous n'avez pas essayé de dormir ?

— Non, je n'y serais pas parvenue. J'ai regardé la télé pendant quelques instants, il y avait une émission de variétés. J'aime les chanteurs. Chacun ses petits défauts. Ensuite, il y a eu un flash d'info sur ce qui s'est passé du côté de Widefield. On parle d'un règlement de comptes. Ensuite j'ai fermé la lumière pour réfléchir.

Bolan s'assit à côté d'elle sur le lit.

— Et à quoi avez-vous réfléchi ?

— À la façon dont toute cette affaire risque de se terminer. J'ai la nette impression que ça ne va pas bien se passer, nous avons beaucoup de monde sur cette opération.

— Normalement, on a déjà dû leur donner un ordre de repli.

— Je sais.

Il haussa un sourcil.

— J'ai passé un coup de fil à quelqu'un, poursuivit-elle. Rassurez-vous, ce quelqu'un n'est pas n'importe qui. Il occupe une très haute fonction à Washington. Précisément, il est le Numéro Deux du Justice Department. Je suppose que ça vous dit quelque chose ?

— Peut-être, répliqua-t-il d'un ton neutre.

— C'est bizarre, cette personne m'a laissé entendre que c'est la meilleure chose qui ait pu m'arriver.

— Quelle chose ?

— Vous avoir trouvé sur mon chemin.

— Je pensais que c'était moi qui vous avais trouvée sur mon chemin, sourit Bolan.

— Chacun sa manière de voir les choses.

Elle se mit à rire doucement :

— Ce qui est drôle, c'est que j'ai toujours pensé que l'eau et le feu ne peuvent cohabiter.

— Qui vous parle de cohabitation ?

— Nous n'allons pas continuer ensemble ?

Bolan grogna.

— Vous oubliez que je sais des choses que vous ne savez pas, ajouta-t-elle. Par exemple, je connais certains types qui figurent parmi les relations de Mike Halimi et d'Ange Castellano. De grosses légumes officielles qui leur mangent dans la main en échange de passe-droits. Je sais également que la mafia s'apprête à mettre la main sur un gros morceau de l'économie du pays par un fantastique tour de passe-passe. Vous ne voulez vraiment pas en entendre plus ?

— Cela pourrait se négocier si la situation n'était pas si tendue et surtout si vicelarde. Je vous ai dit que je veux vous voir rester en vie.

— J'ai suivi une formation pour cela, je ne suis pas une idiote sans défense.

Il se garda bien de lui rappeler la situation tragique d'où il l'avait sortie et rétorqua :

— L'ennui pour vous, c'est qu'ils vous connaissent.

— Vous aussi !

— Ils ne savent pas que je suis au Colorado.

— Faites-leur confiance pour le comprendre très vite.

— J'ai quelques longueurs d'avance.

Changeant subitement de sujet, il questionna :

— Vous dites aimer les chanteurs ?

— Lorsque je faisais mes études de droit, j'ai été chanteuse ; j'avais besoin de gagner de quoi manger et dormir sous un toit. J'ai commencé par gratouiller une guitare et à chanter à droite et à gauche. La manche, quoi. Des amis m'ont dit que j'étais douée. Alors j'ai foncé dans cette voie parallèle et j'ai réussi à faire quelques petites représentations dans des cabarets. Ensuite, j'ai chanté dans des music-halls, en entrée de spectacle. Rien de bien exceptionnel, mais ça m'a appris le métier.

— Et vous vous êtes souvenue de votre talent pour infiltrer la combine de Mike l'Organisateur...

— C'était la meilleure couverture, non ?

— Jusqu'où êtes-vous allée dans votre mission ? lui demanda-t-il gentiment.

Depuis quelques instants, il était aux aguets, sans pourtant rien laisser paraître de ses préoccupations à la jeune femme.

— Si vous me demandez si j'ai été la maîtresse de Mike Halimi, la réponse est oui.

— Je ne vous demande rien à ce sujet, Jenny. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez.

— Mais bien sûr ! Je n'ai fait qu'utiliser les armes et les moyens dont je dispose pour m'intégrer chez ces salauds.

C'était bien ainsi que l'Exécuteur comprenait les choses. Lui-même employait constamment des moyens en marge de la loi et de la morale établie pour faire la guerre aux cannibales de la mafia. Mais ce n'était pas ce genre de sujet qu'il avait voulu évoquer.

— Je voulais dire : jusqu'à quel niveau de l'Organisation êtes-vous remontée ?

— Pas plus haut que Mike Halimi. Mais ça m'a suffi pour avoir une vue d'ensemble sur la pourriture de haut vol qui trempe dans la combine. Je pensais pouvoir obtenir des renseignements concernant l'arrivée d'Ange Castellano quand je me suis fait piéger. Mike venait de recevoir un coup de fil...

Elle cessa brusquement de parler, le visage crispé.

— De Jeff Lami, termina Bolan. C'est lui qui s'est occupé de votre collègue.

Il allongea le bras pour éteindre la petite lampe de chevet. Se méprenant sur ses intentions, elle se rapprocha de lui et il sentit son souffle chaud contre sa joue.

— Mack... Je voudrais...

— Ne dites rien, souffla-t-il.

— Je voudrais que nous fassions la paix et...

Doucement, il lui mit la main sur les lèvres pour la faire taire et chuchota tout contre son oreille :

— Mettez vos bottes et tenez-vous prête.

— Oh !...

En bonne professionnelle de la guerre secrète, elle se tenait déjà à l'écoute. Quelque part sur le parking, le bruit d'un moteur au ralenti venait de se faire entendre. L'Exécuteur en avait eu conscience une

dizaine de secondes plus tôt et, à présent, il avait la quasi-certitude qu'il ne s'agissait pas de l'arrivée d'un client attardé. Le ronronnement mécanique avait évolué durant ce laps de temps, lui faisant comprendre qu'une voiture roulait à basse vitesse sur l'aire de stationnement, comme si son chauffeur cherchait à reconnaître les lieux.

Bolan se leva et se tint immobile, tous ses sens en alerte, s'employant à retracer mentalement la trajectoire du véhicule selon les sons qu'il entendait et leur éloignement ou leur rapprochement.

Jenny McLean enfilait silencieusement ses bottes. Elle prit ensuite à tâtons son sac à main et fouilla dedans.

— Vous me voyez ? souffla Bolan.

— Non, je ne distingue même pas votre visage.

— Quand vous le pourrez, nous sortirons. Laissez tomber ce petit calibre, ajouta-t-il. Il ne tuerait même pas un lapin à moins de le toucher entre les yeux.

— Comment savez-vous que... Hé ! Ne me dites pas que vous voyez ce que j'ai dans la main.

— Contentez-vous de faire ce que je vous dis et rien de plus.

— Ben voyons !... Ah, maintenant, je commence à vous apercevoir vaguement. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je vais sortir et vous me suivrez. Vous irez vous planquer le long du bâtiment, sur la droite, et vous n'en bougerez plus.

Bolan laissa tomber son imperméable au sol, dégaina le Beretta 93-R qu'il portait sous son aisselle gauche et vissa le gros silencieux au bout du canon.

— Maintenant, je ne vous vois plus du tout, Mack.

— Plus un mot, plus un son.

— Affirmatif.

Il entrouvrit la porte et se glissa dehors. La pluie tombait avec une force accrue, réduisant la visibilité à quelques mètres. Dans sa combinaison noire, l'Exécuteur se confondait complètement avec les ténèbres humides et Jenny McLean tenta vainement d'apercevoir les formes de son corps. Elle avait compris qu'il se tenait prêt à se battre, aussi immobile et invisible qu'un fauve guettant une proie.

Quelques secondes plus tard, elle entendit des voix chuchotantes en approche.

— Putain ! On voit rien avec c'te foutue pluie.

— On n'a pas besoin de voir, le veilleur nous a dit qu'il est dans la 28. Y a qu'à trouver la porte et...

— Moi, j'veux lui foutre tout mon chargeur dans les tripes.

— Fermez vos gueules, bon Dieu ! Il s'agit juste de vérifier.

— Et s'il s'était taillé ?

— Dis pas n'importe quoi, sa Porsche est là et le capot est encore chaud.

— Merde, vous m'avez pas entendu vous dire de la fermer ?

Jenny estima que les propriétaires de voix n'étaient plus maintenant qu'à cinq ou six mètres d'elle. Et il n'y avait aucun doute à avoir sur les intentions des visiteurs nocturnes. Elle eut un léger frémissement de frayeur qu'elle contrôla aussitôt. Elle serrait toujours dans sa main son petit automatique de calibre .32 mais pensait qu'elle n'aurait sans doute pas à s'en servir. Elle avait confiance en Bolan. Elle savait qu'il les sortirait tous les deux du guêpier. Elle l'avait vu à l'œuvre lorsqu'il avait abattu les occupants de la Lincoln. Elle n'avait même pas eu le temps de comprendre ce qui se déroulait sous ses yeux que les salopards gisaient déjà dans leur propre sang.

À présent, une certitude s'imposait à elle. Ces types en approche ne faisaient pas le poids contre ce combattant de la jungle. Entraînée aux actions de police, dans la légalité, elle en arrivait presque à les plaindre. Mais elle savait aussi qui ils étaient et de quoi ils étaient capables, aussi attendit-elle la suite des événements sans plus se poser de questions.

Une voix toute proche maintenant chuinta :

— Quelle connerie ! Tu arrives à lire quelque chose sur ces putains de portes, Dan ?

— Avance encore un peu, suggéra une voix dure et glaciale.

— Où ça ? Où t'es ?

— Ici.

Jenny n'entendit strictement rien des minuscules détonations, la pluie étouffant ce que le silencieux du Beretta n'avait pas complètement amorti. Mais elle vit trois petites étincelles scintiller comme des feux follets, presque irréfelles à travers le rideau liquide. Combien de temps la vision fugace avait-elle duré ? Peut-être une ou deux secondes, pas plus. Est-ce que c'était suffisant pour régler la situation ? Un silence lugubre s'abattit.

Où était Bolan ? Que diable avait-il en tête après avoir tiré sur ces hommes ? Brusquement, il fut près d'elle et Jenny sentit sa grande main qui prenait la sienne. Elle l'entendit chuchoter :

— On y va. Faites attention où vous marchez.

Le conseil n'était pas gratuit, elle faillit trébucher sur un obstacle mou et retint une exclamation en s'apercevant qu'il s'agissait d'un

corps inerte allongé par terre. Ils progressèrent jusqu'au parking sous la pluie battante, puis Bolan s'immobilisa, paraissant écouter quelque chose que la jeune femme ne percevait pas. Enfin, elle entendit ce qui lui sembla être l'écho très atténué d'une voix nasillarde.

— Ne bougez pas d'ici, lui intima l'Exécuteur avant de disparaître.

Contournant le parking, il s'approcha de la source sonore, la repéra bientôt près de la sortie donnant sur la route nationale. Le bruit de voix provenait d'une voiture en stationnement. La vitre du côté du chauffeur était à demi abaissée et les autres, opacifiées par la buée, ne permettaient pas de savoir le nombre d'occupants. Quelqu'un parlait à travers une radio ou un téléphone portable.

— T'as bien dit à tes gars qu'ils repèrent seulement la cible ?

L'un des occupants du véhicule donna aussitôt la réplique :

— Oui, oui, vous inquiétez pas, m'sieur Frank. Je leur ai dit de pas jouer aux cons et d'attendre les renforts. Ils ont l'habitude.

— Bon, tiens-moi au courant dès que les autres arriveront.

— Comptez sur moi, m'sieur Frank.

Bolan repéra également une seconde voiture en attente à une dizaine de mètres de là, en contre-jour dans la lumière de l'enseigne. Il put ainsi se rendre compte que seul le conducteur occupait le véhicule. Il s'agissait très probablement de la caisse ayant amené les trois porte-flingues qu'il avait abattus un peu plus tôt.

Sans hésitation, il s'en approcha, ouvrit la portière de droite et se coula sur le siège à côté du mafioso.

— Ça s'est bien passé ? demanda ce dernier en tournant la tête pour essayer de distinguer l'arrivant. Hé ! Où sont les autres et où...

La lame effilée du poignard Survival mit un terme à sa question, lui tranchant net la gorge. L'Exécuteur laissa le corps s'avachir sur le volant, mit pied à terre pour se diriger vers la seconde équipe mafieuse. Combien de tueurs pouvait-il y avoir dans le gros véhicule à l'arrêt d'où s'échappait de la vapeur ? Quatre ou cinq ? Peut-être six. Bolan pensa qu'il allait devoir jouer très serré et en un laps de temps ultra-court. Pour ce coup, le Beretta n'était pas suffisant. L'Exécuteur allait devoir employer un moyen infiniment plus bruyant.

CHAPITRE XI

Prudemment, mais marchant aussi vite qu'il le pouvait dans la nuit cinglante de pluie, il se replia vers l'endroit où il avait garé sa Porsche. Il se doutait qu'on avait posté là quelqu'un pour interdire une éventuelle fuite et il s'arrangeait pour progresser en laissant le parking en contre-jour. Ses soupçons furent confirmés lorsqu'une masse aux contours flous se dressa devant lui. Sans ralentir, il expédia au porteflingue une balle silencieuse de 9 mm et la silhouette poussa un petit soupir en s'effondrant.

Prélevant dans la Porsche un LAW, il refit en sens inverse une partie du chemin qu'il venait de parcourir, jusqu'à ce qu'il aperçoive la voiture de l'équipe mafieuse. Étirer le tube télescopique du lance-roquettes et l'armer ne lui prit qu'un instant. Il eut une pensée pour Jenny McLean en souhaitant qu'elle soit restée bien sagement là où il l'avait laissée, aligna son objectif et appuya sur la détente.

Il y eut un « Wooff » grondant et un souffle brûlant lança la roquette vers son objectif. Percuté en plein centre, le véhicule disparut durant un bref instant dans une boule de feu, fut de nouveau visible alors qu'il basculait sur le côté dans un effroyable grincement de tôles. Une portière avait été arrachée et retombait en tournoyant vers le sol, en compagnie de ce qui ressemblait vaguement à un corps désarticulé. Une autre forme humaine bascula par l'ouverture béante et atterrit mollement sur l'asphalte où elle demeura inerte. Pas la peine de se poser de questions au sujet des autres occupants, la chaleur et la fumée qui se dégageaient de l'habitacle calciné étaient significatifs.

Bolan jeta sur le sol l'engin désormais inutile et partit au pas de course vers son véhicule tandis que la caisse éventrée de la mafia se mettait à flamber. Il se glissait au volant à l'instant où le réservoir du véhicule des mafieux explosait en projetant des gerbes d'essence alentour. Puis le moteur du petit bolide gronda. Bolan accéléra jusqu'à l'emplacement où il pensait pouvoir récupérer la jeune femme, mais d'évidence elle n'y était plus.

Le temps pressait. Les renforts annoncés par la radio ne tarderaient pas à survenir et ce serait alors un affrontement disproportionné dans lequel l'Exécuteur n'avait nullement envie de s'engager pour l'instant. Enfin, il l'aperçut dans le faisceau de ses

phares qu'il venait d'allumer. Elle se tenait accroupie en bordure du parking derrière un petit massif de fleurs. La bretelle de son sac passée à l'épaule, Jenny McLean braquait fermement son petit calibre .32 devant elle. Il donna trois coups de klaxon syncopés et fit avancer la Porsche jusqu'à elle.

— Montez ! lui jeta-t-il après avoir ouvert la portière de gauche.

Elle courut jusqu'à lui et se glissa rapidement dans l'habitacle tandis que la voiture de sport redémarrait vers la sortie. La lumière des phares accrocha brièvement des silhouettes effrayées, des clients brutalement tirés du sommeil et qui se pressaient craintivement sur le pas de leur porte. Alors que la Porsche virait dans un hurlement de pneus pour se lancer sur la route nationale, une sirène d'incendie se mit à pousser son affreux hululement.

— Où étiez-vous passée ? grogna Bolan tout en poussant son moteur à la limite du surrégime.

La jeune femme avait la respiration un peu courte :

— Je me suis planquée. Quand j'ai entendu la première explosion, j'ai craint le pire pour vous, ils auraient pu piéger votre voiture.

— Ils avaient seulement mis un garde, répliqua Bolan.

Il ralentit un peu et lui jeta un coup d'œil latéral. Elle était trempée des pieds à la tête, ses cheveux lui collaient au visage et il lui sembla qu'elle tremblait. Rangeant son .32 dans le sac à main, elle lui dit :

— Je me demande comment ces types ont pu nous trouver.

— C'est la question que je me pose aussi.

— Peut-être vous ont-ils suivi depuis Gold Meadows.

— Négatif. C'est autre chose. De votre côté, quand vous avez téléphoné à Justice Deux, lui avez-vous dit où vous étiez ?

— Négatif, le parodia-t-elle du tac au tac. J'ai une confiance totale en lui, mais je me méfie du téléphone. Non, je ne vois pas de quelle façon ils ont pu savoir. C'est dingue. À moins qu'ils aient eu un grand coup de chance.

L'Exécuteur plissa les yeux sous l'impact d'une lumière aveuglante renvoyée par le rétroviseur.

— Pourquoi roulez-vous si vite ? lui demanda Jenny en sentant la Porsche partir en pleine accélération.

— On dirait que la chance est toujours avec les cannibales, grinçait-il.

Il mit le pied au plancher, traversa une petite agglomération et constata que les phares derrière lui avaient disparu. Par sécurité, il maintint l'allure démentielle durant deux minutes puis freina sec à un

croisement et tourna à angle droit.

La nouvelle route était en mauvais état, mais Bolan poussa la Porsche à plus de cent quarante km/h jusqu'à un nouvel embranchement menant à Fort Carson. Là, il rejoignit la voie reliant Cañon City à Colorado Springs. Au bout d'un moment, il jura.

Jenny s'était retournée à plusieurs occasions et avait vu elle aussi les phares qui étaient de nouveau venus se fixer à l'arrière de leur trajectoire.

— Ça ne peut pas être la même bagnole, fit-elle remarquer, on a roulé beaucoup trop vite.

— Ce n'est sûrement pas la même, acquiesça-t-il. Et il y en a maintenant une en supplément.

En effet, une seconde source lumineuse se précisait derrière le véhicule suiveur. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'un innocent automobiliste roulant de nuit dans cette contrée déserte. Ça commençait à ressembler à un scénario kafkaïen, une course à mort dont l'Exécuteur était évidemment le gibier. Il se demanda quelle faute il avait pu commettre, mais ne trouva aucune réponse à sa question muette. La vermine mafieuse l'avait d'abord localisé beaucoup trop facilement et retrouvait à présent sa trace avec une habileté diabolique.

Bolan était en rage contre lui-même. Il avait forcément commis une erreur qui avait conduit la mafia tout droit jusqu'à lui ! Et il s'était laissé enfermer dans un périmètre vicieux. Ce simple fait pouvait bien lui coûter la vie à brève échéance, à lui et à la femme-flic assise à sa droite.

Il fallait sortir de ce secteur que toute une armée de buteurs acharnés avait plus que probablement envahi. La meilleure solution, pour ne pas dire la moins mauvaise, était de foncer vers l'ouest, vers la haute montagne, de toute la vitesse dont la Porsche était capable. Oui, décrocher de la zone sensible devenait une affaire de survie.

Mais, dans son esprit, un petit signal d'alarme l'en dissuada aussitôt. Ses poursuivants n'allaient pas manquer – si ce n'était déjà fait – de tirer la même conclusion que lui. Merde, merde et merde ! Il avait encore un LAW dans son véhicule, un P-M mini-Uzi, son gros AutoMag .44 avec des munitions en abondance, ainsi que deux charges d'explosif C-4 dont il pouvait commander le détonateur par radio. Était-ce suffisant pour lui permettre de se sortir de la chausse-trappe en se retournant contre les chiens de chasse lancés après lui ?

Modifiant sa tactique, il ralentit jusqu'à une allure normale. Derrière lui, les deux points lumineux firent de même. C'était bien ça, les *amici* ne désiraient pas prendre de risques. Ils attendaient que la

tenaille se referme sur leur proie.

Jenny McLean n'avait pas desserré les lèvres depuis un moment, paraissant réfléchir. D'un coup, elle s'exclama :

— Oh, Mack !... Je pense à une chose.

Fouillant nerveusement dans son sac à main, elle en sortit un tube de rouge à lèvres qu'elle plaça devant ses yeux pour l'examiner. Puis elle gémit :

— Eh merde ! Vous aviez raison, je suis complètement stupide.

— Je n'ai jamais dit ça, rétorqua-t-il en ressentant un petit frisson le long de l'échine.

Puis, observant brièvement le tube doré :

— C'est un émetteur ?

— Oui. Un radio-localisateur d'urgence.

— Je vois. Et il est activé ?

— Hélas, oui. Je me souviens maintenant de l'avoir branché après que vous m'avez arrachée de cette Lincoln.

— Avant d'arriver au motel ?

— Oui.

Bolan aussi se souvenait des gestes un peu confus qu'elle avait faits pour prendre une cigarette dans son sac à main, à bord de la Porsche.

Elle ajouta d'un ton énervé :

— À ce moment-là, je pensais que ma nouvelle situation était tout aussi mauvaise que celle que je venais de quitter. J'ai agi par automatisme, j'avais pour consigne de le faire en cas de danger. Ensuite, j'ai complètement oublié de déconnecter cette petite saloperie.

— Les *amici* étaient au courant ?

— Mais oui ! Il y en a même un qui a dit l'avoir fait examiner par un technicien...

— Ils connaissent donc la fréquence d'émission...

— Ça semble évident. Quelle conne je fais !

— Les regrets ne servent à rien, dit Bolan un peu sèchement. Vous étiez plus ou moins en état de choc.

Il contrôla son rétroviseur puis questionna :

— Pourquoi vous ont-ils rendu ce sac ?

— C'est l'un des truands qui me coinçaient dans la Lincoln qui le tenait. Je suppose qu'ils avaient reçu l'ordre de s'en débarrasser après m'avoir liquidée. Je l'ai récupéré dans la panique.

Bolan nota qu'elle tournait la base du petit gadget électronique.

— Ne le désactivez pas, lui dit-il.

— Vous tenez peut-être à ce que ces braves salauds ne nous perdent pas en route ?

— Le moment n'est pas encore venu.

La pluie cessa d'un coup, un peu comme s'ils venaient de franchir une frontière naturelle. Mais la route était trempée et absorbait une partie de la lumière des phares.

Un nouveau coup d'œil dans le rétroviseur lui apprit que les deux véhicules poursuivants maintenaient toujours la même distance, ne cherchaient pas à se rapprocher de lui. Probablement, des appels avaient été passés par radio et d'autres équipes convergeaient sur son trajet.

Une solution aurait consisté à entrer dans la cité de Colorado Springs pour se confondre dans la circulation nocturne. Mais l'Exécuteur savait très bien que les mafiosi n'auraient pas hésité un seul instant à l'y poursuivre et à lui tendre une embuscade en pleine rue, même si cela devait coûter la vie à d'innocents civils.

Il réduisit encore la vitesse de la Porsche à proximité du carrefour de Manitou Springs. Il était prêt à réaliser un demi-tour sur les chapeaux de roues en cas d'embuscade, mais l'endroit était calme, la visibilité bien dégagée. Bolan continua donc tout droit vers le nord, en direction de Palmer Lake où il avait laissé son char de guerre. Et il se mit à déchaîner soudain la puissance de son bolide, montant les rapports de boîte à toute allure. Il n'avait pas l'intention de rejoindre le gros véhicule de combat, du moins pas encore. C'eût été prendre le risque de le faire repérer. Ce qu'il voulait, c'était attirer ses poursuivants dans une zone neutre, sur un terrain qu'il choisirait lui-même, avant de contre-attaquer.

Les phares des *amici* n'étaient plus visibles dans le rétroviseur. Ils avaient été pratiquement laissés sur place par la brutale accélération de la Porsche, mais rien n'était encore gagné.

Un plan d'action s'était brusquement imposé à l'Exécuteur. Les mafiosi croyaient le tenir en faisant converger toutes leurs forces dans sa direction, se guidant grâce à l'émission HF qu'ils recevaient Bolan, lui, allait se servir de la même astuce pour tenter de renverser la situation à son avantage.

Il se remémorait la topographie de cette région et cherchait visuellement une route secondaire qu'il pourrait emprunter, quand deux phares apparurent devant lui à l'amorce d'une courbe. Le véhicule le croisa à vive allure puis freina rapidement, vira et accéléra pour tenter de s'accrocher derrière la Porsche. C'était une grosse

limousine sombre à la calandre bardée de chromes.

Bolan jura sourdement Cette fois, il ne pouvait plus différer l'engagement. S'il voulait avoir une chance de mettre son plan à exécution, il lui fallait se débarrasser des nouveaux buteurs qui venaient le serrer d'un peu trop près.

— Cramponnez-vous ! ordonna-t-il à la fille.

— Qu'allez-vous faire ?

— Les obliger à venir au contact.

— C'est de la démente !

— Fermez-la et tenez-vous prête à sauter quand je vous le dirai. Il faudra vous planquer très vite.

— Quoi ? Vous voulez que je...

— Préparez-vous, bon Dieu !

Bolan enfonça brutalement l'accélérateur, ce qui eut pour effet de plaquer la fille sur le dossier de son siège puis, quelques secondes plus tard, il donna un brusque coup de frein en braquant son volant. La Porsche dérapa, fit un violent tête-à-queue et s'immobilisa en sens inverse, contre l'accotement.

— Go ! cria-t-il en allumant ses phares en grand.

Jenny McLean repoussa sèchement sa portière et s'éjecta, se laissant rouler sur l'herbe trempée de pluie. Immédiatement après, l'Exécuteur embraya sèchement pour se lancer à la rencontre de la voiture qui venait en sens inverse. Surpris par la manœuvre et aveuglé par la lueur des phares, le conducteur du véhicule mafieux fit brusquement dévier son véhicule pour éviter l'impact. Il dut faire une erreur d'appréciation car il y eut un formidable bruit de raclement de tôle et la Porsche fit une embardée que Bolan rattrapa en deux coups de volant.

Trois secondes plus tard, il accomplit un nouveau tête-à-queue, immobilisa son bolide en travers de la chaussée, saisit sous son siège le mini-Uzi et se lança hors de l'habitacle. Là-bas, le véhicule sombre virait sur les chapeaux de roues pour revenir en force. Les *mobsters* s'imaginaient sans doute que leur proie était en difficulté et ils n'allaient pas laisser échapper l'occasion.

L'Exécuteur s'était accroupi sur l'accotement, une dizaine de mètres à l'écart de la Porsche, et se tenait prêt à faire feu, décomptant les secondes avant le déclenchement de la mitraille.

Il ne s'était pas trompé dans son estimation. Lorsqu'il eut prononcé à voix basse le chiffre zéro, de petites flammes orange commencèrent à crépiter depuis la vitre arrière du dragon rugissant en approche. Bolan leur envoya un autre air de musique macabre.

Tressautant entre ses mains, le mini-Uzi crachait à haute cadence sa volée de plomb en furie, criblait la carrosserie en mouvement depuis la portière arrière jusqu'au pare-brise qui explosa. Le staccato du P-M adverse cessa d'un coup, comme si on avait coupé le son en tournant un bouton. Durant deux, trois secondes, la grosse caisse continua de rouler tout droit puis dériva jusqu'à un haut talus en bordure de chaussée, qu'elle escalada dans une violente secousse. Sa trajectoire se transforma en une succession de tonneaux, à plusieurs mètres du sol, pour se terminer dans un bruyant atterrissage sur le toit. La caisse mafieuse avait encore suffisamment de vitesse pour parcourir en glissade une cinquantaine de mètres, ferraillant atrocement et laissant derrière elle une traînée d'étincelles.

L'Exécuteur était parti au pas de course derrière le mastodonte. Il le rejoignit un court instant après qu'il se fut miraculeusement immobilisé à l'amorce d'un petit ravin. Les quatre roues tournaient encore dans le vide avec un petit couinement sinistre et quelqu'un gémissait dans l'habitacle retourné. Bolan aperçut le type à moitié groggy qui essayait de s'en extirper par l'ouverture d'une vitre brisée. Le conducteur gisait cul par-dessus tête contre son volant et deux autres mafiosi occupaient d'in vraisemblables positions. L'un d'eux remuait encore faiblement.

Bolan n'attendait aucun renseignement de ces quatre types. Ils n'étaient que des exécutants, des tueurs à gage. Il leur donna à chacun un coup de grâce d'une balle dans la tête, se pencha ensuite dans l'habitacle à l'envers et trouva presque tout de suite ce qu'il cherchait : un transceiver radio d'où s'échappait un léger bruit de souffle. L'appareil n'avait pas souffert du carambolage. Quelques secondes supplémentaires de fouille lui permirent de mettre la main sur un petit boîtier métallique de section carrée et surmonté d'une antenne en forme de tube. L'Exécuteur savait ce que c'était : un localisateur électronique de repérage. Un voyant vert y était allumé, attestant que l'instrument fonctionnait toujours lui aussi.

Il glissa le transceiver dans une poche de sa combinaison de combat et regagna rapidement son véhicule.

CHAPITRE XII

Jenny McLean se démasqua de derrière un massif qui lui avait servi d'abri, en bordure de chaussée. Bolan lui fit signe de réintégrer la Porsche. Celle-ci était striée d'une longue estafilade sur le côté gauche et avait pris quelques balles dans la carrosserie, mais sans dommage pour le moteur qui ronfla à la première sollicitation.

— Débranchez votre gadget, lui dit-il en reprenant la route.

Elle obtempéra sans le moindre commentaire, poussa un long soupir en allongeant ses jambes devant elle et frissonna.

— J'ai froid, se lamenta-t-elle. Je suis glacée jusqu'aux os.

Il tourna le bouton de chauffage sur le tableau de bord et quelques instants plus tard une douce chaleur se ventila dans la cabine.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait ça plus tôt ? fit-elle en grimaçant.

Il lui adressa un mince sourire dans la pénombre.

— J'avais besoin de garder la tête froide.

— Et en plus, vous trouvez le culot de plaisanter !

— Je voudrais avoir vraiment la possibilité de plaisanter, Jenny. Mais nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge.

— Après ce que je viens encore de voir, assura-t-elle, je crois que je peux vous faire confiance. Quand vous vous êtes lancé contre cette grosse bagnole, je ne vous accordais pas la moindre chance. Je me résignais déjà à rentrer chez moi à pied.

— Vous êtes un peu loin de chez vous, flic.

— Je suis une bonne marcheuse. Au fait, je devrais peut-être jeter mon gadget, ce serait plus prudent.

— Surtout pas.

— Pourquoi ?

— Le jeu n'est pas terminé.

— J'espère que vous savez exactement ce que vous faites.

Après un petit rire crispé, elle lui lança :

— Je crois que je ne mettrai plus jamais de rouge à lèvres, ça ne me vaut rien pour la santé.

Bolan freina brusquement et passa la marche arrière pour

retrouver la voie qu'il venait de dépasser sur sa gauche. Prudemment, il s'y engagea, examinant dans la lueur de ses phares l'étroit couloir végétal dans lequel il progressait. C'était un simple chemin de terre détrempe et glissant, enserré entre des rangées denses d'arbres et de fougères.

Bientôt, il éteignit ses phares, ne laissant que la faible lueur des veilleuses, et ils s'enfoncèrent dans l'obscurité de la forêt.

*
* *

— Appel à toutes les équipes ! distillait une voix autoritaire dans la radio. Regroupement pour la trois, la cinq et la huit sur la nationale 24. Les autres, dirigez-vous vers Manitou Springs et tenez-vous en éveil.

— Bien compris ! fit l'armoire à glaces qui se tenait à côté du chauffeur de la jeep Cherokee.

— Donnez votre indicatif !

— On est la douze.

— O.K. Vous n'avez pas retrouvé la cible ?

— Négatif. Cette merde de Porsche a complètement disparu. Faut dire qu'avec les chevaux qu'elle a sous le capot, c'est pas du gâteau de lui coller au cul.

— La treize est toujours avec vous ?

— Ouais. Mais on ne reçoit plus la dix.

— Exact, ça fait plus de quatre minutes qu'elle ne répond plus. Elle nous avait signalé un contact de proximité avec la cible.

— Si ça se trouve, les mecs se sont fait avoir par ce fumier !

— Pas de commentaire sur la fréquence, compris ? Bon... N'oubliez pas de faire régulièrement des relevés de compteur. Est-ce que tous les gonios sont branchés ? Répondez dans l'ordre.

Une voix caqueta dans la radio :

— La deux, c'est O.K. pour nous, mais on ne reçoit plus le signal.

— Nous non plus, indiqua une voix rocailleuse.

— Indicatif !

— Heu, la sept.

— La deux et la sept, donnez votre position.

— Voiture sept... On vient de passer Black Forest en direction du sud, c'est pas loin de l'endroit où la dix a signalé le contact avec la cible.

— La deux, répondez ?

— De l'autre côté de Black Forest, même direction.

Quelques secondes s'égrenèrent en silence, puis la voix du dispatcher reprit :

— Appel général ! Compte rendu gonio...

— La six ne reçoit plus le signal.

— Pareil pour la quatre.

Il y eut encore une succession de brefs communiqués radio puis la voix autoritaire ordonna :

— O.K., silence radio ! Ne communiquez que si vous avez du nouveau. Ouvrez l'œil et continuez.

Un claquement dans le haut-parleur indiqua la fin de communication. Le chauffeur du Cherokee cessa de mâcher son chewing-gum et demanda :

— Tu crois qu'on va retrouver ce mec, Andy ?

— Y a pas seulement le mec, répliqua l'armoire à glaces. La gonze est avec lui et elle compte beaucoup pour les patrons.

— Comment est-ce qu'on peut être sûr qu'elle est avec lui ?

— Elle a été vue par des connards sur le parking du motel en train de monter dans sa caisse.

Derrière eux, avachis sur la banquette, deux brutes regardaient fixement la route qui défilait à grande vitesse. L'un d'eux avait en main un revolver à canon long dont il faisait lentement tourner le barillet.

— Je me demande..., fit le chauffeur.

— Quoi encore ?

— Eh bien, je ne crois pas que cet enfoiré se laissera coincer aussi facilement. Il a liquidé un peu trop facilement tous les gars des deux équipes de repérage lancées après lui, et il a envoyé une bombe ou quelque chose comme ça sur la bagnole de Freddy. Ensuite, il y a cette histoire des gars de la dix qui répondent plus. J'suis à peu près certain qu'il leur a réglé leur compte à eux aussi. Ouais, je crois pas qu'on va lui mettre la main dessus comme une fleur.

— Tu veux peut-être dire que t'as pas tellement envie de le retrouver, hein, Tim ? T'as les foies ?

— J'ai pas les foies, j'suis lucide, c'est tout.

— Garde ta lucidité pour toi, ça vaudra mieux.

— Excuse-moi, Andy, mais j'ai un mauvais pressentiment.

— Tu me fais chier. Concentre-toi plutôt sur la route.

Le silence retomba dans l'habitable. Puis, au bout d'un moment, un voyant vert se mit à clignoter au-dessus d'un boîtier posé contre le pare-brise.

— Hé, Andy ! On dirait qu'on vient de se rapprocher du bidule.

Andy allongea ses grosses pognes pour saisir l'appareil et l'orienter dans diverses positions. Bientôt, un petit bip-bip lancinant se fit entendre, s'ajoutant au clignotement.

— Ouais ! On le reçoit de nouveau, et cette connerie n'est sûrement pas loin.

Subitement, le bip-bip cessa et il y eut quelques jurons. Andy fit pivoter l'appareil en le maintenant vertical, retrouva presque aussitôt le petit bruit énervant.

— Arrête la caisse, Tim, cracha-t-il. Fais marche arrière.

Le Cherokee dérapa un peu sur le revêtement mouillé et repartit à reculons. Une centaine de mètres derrière, un autre véhicule fit la même manœuvre. Un peu plus tard, Andy poussa une imprécation qui vint s'ajouter au couinement frénétique du gonio.

— C'est là ! Ce putain d'appareil se met à gueuler quand je le braque sur ce chemin !

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le chauffeur.

— Faut attendre les renforts, décréta Andy en décrochant la radio dans laquelle il lança aussitôt : Douze pour la base ! On a repéré la cible... Base, vous m'entendez ?

— Base pour la douze, je vous reçois. Vous avez un contact visuel ?

— Non, mais maintenant on reçoit le signal !

— Bien. Quelle est votre position ?

Andy se pencha pour lire les chiffres sur le compteur kilométrique, répliqua :

— Quatre kilomètres et demi au sud de Monument Village. On a repéré un chemin qui grimpe dans la montagne à travers la forêt.

— Vers l'est ou vers l'ouest ?

— Heu, j'y crois que c'est l'ouest.

— O.K. Bougez pas et restez à l'écoute.

Au terme d'une attente d'environ trente secondes, la voix sèche se manifesta de nouveau :

— On l'a repéré sur la carte, c'est un chemin forestier qui rejoint Woodland Park.

— Hé, dites !... Est-ce que le salaud aurait pas l'intention de venir s'en prendre au boss ?

— Fermez-la, bon Dieu ! J'ai dit, pas de commentaires !... La douze, vous restez où vous êtes et vous attendez. La treize est toujours avec vous ?

— Affirmatif, crépita une réponse dans l'appareil. On est juste derrière eux.

— La consigne est la même pour vous... Appel aux équipes roulant dans la zone de Monument Village et Black Forest !...

— Voiture sept ! On va arriver à Black Forest.

— La deux ?

— Pareil pour nous.

— Bon, rejoignez la douze et stand-by. Compris ?

— Ouais, compris.

— Que toutes les autres voitures convergent sur Woodland et bloquent le chemin à cinq kilomètres en amont du village. On va opérer une souricière. Silence radio jusqu'à nouvel ordre.

— Bien compris, base, fit Andy en coupant l'émission.

Puis il se tourna vers les deux hommes de Cro-Magnon assis à l'arrière :

— Vous allez bientôt pouvoir vous défouler, les mecs !

Deux paires d'yeux se mirent à briller dans la pénombre mais personne ne desserra les lèvres. Tim, le chauffeur, s'était mis à se ronger un ongle et Andy tapotait doucement la boîte du gonio qui continuait de faire entendre son bip exaspérant. Dix mètres derrière le Cherokee, une Pontiac grise se tenait à l'arrêt et l'on y distinguait vaguement des silhouettes trapues parfaitement immobiles.

Il y eut une attente de deux minutes avant que plusieurs faisceaux lumineux se signalent en provenance de Black Forest. Les trois véhicules arrivèrent presque pare-chocs contre pare-chocs comme s'ils voulaient se protéger mutuellement et s'arrêtèrent doucement derrière la Pontiac. Puis un homme descendit de la voiture de tête pour s'approcher du Cherokee.

Andy baissa la vitre de son côté.

— Comment ça se présente ? fit l'arrivant d'un ton coincé.

Il était grand, maigre, avec une petite tête piquée de gros yeux globuleux. On le surnommait « l'Araignée ».

— La cible est là-dedans, dans cette forêt de merde.

— Ça va pas être de la tarte de le retrouver.

— J'suis pas d'accord avec toi, Max. On a les localisateurs et en se déployant on pourra facilement le coincer.

Andy fit une grimace qu'il voulait rassurante, puis décrocha le

micro et chuinta :

— Équipe douze pour la base.

— J'avais dit, silence radio, renvoya l'appareil.

— Il y a du nouveau, les renforts sont là.

— Combien de voitures en tout ?

— Cinq. Ça fait une trentaine d'hommes.

— Bon... On va lancer l'opération. Larguez une dizaine d'hommes sur le terrain et qu'ils foncent vers le point d'émission.

— On ne peut quand même pas les faire cavalier derrière une bagnole, ils n'auront aucune chance !

— La cible sera bien forcée de s'arrêter. Nos autres effectifs sont déjà partis à sa rencontre. Dès que les gars seront en poste, les voitures suivront.

— O.K. Heu... Vous les voulez toujours vivants ?

— Négatif. Ne prenez aucun risque.

— Bien compris, rétorqua Andy.

Il coupa ensuite l'émission et mit pied à terre en maugréant.

— Ils en ont de bonnes ! Ne prenez aucun risque ! Ce mec a déjà liquidé trois de nos équipes...

— Moi, je suis d'accord avec eux, fit Max, je prendrai pas de risques avec ce fumier.

Andy s'approcha d'un arbre contre lequel il urina en remuant de ténébreuses pensées. Il se reboutonna en grognant une phrase indistincte puis harangua ses hommes :

— Bon, faut y aller, les mecs. Y a dans cette putain de forêt un enculé qui peut plus se foutre de notre gueule. Les copains bloquent l'issue du côté de Woodland. Nous, on va lui tomber dessus par derrière et le lui mettre avant même qu'il s'en aperçoive.

Il essayait de parler sur un ton de commandement, mais intérieurement le doute le tenaillait.

— J'croisais qu'on devait pas le buter, fit valoir un type à l'allure simiesque.

— C'était valable jusqu'ici. Il y a contrordre.

— Et la gonzesse ?

— Même topo.

— Moi, je voudrais bien l'avoir intacte. On pourrait s'amuser un peu avec elle, histoire de la mettre en condition.

— Tu fais ce qu'on te dit et rien d'autre. O.K. ?

Les deux tueurs à l'arrière du Cherokee conservaient un silence

macabre. Ils avaient tous deux exhibé leurs revolvers qu'ils contemplaient avec une sorte de jouissance. Tim, le chauffeur, lui, avait le visage crispé et se bouffait les ongles, pas spécialement enthousiasmé.

Un peu plus loin, plusieurs *soldati* avaient mis pied à terre et vérifiaient leurs armes. Des yeux luisaient dans l'obscurité. Andy grimaça. En fait, ce qui comptait surtout, c'était le moral de la troupe. Et tous ses gars étaient gonflés à bloc. Enfin, il voulait le croire !

Le fumier dans la Porsche pouvait compter les minutes qui lui restaient à vivre.

CHAPITRE XIII

Bolan venait d'arrêter son véhicule à l'amorce d'une petite clairière. Il avait eu beaucoup de mal à faire rouler le bolide européen sur ce chemin détrempé et ne voulait pas risquer de l'enliser complètement.

Il avait laissé branché le transceiver dérobé à l'ennemi et avait pu suivre le dialogue échangé entre ses poursuivants et leur poste de commandement. Les cannibales étaient plutôt bien organisés, les messages concis et brefs. Ça ressemblait très précisément à une opération paramilitaire. La partie allait être serrée, l'Exécuteur n'avait aucun doute sur l'efficacité des forces lancées contre lui.

Il attrapa derrière son siège un blouson en cuir qu'il tendit à la jeune femme.

— Mettez ça, lui conseilla-t-il.

— Ça va bien pour l'instant, je n'ai plus froid.

— Mettez-le, insista-t-il.

Tandis qu'elle enfilait le vêtement en se contorsionnant dans l'habacle étroit, il vérifia son armement individuel puis alla ouvrir le petit coffre de la Porsche. Il lui fallait se préparer à recevoir la troupe de tueurs qui devaient déjà converger dans sa direction. Il estimait leur nombre à une vingtaine d'hommes, au moins. Et il y en avait sûrement de nombreux autres qui bouclaient le périmètre, contrôlant les divers chemins d'accès alentour, régulièrement répartis par le dispatcher à la voix autoritaire qui téléguidait toutes ces équipes.

Bolan se savait coincé à l'intérieur de cette forêt dense et sombre dans laquelle se faufilaient des êtres avides de lui tomber dessus. Il eut un instant de découragement en calculant mentalement les chances qu'il avait, avec la fille sur les bras, de survivre à l'assaut lorsque celui-ci interviendrait. C'était presque jouer la partie à la désespérée. Puis son instinct de combattant reprit le dessus. Il s'était souvent trouvé dans des circonstances bien pires que celle-là et il s'en était tiré. Il allait rassembler toutes ses forces, toute sa science de la guerre d'embuscade pour tenter de briser le cercle des assaillants. Après tout, c'était lui qui avait décidé de choisir ce terrain pour retourner la situation à son avantage !

Au-dessus de la clairière, un nuage se déchira et laissa un instant entrevoir quelques étoiles scintillantes. Bolan interpréta la vision fugitive comme un signe favorable.

Entre les deux sièges, le transceiver se mit à distiller une voix chuchotante :

— Hé, Max !

— Ouais...

— Où en es-tu avec tes gus ?

— D'après le gonio, on n'est pas loin de la cible.

— T'as pensé à couper le son, au moins ?

— Tu me prends pour une bille ?

Un ricanement atténué se fit entendre.

— Faut être prudent. Arrange-toi pour que tes hommes établissent une tenaille complète dès qu'ils auront localisé la cible. On arrivera tout de suite derrière avec les bagnoles.

— T'inquiète pas, tu me l'as déjà dit.

— Je m'inquiète pas, Max, mais faut prendre des précautions. Appelle-moi dès que tu estimeras que t'es à proximité.

— Pour l'instant, d'après l'appareil, on doit encore être à deux ou trois cents mètres.

— Bon. Terminé. Prends bien toutes les précautions, hein ! Faut pas que l'enfoiré se casse en douce.

Dans la pénombre du sous-bois, un sourire féroce découvrit les dents de Bolan. Les *amici* ne voulaient pas prendre de risques, bien sûr. Il allait leur en foutre des précautions !

Andy Jacomo commençait à y croire sérieusement, à cette opération. Les incertitudes, les craintes, s'étaient évanouies, laissant place à une sorte d'exaltation qui lui faisait chaud aux tripes.

Le Cherokee grimpait doucement sur le mauvais chemin boueux au milieu des fourrés dont la densité semblait l'étouffer de plus en plus. Concentré sur sa conduite, le chauffeur grogna soudain :

— C'est pas possible, une pareille merde de route ! On dirait pas qu'on est au XX^e siècle, putain... Pourquoi est-ce qu'il y a encore des chemins comme ça ?

Andy ricana :

— Ici, t'es plus vraiment dans le XX^e siècle, mon gars. T'es dans les Rocheuses presque comme elles étaient au temps des Peaux-Rouges, faut te mettre ça dans la tête. Hé ! Fais attention où tu fous

tes roues.

Une grosse racine venait d'apparaître dans le faisceau des phares, en travers du sentier.

— J'ai vu ! s'exclama Tim. On passera sans problème, mais j'en suis pas aussi sûr au sujet des autres caisses.

— Si le mec est passé avec sa Porsche, tout le monde pourra passer aussi. C'est juste un...

Il se tut pour écouter un message lancé à voix basse dans la radio :

— Andy, on est arrivé pas loin de l'endroit.

— Ouais ?

— Je pense que la cible s'est arrêtée, le bidule électronique clignote comme un dingue et j'entends un bruit de moteur.

— Fais attention, Max, peut-être que ce connard revient en marche arrière.

— J crois pas, on dirait un moteur qui tourne au ralenti, à l'arrêt. Ça se pourrait qu'il se soit foutu dans la merde, le chemin est plein de boue et de rochers qui dépassent.

— Alors, il est foutu. T'es sûr qu'il...

— Attends... On va arriver dans une espèce de clairière, et... Merde !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'vois la bagnole, là, juste devant, et je crois bien en effet que le mec s'est embourbé.

— Vas-y tout doux, Max, susurra Giacomo. Répartis bien tes hommes tout autour de la cible et qu'ils bougent pas avant qu'on arrive.

Jacomo se retourna pour planter un coup d'œil par la vitre arrière. Les quatre autres voitures avaient à présent dépassé la zone difficile sur le chemin.

— Éteins les phares, enjoignit-il au chauffeur.

— On verra plus rien !

— Fais ce que je te dis, tu n'auras qu'à passer la tête par la portière en roulant tout doucement.

Tim fit ce qu'on lui demandait, imité presque aussitôt par les conducteurs des autres véhicules. D'un seul coup, les ténèbres s'appesantirent sur le convoi comme une chape oppressante.

— Tout doux ! fit Giacomo, les dents serrées, faut pas donner l'alerte.

Tim haussa les épaules.

— Si le type s'est vraiment arrêté, sûr qu'il va nous entendre arriver.

— On est dans une forêt et, en plus, il a plu. Ça étouffe les sons. Dis-toi que lorsque ce mec nous entendra, il sera trop tard pour lui, les gars de Max lui auront déjà coupé la retraite.

— J'espère que ça se passera comme ça.

Deux minutes environ s'écoulèrent dans le ronronnement en sourdine. Parfois, un véhicule serrait d'un peu trop près les limites du chemin et il y avait des bruits de raclements ponctués de jurons étouffés. Bientôt, la voix de Max se manifesta de nouveau dans la radio :

— J'vous entends, mais je vous vois pas.

Jacomo renvoya dans un souffle :

— Si tu nous entends, c'est que le fumier nous entend lui aussi. Est-ce qu'il a bougé ?

— Non, il est à son volant comme s'il attendait quelque chose.

— Comment ça, quelque chose ?

— Je sais pas, moi ! Peut-être qu'il se sent piégé et qu'il réfléchit.

— C'est pas normal.

— Oui, c'est ce que je me dis aussi. P't'être qu'il a été blessé par les gars de l'équipe numéro dix et qu'il est venu clamser ici.

— C'est possible, mais prends pas de risques. Et la gonzesse ?

— Je la vois pas, renseigne Max qui émit ensuite un ricanement étouffé : si ça se trouve, elle a eu envie de pisser et le con s'est arrêté pour qu'elle puisse faire son petit besoin.

Une voix différente s'inséra sur les ondes, d'un ton inquiet :

— Dites, ça se pourrait qu'il attende du secours.

— Moi, je vais lui en filer du secours, fit un autre interlocuteur. Je lui foutrai une putain de rafale dans les tripes et je...

— Ta gueule ! grogna Jacomo.

Puis, apercevant un peu de clarté à travers le pare-brise, il décréta :

— Tout le monde s'arrête ! Tu peux nous voir, Max ?

— Ouais, je distingue la calandre de ton 4x4.

— Comment ça se présente de ton côté ?

— Toujours pareil, le gus est derrière son volant et ne bouge pas d'un poil.

— Il est peut-être réellement crevé.

— Ou dans le coltar. S'il a pris des pruneaux dans le coffre...

— Et la fille ?

— Toujours aucun signe. Si c'est bien ce qu'on pense, elle s'est taillée à pied. On devrait pouvoir la retrouver en patrouillant le bois.

— Bon... On descend tous, sauf les chauffeurs ! Prenez les torches électriques et déployez-vous de chaque côté du chemin.

Dans un silence relatif, les tueurs quittèrent les véhicules pour s'éparpiller dans la forêt puis avancer vers l'objectif désigné. Bientôt, une silhouette se détacha de l'ombre et siffla doucement entre ses dents. Giacomo identifia Max l'Araignée à son allure particulière et sa toute petite tête percée de gros yeux globuleux.

— C'est pas catholique, fit ce dernier en faisant deux pas vers l'arrivant. Il a pas fait un seul mouvement depuis qu'on l'observe. S'il est pas dans les vaps, c'est qu'il y a un sale coup en perspective. Le mieux serait de faire un bon carton sur la Porsche avant d'aller voir de plus près.

Jacomo fit un bruit de bouche.

— Ouais. De toute façon, il est plus question de le cueillir en douceur. On va concentrer le feu de tous les hommes sur cette tire, fais passer le mot.

L'Araignée acquiesça et jeta quelques mots à voix basse dans sa radio. Lorsqu'il fut certain d'avoir été compris, il se tourna vers Giacomo.

— Tout le monde est prêt, Andy.

— Attends, on va avoir besoin de lumière.

Plaçant son transceiver près de sa bouche, il ordonna aux chauffeurs :

— Faites avancer doucement les trois premières bagnoles et disposez-les côte à côte au début de la clairière. Quand je vous le dirai, vous allumerez les pleins phares.

Sans attendre l'accusé de réception, il passa devant l'Araignée et se mit à avancer avec précautions vers la trouée claire dans le sous-bois. Lorsqu'il s'arrêta, les véhicules commençaient à arriver derrière lui.

— C'est ça ? demanda-t-il à Max qui lui avait collé aux fesses.

Il désignait une petite masse sombre et confuse, à une trentaine de mètres d'eux, immobilisée dans une mauvaise posture, à moitié enfoncée dans l'herbe haute.

— Ouais, c'est bien ça.

Au bout de quelques secondes, il commença à distinguer une forme noire immobile à la place du conducteur. Il sifflota doucement et hocha la tête.

— Ouais, t'as raison, c'est pas catholique. Je commence à croire qu'il est vraiment venu clamser ici.

Après un moment d'observation, il lança dans sa radio :

— Attention... Envoyez les projos !

Immédiatement, les phares des trois véhicules inondèrent la clairière d'une aveuglante lumière blanche et la Porsche apparut comme en plein jour.

— Putain ! Cet enfoiré roupille ou quoi ?

— Il a même pas bronché !

— Feu ! hurla Jacomo. Pilonnez-moi cette caisse de merde !

Une demi-seconde plus tard, une mitrailleuse fit entendre son staccato rageur tout de suite accompagné par un vacarme tonitruant. Toutes sortes d'armes crachaient à la fois, en plein délire, aussi bien des armes automatiques que des riot-guns et des revolvers. L'ahurissant concert dura plus de dix longues secondes pendant lesquelles Andy Jacomo crut entendre un cri d'agonie venant de la carrosserie criblée de projectiles. Enfin, le silence retomba, quasiment anormal après l'assourdissant tapage.

Les tympans meurtris, Max l'Araignée secoua sa petite tête et ricana :

— Je crois que ça l'a réveillé. J'ai entendu comme un cri.

— Ouais, j'ai entendu moi aussi. Envoie tes hommes vérifier.

Après quelques ordres braillés sur un ton hystérique, le cercle de mafiosi se resserra rapidement sur la Porsche. Jacomo et Max, eux aussi, commencèrent à s'avancer dans cette direction, prudemment, comme s'ils craignaient encore une réaction de la part de l'occupant du véhicule. La carrosserie était criblée d'impacts de toutes sortes, les vitres n'existaient plus et une poussière dense s'échappait encore par les ouvertures.

Quelqu'un poussa une exclamation :

— Putain ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Andy Jacomo hâta le pas et s'arrêta tout contre le tas de tôles constellé de trous. Le *soldato* avait ouvert une portière et tiré sur le sol un imperméable en loques.

Max demeura un instant sans voix, les mâchoires crispées, puis hurla rageusement :

— Nom de Dieu ! On s'est fait baiser ! L'enfoiré nous a baisés comme des bleus !

— C'est impensable, grogna Jacomo. Il a pas pu survivre à tout ce plomb qu'on lui a balancé !

CHAPITRE XIV

Le vêtement de pluie était lesté de branches qui avaient servi à le maintenir rigide pour donner l'impression d'une silhouette au volant. Le repose-tête du fauteuil-conducteur était relevé et incliné afin de parfaire le trucage. Dans l'obscurité, le subterfuge avait pleinement réussi.

Max l'Araignée se baissa pour examiner l'imper et passa un doigt dans une des multiples déchirures dues au déluge de plomb qui s'était abattu quelques instants plus tôt. Il eut un rire de hyène :

— Ouais, c'est gagné ! On a foutu quelques kilos de plomb dans cette saloperie de tire pour que dalle. Maintenant, le mec est sans doute loin.

— Pas sûr ! grinça Jacomo. D'abord, ce connard peut pas marcher bien vite dans cette forêt en pleine nuit. Et puis il y a eu un cri, tout à l'heure, comme s'il avait été touché. Faudrait chercher dans les environs et voir si...

— T'as raison, Max, c'est gagné, cracha une voix métallique qui semblait venir de partout et de nulle part.

— Hein ? fit l'intéressé. Qui a dit ça ?

Un silence oppressant plana dans la clairière toujours inondée par la lueur des phares. Puis un *soldato* déclara d'un ton coincé :

— C'est dans les radios, m'sieur Max. Dans toutes les radios.

— Oui, oui... Mais je me demande...

— C'est peut-être quelqu'un du QG.

Jacomo décrocha son transceiver de sa ceinture et actionna le bouton d'émission :

— Qui a parlé ? lança-t-il dans l'appareil.

— J'ai dit que Max a raison de penser que c'est gagné, renvoya l'appareil.

— Comment ?

— Tu es sourd ?

— Hé, j'ai posé une question ! C'est pas Frank ni Jake, et je reconnais pas la voix de Mike.

— Non, c'est pas Frank, ni Jake. Pas plus que Mike.

Subitement, la voix autoritaire du dispatcher claqua à travers la radio :

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Donnez votre indicatif !

— Quelqu'un interfère sur notre fréquence, monsieur, répondit précipitamment Jacomo.

— J'ai entendu ! Passez tous sur le canal 7 et laissez un poste en veille sur le 5, et faites une recherche pour...

La voix du dispatcher fut brusquement coupée et remplacée par l'émission pirate, beaucoup plus proche :

— C'est toi, Frank ? Tu as toujours ton accent précieux de Boston.

Après un petit couinement parasite, Frank Sanguini cracha depuis le poste de commandement :

— Qui joue au gros malin sur cette fréquence ?

— Tu ne devines pas ?

Le visage brutal de Jacomo s'était contracté et il se tenait raide comme un piquet dans la lumière éblouissante des phares. En plus des hommes envoyés pour vérifier le résultat de la fusillade, bon nombre d'autres s'étaient approchés de la carcasse de la Porsche, tant pour couvrir leurs chefs que par curiosité morbide.

— Tu ne devines pas, Frank ? répéta la voix ironique dans la radio.

— Bon, arrête de jouer et dis-nous qui tu es.

— L'enfoiré que tes petits gars croyaient avoir liquidé.

Les gros yeux globuleux de Max s'étaient encore agrandis dans sa petite tête d'insecte. Il les dardait sur le transceiver que tenait Jacomo comme s'il allait subitement leur sauter à la figure.

— Ah oui ? Et, heu, dis-moi un peu ce que Max a gagné ?

— La médaille de la connerie, Frank.

Jacomo appuya rageusement sur le bouton d'émission de son transceiver :

— Pauvre mec ! Tu te crois drôle ? Je sais que tu peux pas être bien loin.

— Exact. Tu as encore raison.

Jacomo agita frénétiquement le bras afin de signifier aux *soldati* qu'ils devaient se lancer dans les taillis pour entamer une recherche. Alors que ceux-ci pivotaient sur leurs talons, un ricanement glacé passa dans la radio :

— Bon voyage, Andy. Fais mes salutations à tes potes en enfer.

Le temps de deux battements de cœur, Jacomo resta

complètement ahuri, le regard vide, puis il comprit et hurla hystériquement :

— Foutons le camp d'ici !

À l'instant où il commençait à détalier, il y eut une fantastique déflagration et un souffle énorme l'atteignit comme un marteau-pilon, lui faisant décrire plusieurs mètres dans les airs avant de le plaquer violemment contre la calandre de son 4x4 où il s'écrasa. Max l'Araignée, lui, avait à peine ébauché un pas pour se mettre à cavalier quand il fut arraché du sol et projeté contre un arbre, sa face arachnéenne se transformant instantanément en un hideux magma sanguinolent.

La douzaine d'hommes qui s'étaient agglutinés autour des deux chefs d'équipe connurent un sort identique, leurs corps démembrés, déchiquetés et éparpillés par le formidable souffle qui s'était déchaîné en une fraction de seconde. Les autres avaient été couchés au sol avec une violence inouïe et certains d'entre eux gisaient dans d'extravagantes positions. L'onde de choc avait également renversé trois véhicules et brisé les vitres des plus proches et, pour parfaire le travail de dévastation, plusieurs arbres arrachés à la forêt s'étaient abattus sur des blessés, les enfouissant sous un amoncellement de branches.

L'obscurité était brutalement retombée sur les lieux. De loin en loin, on entendait des râles, quelques cris d'agonie et de faibles appels. En bas du chemin, quelqu'un demanda d'une voix lamentable :

— Mais, bon sang, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Personne ne lui répondit. Les rares *soldati* encore vivants se tassaient, essayant de comprendre la situation et craignant une nouvelle offensive venue des ténèbres.

À l'arrêt en contrebas, l'avant-dernier véhicule avait subi des projections de toutes sortes et son pare-brise pendait comme une guirlande dans l'habitacle. Tétanisé à son volant, le visage griffé par des éclats de verre, le chauffeur sursauta en entendant ronfler un moteur derrière lui. Ça ne pouvait être que le Ram Charger piloté par Johnny Lanza, un mafioso qu'il connaissait bien. Penchant la tête hors de l'habitacle, il lança :

— Qu'est-ce que tu fous, Johnny, pourquoi tu bouges ta caisse ?

— Je me casse, j'ai pas envie de crever dans cette pourriture de forêt.

— Mais on peut pas abandonner les chefs !

— Y a plus de chefs. T'as rien compris ? Tous ceux qu'étaient là-haut sont morts.

— Merde ! C'est pas possible...

— Moi je me tire, Sam.

— Hé ! Attends-moi, je peux pas conduire cette chignole en ruines.

— Alors magne-toi.

Sam dut donner un coup d'épaule dans la portière pour la débloquer, puis il se laissa glisser au sol. À peine avait-il pivoté pour rejoindre son copain qu'une grande forme sombre sortit d'un fourré et le plaqua contre un arbre. La suite se déroula en moins de deux secondes. Il y eut un reflet d'acier et Sam s'écroula lentement contre le tronc, la gorge tranchée.

Un moment plus tard, Johnny ouvrit la portière de droite et lança :

— Tu te ramènes, Sam ? Je veux pas moisir dans ce...

Il s'interrompt en apercevant la silhouette noire qui se hissait dans l'habitacle.

— Ta bagnole est complètement foutue, hein ? questionna-t-il nerveusement.

— Ouais. Je prends la tienne, répliqua Bolan en exerçant une infime pression du doigt sur la détente du Beretta.

Un petit chuintement se fit entendre dans la nuit et Johnny Lanza bascula sur le côté, la tête ornée d'un troisième œil. L'Exécuteur étendit le bras par-dessus le corps pantelant pour déverrouiller la portière et le faire basculer. Ensuite, il se pencha pour charger un gros sac contenant son armement sur la banquette arrière.

Un petit coup d'accélérateur lui confirma que le gros moteur du 4x4 était en parfait état de marche et il engageait une vitesse quand une silhouette beaucoup plus petite se profila à côté du véhicule. Jenny McLean se hissa silencieusement dans l'habitacle, referma doucement sa portière tandis que le tout-terrain commençait à rouler sur la pente du chemin.

Bolan ne voulait pas traîner dans le secteur. Alertée par Frank Sanguini, la vermine mafieuse n'allait pas tarder à y grouiller. Il progressa le plus vite qu'il pouvait entre les arbres touffus, poussa un soupir lorsque les gros pneus mordirent l'asphalte de la route en contrebas.

Il avait éteint le transceiver confisqué à la mafia, pour agir en silence dans la dernière phase de son repli ; il le rebrancha. Il avait besoin de savoir de quelle façon Frank Sanguini et son frère tentaient de contrôler la panique. Car, à présent, il ne faisait nul doute que les jumeaux du Crime Organisé avaient pris en main la direction des

opérations.

Il y avait en effet de l'agitation dans l'air. Quelqu'un braillait précipitamment sur le canal 7.

— ... on n'arrivera jamais à temps là-bas, faut contourner la montagne ou passer par Woodland !

— Démerdez-vous comme vous voulez, mais je veux que vous bloquiez toute cette zone dans dix minutes, répliqua sèchement la voix reconnaissable de Frank Sanguini.

— On va essayer de faire tout ce qu'on peut.

— N'essayez pas, faites-le ! Est-ce que quelqu'un a un contact avec les équipes sur le terrain ?

— Négatif ! répondit une voix surexcitée. On est tout près mais personne ne répond.

— Continuez d'appeler.

— Dites... Si vous voulez qu'on ait quelques chances, faudrait nous envoyer du renfort.

— Vous allez être épaulés par deux équipes supplémentaires. En attendant, magnez-vous le train et soyez vigilants. Ce type ne doit pas sortir du secteur.

Les messages en rafale cessèrent d'un coup. Bolan avait noté le ton beaucoup moins précieux de Frank Sanguini qui paraissait perdre son sang-froid habituel. Il laissa la radio bourdonner tout doucement à côté de lui entre les deux sièges.

D'évidence, les équipes d'arrière-garde étaient lancées précipitamment sur le front de combat. Il y avait donc lieu de prendre plein pot un maximum de distance.

Dans la pénombre, l'Exécuteur jeta un regard bref à la jeune femme. Elle se tenait très raide dans son fauteuil, les traits tirés et l'œil dans le vague, la main droite accrochée à la poignée de portière. Il lui demanda pour la forme :

— Ça va ?

Sans détourner la tête, elle lui renvoya laconiquement :

— Ça va.

Elle avait bien tenu le coup pendant la contre-attaque et le repli qu'ils avaient engagé, mais à présent ses nerfs trop tendus risquaient de lâcher à tout moment.

— C'est terminé pour l'instant, lui dit-il d'une voix rassurante. On va pouvoir faire le point tranquillement.

— Tranquillement ? rétorqua-t-elle avec un petit rire qui sonnait faux. Qu'est-ce que veut dire tranquillement pour vous ?

— Exactement ce que cela signifie. Relax, flic !

— Ne vous en faites pas, je ne vais pas vous faire une crise.

— J'en suis sûr. Vous avez marché comme il le fallait quand ça a commencé à craquer.

Elle frissonna, tourna enfin un peu la tête et le considéra d'un air las.

— Vous savez, Bolan... en tant que flic, j'ai vu beaucoup de choses. J'ai participé à des tas de descentes, je me suis trouvée confrontée à ce que je considérais comme des situations critiques. Mais ça...

Au bout d'un silence, elle acheva :

— Mais ça, jamais. C'est de la démence à l'état pur.

— Vous avez l'intention de recommencer votre cours de morale ?

— Oh non ! sûrement pas. Je voulais simplement dire que je ne comprends pas comment vous êtes arrivé à nous sortir de ce guêpier. Ça me paraissait impossible. J'avais la quasi-certitude que nous allions y passer.

— Je connais bien les *amici* et leurs méthodes, répliqua-t-il. C'est aussi simple que ça.

— Ah oui, vraiment ?

— Ils se croient toujours les plus forts en toutes circonstances. C'est d'ailleurs valable quand ils ont affaire à des civils.

Elle répéta :

— Ah oui ! J'avais oublié que vous avez une formation militaire. Est-ce vrai, ce que l'on dit, que vous êtes toujours considéré comme déserteur depuis tout ce temps ?

— Demandez à l'armée.

— Bon Dieu ! J'ai eu l'impression de me trouver en pleine guerre.

— Mais que croyez-vous ? Il s'agit réellement d'une guerre.

Elle prit un petit ton perfide :

— Je vois. C'est aussi simple que ça, comme vous dites.

— Exact. Ils sont l'ennemi et je leur applique une tactique offensive appropriée. Tout se complique après les premiers engagements, mais j'essaie de ne pas leur laisser trop de temps pour réfléchir.

— Quelle est donc cette tactique ?

— Repérage, identification, destruction, répliqua Bolan sèchement. Vous voyez qu'il n'y a rien de compliqué.

Elle se réfugia dans le silence, paraissant méditer sur les paroles

lapidaires qu'il venait de prononcer. Bolan, en effet, n'avait pas lésiné pour se tirer du traquenard mafieux. Il avait utilisé ses charges de C-4 à haut pouvoir brisant pour éliminer un maximum d'effectifs adverses, les faisant péter à l'aide d'un détonateur radiocommandé. Il n'avait pas espéré un résultat aussi décisif et avait envisagé d'agir ensuite en comptant sur l'effet psychologique de l'explosion. Pour ce faire, il avait extrait de la Porsche tout l'armement qu'il y avait stocké, s'équipant pour un combat de proximité. Mais l'action corollaire s'était révélée inutile.

À présent, Jenny McLean décompressait en parlant sans cesse, d'une voix nerveuse et syncopée, comme si elle voulait se soûler de paroles. Il comprenait qu'elle cherchait à oublier les visions d'horreur qui lui emplissaient la tête et l'écoutait distraitemment tout en conduisant à vive allure.

— Vous savez, enchaîna-t-elle, ces types ne vont pas nous lâcher aussi facilement. Lorsque j'étais chez Mike Halimi, j'ai pu observer leur comportement, ce sont de vrais fauves, des bêtes sauvages habituées à tuer sur commande. Pour eux, une vie humaine ne compte pas plus que celle d'un insecte. Et l'enjeu de ce qu'ils ont entrepris est énorme. Ils disposent d'une kyrielle d'hommes de main et peuvent même faire intervenir une troupe paramilitaire qu'ils gardent en réserve. Comment croyez-vous pouvoir vous en tirer dans ces conditions ?

L'Exécuteur lui intima brusquement le silence lorsque le transceiver recommença à distiller des messages destinés aux équipes mafieuses :

— Communiquez vos positions respectives !

— La trois... Nous venons de traverser Point Golf en direction de Charly Sierra. Nous faisons gaffe.

— Voiture huit. Nous suivons la trois à deux unités. Rien de spécial pour l'instant.

En une dizaine de secondes supplémentaires, quatre autres accusés de réception brefs et précis passèrent sur le canal numéro 7. La voix de Frank Sanguini conclut ensuite :

— Deux équipes de renfort convergent sur Papa Lima en direction de Sierra. Avertissez dès que vous les verrez. Silence radio jusqu'à nouvel ordre.

L'Exécuteur eut un froid sourire. Les *amici* échangeaient maintenant des informations codées. Ils se savaient évidemment écoutés sur leurs fréquences, mais le fait était assez inhabituel. Les mafieux avaient toujours tendance à utiliser leur jargon moitié argot, moitié italo lorsqu'ils craignaient des oreilles indiscrètes.

D'après ce que Bolan venait d'entendre, trois véhicules bourrés de tueurs venaient à sa rencontre sur la nationale numéro 105 et deux autres – les renforts – arrivaient en sens inverse pour opérer une manœuvre en tenaille. Pendant ce temps, une dernière équipe draguait la forêt dans la zone qu'il venait de quitter. Les termes « Charly Sierra » et « Papa Lima » devaient signifier respectivement Colorado Springs et Palmer Lake. Quant à Point Golf, il s'agissait vraisemblablement du village de Greenland.

C'était très, très ennuyeux. Palmer Lake était en effet l'endroit où l'Exécuteur avait garé son char de guerre...

CHAPITRE XV

Il questionna la jeune femme :

— Que disiez-vous au sujet des forces paramilitaires dont ils disposent ?

— D'après ce que j'ai compris, ce sont d'anciens GI's qu'ils ont enrôlés, des types qui ont été dans les commandos.

— Des Marines ?

— Vraisemblablement. En tout cas, Mike et ses complices en parlaient entre eux comme d'une force spéciale à faire éventuellement intervenir en cas de coup dur.

— Je crois que ces équipes spéciales sont déjà en piste, commenta-t-il en forçant un peu plus l'allure du Ram Charger.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Leur dernier échange radio. Frank et Jake ont d'abord lancé des équipes d'*amici* dans la nature. Puis ils se sont aperçus que la partie n'était pas si facile qu'ils le croyaient, alors ils envoient maintenant la troupe de choc.

— Vous avez sans doute raison, répartit-elle. Tout à l'heure, je vous ai demandé de quelle façon vous comptez vous en sortir définitivement...

Il haussa doucement les épaules.

— Avec cette vermine, on ne s'en sort jamais définitivement. Où que je sois, je la rencontre toujours sur mon chemin.

— Dites plutôt que vous cherchez à la rencontrer.

— Ce n'est pas moi qui les ai cherchés au début, renvoya Bolan avec agacement. C'est eux qui ont détruit ma famille... Bon... Ouvrez le vide-poches et essayez de me trouver un bout de ficelle ou un gros élastique, il doit bien y avoir ça dans ce 4x4.

Apercevant le chemin qu'il cherchait des yeux depuis quelques minutes, il freina rudement et y engagea le gros véhicule. Cette voie forestière devait lui permettre de rejoindre Monument Village en faisant un détour, et ensuite Palmer Lake.

— J'ai trouvé un morceau de fil de fer et du scotch, lui annonça-t-elle au terme de sa fouille. C'est tout.

— C'est parfait, répondit-il en lui tendant le transceiver. Appuyez sur le bouton d'émission et maintenez-le dans cette position avec l'adhésif.

— O.K. Mais si cette radio émet en permanence, ils vont nous repérer.

— Ils n'y penseront pas assez vite. Je veux seulement brouiller temporairement leurs ondes avec une émission continue.

— Pigé.

S'employant à ficeler l'appareil, elle s'informa ensuite :

— Et maintenant ?

— Croisez les doigts, Jenny. Et si vous êtes croyante, faites une prière.

*
* *

Mike Halimi avait perdu toute sa belle prestance. Le visage congestionné, l'œil rouge et furieux, il s'était cantonné près du bar en acajou et avait entrepris de se soûler méthodiquement au bourbon. Une demi-heure plus tôt, Joseph Vinazzo était arrivé à Woodland et Jack Sanguini avait entrepris de le harceler de questions, lui faisant répéter inlassablement ce qui s'était passé à Gold Meadows ainsi que la description du prétendu Tony Renaldo.

Mike avait rongé son frein jusqu'à ce que Jake se tourne vers lui, le regard triomphant :

— Que disais-tu, Mike, au sujet de la combinaison noire ? Tu étais sûr que ce ne pouvait pas être lui, n'est-ce pas ?

Halimi avait senti ses cheveux se hérissier sur sa tête. Peu de temps après la début de l'interrogatoire de Vinazzo, il avait compris qu'il s'était fourvoyé au sujet du salaud qui bousillait ses hommes par paquets. Eh oui, il fallait bien se rendre à l'évidence : ces emmerdeurs de Jake et Frank ne s'étaient pas trompés. La description ne permettait pas d'équivoque.

« Ce mec ne ressemblait pas à un porte-flingue de la rue, avait confirmé Jo. Il avait une allure de fauve et en même temps une autorité naturelle. Un peu comme certains gars qui ont fait les commandos. D'ailleurs j'ai pensé un instant que ça pouvait être quelqu'un des forces spéciales que vous contrôlez, m'sieur Jake. Et puis... Il y avait aussi ses yeux. Des yeux froids comme la mort et qui semblent vous transpercer. Jamais j'avais vu un mec comme ça avant, mais j'ai entendu parler des As de pique, vous savez, ces spécialistes qui avaient droit de vie et de mort sur tous les gars de l'Organisation

au temps où la *Commissione* représentait encore une vraie valeur... Ce gars-là avait un peu leur allure, mais en beaucoup plus dur et plus implacable. Oui, je l'ai bien regardé. Et maintenant que vous me questionnez, je pense qu'il n'est pas de chez nous. Croyez bien que je vous raconte pas d'histoires, vous pouvez être certain que je suis tout ce qu'il y a de réglo, Mike pourra vous le confirmer. Je sais pas pourquoi je vous dis ça de cette façon, mais quelque chose me dit maintenant au fond de moi que je me suis fait baiser, m'sieur Jake. Je me le suis fait mettre par un mec vachement vicieux... J'essaie pas de trouver des excuses, vous savez. Au début, je me suis salement méfié de lui, et puis j'ai fini par admettre tout ce qu'il disait. Ça me semblait normal, il parlait naturellement des problèmes de chez nous comme s'il était au courant de tout. Voilà, c'est tout ce que je peux vous dire sur lui, à part qu'il m'a laissé une putain d'impression. »

Jo Vinazzo s'était tu. Jake Sanguini s'était mis à réfléchir le temps de quelques secondes, puis il avait laissé tomber du bout des lèvres : « Bolan ! »

À présent, Halimi remâchait son dépit et sa hargne. Il lança d'une voix rendue pâteuse par le bourbon :

— T'es vachement content de toi, hein, Jake ? Admettons que ce soit vraiment la grande pute en noir et que Bobby Careta ne soit pour rien dans cette saloperie d'embrouille, qu'est-ce que ça change ? Il suffit de le coincer et de lui fermer sa grande gueule pour de bon.

Le frère jumeau le considéra avec un mépris non dissimulé :

— Ça change toutes les données du problème. Bolan n'est pas n'importe qui. Si tu fais lucidement le point au lieu de te cuire la gueule, tu t'apercevras qu'il t'a déjà liquidé plus de trente hommes en quelques heures seulement, qu'il a mis la main sur une bonne femme qui en sait un peu trop sur toi et qu'il n'a pas arrêté de se payer ta tête en rigolant. Et pour couronner le tout, il t'a piqué des documents dans ta maison de Gold Meadows. D'après Jo, il a embarqué des papiers manuscrits, une carte routière et des disquettes informatiques sur lesquelles tu avais répertorié tous tes contacts avec les politicards.

— Et alors ?

— Tu ne comprends pas ce que ça signifie ?

— Rien du tout ! claironna Halimi. Il trouvera rien du tout dans ce qu'il a volé chez moi, pour la bonne raison que ces notes manuscrites ne sont que des torche-culs, de simples papelards sur lesquels j'inscrivais le fric que je donnais à nos hommes. Tout ce qu'il y a en plus, c'est que des noms et des dates.

— Tu en es certain, Mike ?

— Ouais !

— Et le reste ? La carte ?

Halimi balaya la question d'un geste de la main.

— Une simple carte de la région.

— Sur laquelle figure l'emplacement du réseau...

— C'est pas vrai ! Il n'y a aucune indication dessus.

Le téléphone se mit à carillonner dans la pièce, interrompant d'un coup la conversation orageuse.

Jake Sanguini décrocha et reconnut la voix de Frank :

— Il y a un nouveau problème, Jake. La fréquence a été brouillée sur le canal 7. Je suis en train de récupérer tout le monde sur le 14, mais ça prend du temps et la cible cavale toujours.

— Il a un de nos transceivers, il l'a probablement bloqué en émission.

— C'est ce que je pense aussi.

— De mon côté j'ai du nouveau. Quelqu'un vient de me confirmer ce que nous craignons, tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, parfaitement, renvoya Frank. D'ailleurs, c'est tout à fait dans les méthodes de ce type. Il va falloir employer les grands moyens.

— C'est évident. Je t'envoie tous les effectifs disponibles. Est-ce que les deux premières équipes spéciales sont déjà dans ton secteur ?

— Oui, depuis dix minutes.

— Fais attention à toi, Frank, nous savons ce qu'il est capable de faire. Il est même possible qu'il revienne sur ses pas pour lancer une contre-attaque.

— Ne t'inquiète pas. Dis... Il faudra changer complètement les fréquences.

— Je m'en occupe. Les nouvelles unités que je t'envoie auront le même indicatif de base que les deux premières.

— O.K. Je relance un appel général.

Jake Sanguini raccrocha et demeura un instant songeur. Il passa ensuite deux minutes au téléphone pour distribuer des consignes, essuya son front qui s'était couvert d'une fine pellicule de sueur et se retourna vers Halimi.

— Et les disquettes, Mike ? fit-il d'un ton persiflant.

Mike s'envoya une grosse rasade de bourbon d'un coup sec du poignet et se torcha les lèvres avec le dos de sa main.

— Le sale con peut se les mettre au cul. Avant de quitter Gold Meadows, j'ai planté tout le système informatique.

— Tu veux dire que tu as bousillé toutes les informations concernant...

— Hé ! T'excite pas, gloussa Halimi. J'en ai un double en ville.

Une moue dédaigneuse déforma le visage étroit de Jake.

— Pourquoi ne les as-tu pas emportées au lieu de les effacer ?

— Fallait faire vite, tu le sais bien. Je pouvais pas prendre avec moi les ordinateurs et tout le bastringue qui va avec. J'ai eu qu'à appuyer sur une combinaison de trois touches pour planter tout le système.

Le regard de l'Organisateur vacilla. Il tenta de se concentrer sur le bout de ses doigts, vit que ceux-ci tremblaient et toussota. De sa voix épaissie par l'alcool, il enchaîna :

— D'accord, ce sale con nous a déjà foutu la panique mais il ne tirera rien de ces bidules. Il ne sait rien de l'opération, il ne pourra pas continuer à nous faire chier.

Sanguini soupira :

— Je crois que tu te fais des illusions, Mike. Bolan en sait beaucoup plus que tu le dis. Et nous savons qu'il est techniquement outillé pour manipuler du matériel informatique. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais ce n'est pas la première fois qu'il réussit à mettre le nez dans les ordinateurs de l'Organisation. Alors, cesse de jacasser comme un con et ferme la.

— De quel droit tu me parles de cette façon, Jake ?

— Tu n'as plus aucun droit, Mike.

— Ah non ?

— On t'a déjà dit que tu es sur la touche, n'ajoute pas aux erreurs que tu as déjà commises.

— J'ai commis des erreurs, moi ? Putain ! C'est pas possible d'entendre une chose pareille, tu...

De nouveau, le téléphone sonna sur le guéridon. Jake s'empara vivement du combiné et lança sèchement :

— Oui, qui appelle ?

Tout de suite, sa voix se fit déférente.

— Ah !... Oui, monsieur... Nous sommes au courant de ce qui se passe et nous contrôlons la situation du mieux possible... Nous savons maintenant qui est l'élément étranger, il s'agit bien de la combinaison noire. Oui... Quant à... il est à côté de moi, vous voulez lui parler ?... Bon... Non, je ne crois pas qu'on puisse le laisser pour l'instant mener la situation, j'ai d'ailleurs pris des décisions à ce sujet... Entendu, j'ai bien noté le numéro.

Il écouta encore son correspondant pendant une vingtaine de secondes, prononça d'un ton assuré avant de reposer l'appareil :

— Comptez sur moi, monsieur.

À travers les propos entendus, Mike Halimi s'était efforcé de comprendre les questions et les réponses du correspondant. Le regard abaissé sur son verre vide, il grommela :

— C'était Castellano ?

Jake resta silencieux et le considéra d'un œil glacé.

— C'était Castellano ? réitéra l'Organisateur. Tu pourrais peut-être me répondre, non ?

— C'était lui, oui, prononça enfin le hit-man du bout des lèvres.

— Et qu'est-ce que tu sous-entendais au sujet des décisions que tu as prises, Jake ? Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Seulement ce que je t'ai déjà dit. Tu te fais oublier pour l'instant. Essaie de bien comprendre où est ton intérêt.

Jake fit un signe de la tête à Jo Vinazzo qui se dirigea immédiatement vers la sortie. Lui-même quitta la pièce sans ajouter un mot, laissant l'Organisateur en proie à de sombres pensées.

— Mets-toi au vert, Jo, conseilla-t-il à l'homme qui avait vu Bolan en face et qui avait eu la chance d'être encore vivant. Planque-toi quelques jours et ne parle à personne de ce que tu m'as dit. Vu ?

— J'vous jure que je dirai pas un mot là-dessus, monsieur Jake. Je suis pas un bavard.

Après avoir jeté un regard acéré au mafioso, il s'éloigna et héla un soldat qui déambulait dans l'entrée de la maison.

— Va me chercher Shark, lui ordonna-t-il.

L'autre partit au trot et bientôt Fred Sharkovsky se présenta, s'arrêtant dans un garde-à-vous plein de raideur.

— Tu vas conduire Mike dans sa chambre et tu lui diras d'y rester, tu m'as compris ?

— Oui, m'sieur.

— Qu'il n'en sorte sous aucun prétexte. Tu feras placer un homme de garde devant sa porte, quelqu'un en qui on puisse avoir une confiance totale.

— Bien, m'sieur. Je peux savoir ce qui se...

— Oui ? fit Jake Sanguini d'une voix coupante.

— Heu, rien...

— Tu voulais me demander quelque chose ?

— Non, monsieur, je n'ai rien à vous demander.

— Ne t'approche pas de Mike.

— Ce sera comme vous le dites.

— C'est bon, vas-y.

Shark disparut de la même façon qu'il s'était pointé, rigide et gauche. Ses yeux étrangement fixes n'avaient aucune expression. Dans le milieu de la pègre, certains prétendaient même qu'il n'avait aucune pensée, qu'il était incapable d'éprouver une sensation humaine. Pourtant, dans sa grosse tête en forme d'obus, se pressaient des questions désagréables. Pourquoi le boss était-il en disgrâce ? Qu'est-ce qu'il avait pu faire pour être ainsi accablé ? Dans son esprit de requin, cela équivalait pratiquement à une condamnation à mort de Mike Halimi. Pas de doute. Et de noires réflexions s'incrustaient dans son crâne épais.

Malgré sa réputation de rustaud, Shark avait intuitivement saisi la nature du danger auquel ils étaient tous confrontés. Il savait compter. Il savait combien d'*amici* étaient morts depuis le début de la nuit et se demandait combien d'autres encore allaient y passer avant l'aube. Il s'interrogeait également sur le bien-fondé des décisions prises par les patrons venus de la côte Est Est-ce que Jake et Frank Sanguini savaient exactement ce qu'ils faisaient ?

Une ombre abominable planait au-dessus de la région. Une ombre aussi sinistre que la Mort elle-même et qui prenait brusquement consistance pour assassiner les *soldati* sans leur laisser la moindre chance, avant de disparaître dans le néant. Shark n'était pas le seul à avoir conscience de l'affreux malaise qui s'était installé au cours de la nuit. Il avait observé ses hommes et compris que la plupart ressentaient une trouille abjecte. Il ne se faisait pas d'illusion, à n'importe quel moment on pouvait lui demander d'aller lui aussi se faire massacrer à la tête de ses gars, sans qu'il puisse faire la moindre objection. Ça n'avait rien à voir avec le boulot auquel il était habitué. Assurer la sécurité des chefs, casser des bras ou des têtes, liquider les connards et les fumiers qui cherchaient à nuire à l'Organisation, Shark connaissait par cœur. Mais se lancer dans le noir contre une ombre sournoise et vicieuse, c'était carrément du délire !

En attendant, il devait choper Mike Halimi, son boss, par les épaules et le jeter dans une chambre comme une merde ! Rien ne tournait plus rond au Colorado. Est-ce que les chefs, eux aussi, commençaient à perdre les pédales ?

CHAPITRE XVI

La pluie s'était remise à tomber lorsque l'Exécuteur atteignit le terrain de camping où l'attendait son char de guerre. L'endroit était quasiment abandonné. Seules trois caravanes vides, à la peinture écaillée, témoignaient que des touristes venaient occuper cette région du Colorado à la belle saison. À l'entrée du terrain, une baraque inoccupée offrait le triste spectacle de son délabrement, avec son enseigne en tôle qui pendait et grinçait lugubrement sous le vent.

Bolan fit rouler le Ram Charger tout au fond du parking et le dissimula sous un bouquet d'arbres. Jenny McLean le suivit ensuite sans discuter jusqu'au gros van dont il neutralisa le système de sécurité à l'aide d'une radiocommande.

Après avoir commandé l'allumage d'une veilleuse, il déposa son sac de matériel dans un coin, verrouilla la porte et actionna l'éclairage principal. Les vitres latérales du lourd véhicule étaient garnies de leur protection blindée et il n'y avait aucun risque que la lumière soit visible de l'extérieur.

La jeune femme promena un regard à peine étonné sur l'ensemble des installations techniques qu'elle découvrait. Son visage était tendu et un peu pâle, ses cheveux encore mouillés lui collaient à la tête.

Bolan ôta l'AutoMag et le Beretta de son harnachement, posa le tout sur une tablette contre la cloison et alla brancher plusieurs appareils électroniques sur des consoles. Puis il passa dans une petite cabine contiguë et en revint avec une bouteille Thermos et deux gobelets en carton.

— Buvez ça, conseilla-t-il à la jeune femme après avoir versé du café chaud dans les gobelets.

Machinalement, elle tendit la main pour en saisir un, trempa ses lèvres dans le liquide et fit la moue.

— C'est dégueulasse, dit-elle.

— Il est peut-être un peu trop fort, mais ça vous réveillera.

Après une hésitation, elle but la moitié du café, poussa un soupir et le regarda d'un œil plus assuré.

— Vous avez du sang partout. On dirait que vous avez passé la nuit à faire le boucher.

Il lui sourit :

— Buvez tout Ensuite, vous pourrez prendre une douche, ça vous remettra complètement sur pied.

— Mais je suis en pleine forme ! s'exclama-t-elle gauchement.

Une nouvelle grimace lui contracta le visage et elle ajouta :

— À part des bleus partout et l'impression de n'avoir pas dormi pendant une semaine.

Il la prit gentiment par les épaules, la poussa vers une porte de communication et l'accompagna dans le fond du van, lui désignant ensuite la cabine de douche.

— Vous avez de l'eau chaude, lui dit-il. N'en tirez pas trop, la réserve n'est pas inépuisable. Le savon et les serviettes sont dans le petit placard à côté.

La laissant se débrouiller, il regagna le module opérationnel du van où ronronnaient ses appareils d'écoute et de localisation. Celui devant lequel il s'installa comportait un scanner de recherche multi bande qu'il programma pour une exploration systématique de certaines fréquences. Il plaça également son char de guerre en état d'alerte, activant les sensors de détection d'approche.

Il but son café, retira sa combinaison de combat et entreprit de nettoyer à l'alcool les petites blessures et éraflures de la nuit. Puis il enfila un jean et un tee-shirt avant de s'installer devant un ordinateur. L'appareil était équipé d'un modem qui lui permettait d'entrer en relation avec n'importe quelle banque de données informatiques, aussi bien par les canaux classiques que par l'intermédiaire des relais satellites. Pour ce faire, une antenne parabolique mobile logée dans la paroi supérieure du véhicule était orientable directement par l'ordinateur.

Mais le travail auquel l'Exécuteur voulait d'abord se livrer était d'une autre nature. Insérant dans le lecteur l'une des disquettes récupérées chez Mike Halimi à Gold Meadows, il tenta d'en examiner le contenu. Quelques secondes lui suffirent pour qu'il s'aperçoive de l'obstacle. La disquette était vide de toute information. Ce fut du moins ce que lui indiqua l'écran en première lecture. Une seconde tentative lui permit de constater que le document avait fait l'objet d'un effacement.

Bolan ne désarma pas pour autant. Il y avait des logiciels capables de retrouver les données effacées. Dans la plupart des cas, celles-ci figurent toujours comme une trace invisible mais présente sur le support magnétique. Il fit donc appel à un programme de récupération et poussa bientôt un petit grognement de satisfaction en voyant s'inscrire sous ses yeux un fichier comportant un grand nombre de

noms, de coordonnées et de commentaires divers. Certains noms étaient en italique et bénéficiaient d'annotations ainsi que des dates, des chiffres correspondant probablement à des sommes d'argent versées. D'autres étaient soulignés. Ceux-là paraissaient plus importants que les autres d'après la longueur des commentaires qui les accompagnaient.

Bolan poussa un petit sifflement en découvrant certains noms de personnages très en vue, tant dans le monde de la politique que celui de l'économie internationale. L'entreprise de *Cosa Nostra* au Colorado n'avait rien d'une petite magouille locale. Pour un représentant de la Justice qui aurait jeté un coup d'œil sur ces documents, l'affaire relevait du cauchemar. C'était effrayant.

Les deux autres disquettes subirent le même traitement. Sur la seconde, il y avait également une liste mais celle-ci semblait concerner des personnages moins connus, à part un dont l'énoncé fit grimacer Bolan. Il s'agissait d'un physicien nommé Martin Hoffman et qui était réputé dans le domaine de la radioastronomie et de la propagation des ondes. L'Exécuteur se souvenait de ce qu'il avait lu sur lui.

Quelques années auparavant, le professeur Hoffman avait formulé une hypothèse sur le décryptage des trains d'ondes en provenance des radiosources dans l'univers. D'après des revues scientifiques de l'époque, des essais avaient déjà été réalisés sur le sujet et l'on avait aussi suggéré que la méthode pouvait être éventuellement appliquée dans le domaine du renseignement militaire.

Comment une telle sommité scientifique pouvait-elle se trouver mêlée au monde ignoble de la mafia ? Cela paraissait impossible, et pourtant... En tout cas, Bolan en avait froid dans le dos.

La lecture de la dernière disquette se révéla infaisable, l'effacement avait été trop poussé. Mais ce que l'Exécuteur avait maintenant en sa possession lui semblait suffisant pour se faire une idée d'ensemble du projet criminel.

Il fit un tirage sur imprimante des deux listes, puis consulta rapidement les feuillets manuscrits inclus dans les deux chemises cartonnées mais ne trouva rien qui fût digne d'intérêt. Il s'agissait de notes ornées de graffitis et d'arabesques, relatives à des idées pour la plupart inachevées.

Bolan porta ensuite son attention sur la carte topographique, l'étudia en cherchant à comprendre ce que pouvaient signifier les croix apposées en une ligne sinueuse. Elles étaient au nombre de cinq, distantes d'une cinquantaine de kilomètres chacune, selon l'échelle de la carte. Il trouva la réponse à sa question à l'instant où Jenny McLean apparut dans le module opérationnel.

Elle n'était vêtue que d'une grande serviette de bain et en portait une plus petite sur la tête, nouée autour de ses cheveux. Elle n'avait plus rien à voir avec la fille tendue, crispée et périodiquement agressive que Bolan avait connue. À présent très décontractée, elle le regarda en souriant, lui fit un petit clin d'œil et hocha la tête d'un air entendu.

— Vous avez là pour une fortune en matériel, commenta-t-elle d'un ton charmant. Vous êtes presque aussi bien équipé que la NASA.

Bolan lui rendit son sourire sans lui répondre. Il n'avait pas envie d'avouer à Jenny McLean que c'étaient précisément deux ingénieurs de l'agence spatiale US qui avaient procédé à l'installation de tout le matériel technique du char de combat. Même Harold Brognola, à Washington, ignorait le fait.

— Voulez-vous boire ou manger quelque chose ? lui demanda-t-il. Il y a quelques provisions dans le frigo.

— Non merci, ça va.

— Savez-vous qui est David Fairfield ?

— Bien sûr, répondit-elle après un court temps de réflexion. Personne ne l'ignore, il fait la pluie et le beau temps en économie politique. On dit même qu'il pourrait changer le dollar en papier torchon ou au contraire en pépites d'or, simplement en claquant des doigts si ça l'amuse.

— Et d'après vous, qu'est-ce qu'il pourrait trafiquer en complicité avec la mafia ?

— Comment ? Je... Non, je ne vois vraiment pas ce type en train de magouiller avec la pègre, il est beaucoup trop connu et réputé comme un homme intègre.

— À ce niveau, personne n'est intègre, Jenny. Il y a hélas beaucoup d'exemples qu'on pourrait citer.

— Admettons. Mais pour parvenir à corrompre un si haut personnage, ou le décider à collaborer, il faudrait d'abord neutraliser les systèmes de contrôle auxquels il est obligatoirement soumis.

— Exact. Et quels sont ces systèmes de contrôle ?

— Eh bien, d'abord ses proches collaborateurs. Je crois qu'ils sont obligés de prêter serment sur la constitution. Ensuite il y a des commissions chargées de veiller à ce que tout se passe normalement dans ce domaine.

— Toujours exact. Mais supposez que certains des collaborateurs en question, voire des membres des commissions de contrôle, soient déviés de leur rôle.

— Vous n'y pensez tout de même pas ! s'exclama-t-elle.

— Je viens de découvrir plusieurs noms qui semblent concorder avec ces institutions.

— Vous avez découvert... Dans quoi ?

— Dans les archives informatiques de Mike l'Organisateur.

Le visage de la jeune femme se ferma. Elle se mordilla les lèvres puis lança d'un ton plein d'amertume :

— Et moi qui ai passé tant de temps sur cette enquête sans m'apercevoir de ça...

— Vous aviez les mains plus ou moins liées.

— Non, vous vous trompez. J'avais carte blanche. Je pouvais faire tout ce que je voulais, pourvu que j'obtienne des informations permettant ensuite d'intervenir officiellement. Cette mission était capitale.

— Ne vous reprochez rien, vous avez fait tout ce qui était possible.

— Même me faire sauter par ce salaud de Mike !

Bolan ne voulait surtout plus aborder ce sujet. Il pianota sur le clavier de l'ordinateur pour se mettre en liaison avec une banque de données gouvernementale, compulsa un petit calepin de notes pour trouver un code d'accès et se lança dans une recherche attentive.

La jeune femme s'était déplacée pour pouvoir examiner l'écran par-dessus son épaule et il sentait tout contre lui la douce chaleur qui se dégageait de son corps : Elle ne faisait rien de particulier pour l'aguicher, mais elle était vraiment un peu trop proche de lui et il devait lutter contre le trouble qui l'envahissait.

— Vous voulez me verser un autre café ? lui demanda-t-il. La Thermos est sur la tablette, là-bas.

Elle se déplaça et s'affaira pour le satisfaire, puis revint tout près de lui. Mais cette fois, toutes ses pensées étaient concentrées sur sa tâche. Au bout d'un quart d'heure, elle se détacha de la console et disparut dans le fond du van. Elle en revint habillée, une cigarette aux lèvres, et s'assit gentiment sur un strapontin, les yeux rivés sur l'écran vidéo.

Plus tard, Bolan émit un grognement et se leva de son siège.

— Qu'avez-vous encore découvert ? fit-elle. Des éléments intéressants ?

— Plus qu'intéressants.

— Moi, je n'ai pas compris grand-chose à ce qui défilait sur l'écran, ça allait trop vite.

— C'est une question d'entraînement.

— Peut-être. Bon, si vous me disiez...

— J'ai la confirmation de ce que je craignais.

— Puis-je savoir ?

Sans lui répondre, il décrocha le combiné d'un radiotéléphone et composa le numéro d'Harold Brognola à Washington. Celui-ci avait la voix fatiguée.

— Ça n'a pas l'air d'aller, lui dit Bolan en manière de préambule.

— T'as raison, répliqua Justice Deux en étouffant un bâillement. Attends, je branche mon bidule.

Bolan, de son côté, enclencha un scrambler, un brouilleur électronique qui mit théoriquement la conversation à l'abri d'oreilles indiscrètes.

Après une brève série de couinements, Brognola revint en ligne :

— Je venais juste de réussir à m'endormir quand j'ai entendu ta sonnerie.

— Tu as des insomnies ? rigola Bolan.

— Non, tout baigne ! renvoya Brognola, sarcastique. Je n'ai pas dormi depuis quarante-huit heures, il se passe des choses de plus en plus étranges quelque part au Colorado, des politiciens et de hauts fonctionnaires ne cessent de me balancer des coups de fil nocturnes et je me demande pendant combien de temps je vais encore pouvoir rester à mon poste. Mais à part ça, tout va pour le mieux.

— Ce que je vais te dire ne va sans doute pas arranger ta tranquillité d'esprit.

— Au point où j'en suis ! Je t'écoute.

— Tu m'as parlé de politicards bien dodus, n'est-ce pas ? Des mecs haut placés et quasiment intouchables que tu soupçonnes de collaborer avec *Cosa Nostra*...

— Tu as trouvé quelque chose à ce sujet ?

— Ouais. C'est encore plus gros que ce que tu envisageais. Je les ai identifiés et localisés. Ils font tous partie intégrante d'une énorme combine... Au fait, tu as retiré tes pions du circuit ?

— Ceux que j'ai pu joindre, oui. J'ai laissé des messages pour les autres.

— Les autres, ça veut dire combien ?

— Deux seulement. À l'heure actuelle, si tout va bien, ils devraient avoir été joints... Au sujet des grosses têtes, qu'as-tu appris exactement ?

— Je vais y venir. Que sais-tu du projet Redbook, Hal ?

— Du quoi ?

— J'ai dit Redbook. Le livre rouge.

Le téléphone resta muet durant plusieurs secondes. Bolan demanda :

— Tu es toujours avec moi ?

— Oui. Attends... Je me souviens qu'il y a eu un projet de ce nom, mais ça remonte à plusieurs années. D'après mes souvenirs, il s'agissait d'un programme militaire d'installations techniques pour capter et analyser toutes les fréquences qui sillonnent le pays. Même les fréquences codées. Il s'agissait d'un système ultra-performant qui devait remplacer celui équipant la NORAD. Ne me demande pas comment ça peut fonctionner, je ne suis pas un spécialiste. Mais ce plan était déjà très élaboré il y a deux ans. Ensuite, on n'en a plus entendu parler... Il y avait un type important qui était à l'origine du projet, un pont de la physique.

— Martin Hoffman.

— Peut-être, ce nom me dit quelque chose.

— C'est bien lui, confirma Bolan. Il est passé du mauvais côté de la barrière. Les *amici* ont détourné le projet à leur profit et il est devenu opérationnel.

Ils ponctionnent toutes les communications confidentielles, aussi bien les informations militaires que celles du domaine économique.

— Tu blagues, j'espère !

— Je voudrais bien.

— Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que tu veux me dire, Striker ?

— Rien de plus que ce que je t'ai dit. Tout ce que je peux ajouter concerne les personnages qui font tourner la grosse machine. Ça va loin, depuis des tas de types, des techniciens qui ont été enrôlés, jusqu'à de très gros pontes de l'économie ainsi que des congressistes. Cette fois, la gangrène s'est étendue jusqu'aux plus hauts niveaux.

— Mais ça implique que...

La voix de Brognola se bloqua.

— Ça implique tout ce qu'on peut imaginer dans ce domaine, enchaîna Bolan. La revente de renseignements secrets à des puissances étrangères, le détournement de matériel stratégique, la ponction de données et d'informations économiques... Et je pense que c'est plus particulièrement cet objectif que visent pour l'instant les *amici*. Il y a un autre nom qui m'incite à y croire. David Fairfield.

— Ne me dis pas qu'il marche avec eux !

— Si ce n'est pas lui, c'est forcément quelqu'un qui le touche de très près et qui est parfaitement au courant. Mais je penche plutôt vers l'hypothèse d'un David Fairfield collaborant avec les *amici*.

— Bon, mais si c'est vrai, que crois-tu qu'ils soient en train de

manigancer ?

— Sans aucun doute une opération pour se remplir les poches par gros paquets. J'ai réfléchi en fonction des éléments que j'ai appris, et j'en arrive à la conclusion qu'ils préparent un coup gigantesque, une sorte d'inflation à l'échelle internationale.

— Est-ce que tu es vraiment conscient de ce que tu me dis ? fit Hal Brognola.

Sa voix était devenue pitoyable.

CHAPITRE XVII

— J'en suis malheureusement très conscient, poursuivit l'Exécuteur.

— Tu penses à un crash comme celui de 1929 ?

— Pourquoi pas ? Une inflation contrôlée et dirigée peut aisément enrichir ses organisateurs.

— Ça me paraît parfaitement démentiel.

— La mafia elle aussi est démentielle, et les *amici* sont tous plus ou moins des mégalos. Tu sais aussi bien que moi ce dont Castellano est capable. Il est devenu le dieu de la racaille mafieuse.

— Oui, mais de là à lancer une pareille opération !

— Fais-lui confiance. Il vise de plus en plus haut. Tout ce que j'ai pu apprendre sur le sujet et les personnages qui en font partie me conduit à cette hypothèse. J'ai envisagé des alternatives, j'ai eu de sérieux doutes au début, mais je suis invariablement revenu à la même conclusion. Ils vont saper l'économie du pays durant un certain temps ce qui leur permettra d'acquérir à des prix dérisoires tout ce qui les intéresse. Des spécialistes tels que Fairfield leur mangent en ce moment dans la main, il n'y a pas d'erreur. Ensuite, ils relâcheront la pression. Tu imagines la suite ? Et personne ne se doutera d'où vient la belle saloperie internationale.

— Pas d'accord ! fit brusquement Brognola. Ce n'est pas en espionnant les grands trusts et les multinationales qu'on peut provoquer une inflation. Il faudrait pour cela qu'on puisse agir sur le système, influencer les marchés, casser les prix à l'aide d'artifices et...

Bolan le coupa d'un rire sinistre :

— N'use pas ta salive pour rien, Hal. C'est exactement ce qui a été envisagé. J'ai consulté plusieurs banques de données, des organismes d'État confidentiels. Je suis également entré dans les archives électroniques du Pentagone et dans celles de la CIA. Ça n'a pas été très difficile, même des étudiants réussissent à y accéder et piratent en rigolant les secrets d'État. Les arcanes de nos ministères sont devenus de véritables secrets de polichinelle !

Bolan prit le temps d'allumer une cigarette avant de poursuivre :

— J'ai appris de quoi était constitué le projet Redbook, j'ai

parcouru le dossier. Les *amici* ont évidemment pu en faire autant. Devines-tu, entre autres, ce qu'il y a au menu ?

— La possibilité d'infléchir le cours des marchés, peut-être ? suggéra Justice Deux.

— Tout juste. Le cours des marchés et celui des opérations boursières en captant toutes les informations qui sont véhiculées dans l'atmosphère, puis en les altérant avant de les renvoyer à leurs destinataires. Un scénario précis a même été conçu à cet effet par des experts. Je suppose que le gouvernement, ou peut-être l'intelligence Community, a fait procéder à cette étude en prévision d'un possible conflit économique.

Brognola questionna précipitamment :

— As-tu appris quelque chose au sujet des moyens que les *amici* comptent mettre en œuvre ?

— Je n'en ai encore qu'une idée sommaire. Sur une carte de la région que je leur ai piquée, j'ai vu des croix qui pourraient signaler des points stratégiques. D'après leurs emplacements sur les Rocheuses, il pourrait bien s'agir des centres de relais hertziens utilisés pour retransmettre les émissions entre l'est et l'ouest.

— Possible. Il existe en effet cinq relais pour cet usage, et depuis quatre ans ces dispositifs captent et rediffusent également les informations transférées par les satellites de télécommunication. Tu penses donc que ces mecs très astucieux ont mis la main sur les antennes des télécom ?

— Je l'ignore, Hal. J'avoue que ça me paraît difficilement concevable. Mais peut-être ont-ils trouvé le moyen de détourner ces émissions.

Il y eut un ricanement dans l'appareil.

— Quoi ? De nos jours, on peut détourner presque n'importe quoi, mais je n'ai jamais entendu parler d'un détournement d'ondes, surtout qu'en l'occurrence elles sont émises en faisceaux hertziens. Ça me paraît franchement farfelu.

— Pas tant que ça. Dans un rapport envoyé par Martin Hoffman à l'institut de radio-physique, il est question d'un phénomène relativement récent sur lequel il a travaillé. Ça s'appelle : infléchissement des quanta par induction et transfert magnétique en milieu ponctuel.

— Merde ! Tu ne pourrais pas être plus simple ? J'en ai mal à la tête.

— Je ne suis pas un physicien, Hal. Je comprends dans les grandes lignes ces termes scientifiques, mais ne me demande pas de te les

expliquer. Ce que je retire de tout ça, c'est qu'il semble effectivement possible de pirater les fréquences officielles.

Un soupir fit l'effet d'une petite tornade dans le téléphone.

— Ouais, grinça le super-flic de Washington, et si tu ne fais pas fausse route, je comprends maintenant comment se passe la fuite à mon niveau. Si ces gars-là sont capables de ponctionner et de décrypter les ondes radio, ils peuvent sans doute écouter les conversations téléphoniques codées.

— Probable, émit Bolan. Il se peut même qu'ils nous écoutent en ce moment malgré le scrambler.

— Arrête, tu me fous la trouille.

— C'est pourtant une possibilité dont il faut tenir compte.

— Bon sang ! Je crois rêver.

— C'est vraiment pas le moment.

— Aucun risque, je n'ai plus aucune chance de me rendormir. Je vais foncer à mon bureau, réunir les collaborateurs en qui je peux encore avoir confiance et tenir un conseil de guerre. Tu veux me faire parvenir les renseignements que tu as ? J'attendrai personnellement devant mon fax.

— Je te les balance dans une demi-heure. Ça ira comme délai ?

— Ce sera suffisant. Et toi, qu'est-ce que tu envisages de ton côté ? Bolan ricana.

— Tu veux peut-être que j'informe nos petits copains par la même occasion ?

— Ouais, c'est juste, bon Dieu ! Quelle merde !

— Ne te casse pas trop la tête, Hal, on se fait peut-être de fausses idées sur ce sujet précis.

— Je préfère croire le contraire et me montrer prudent.

— Bien sûr. Mais soyons pas parano... Je vais laisser tomber ici pour aller renifler du côté de la grosse tête diabolique, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois, répondit Brognola après un instant de réflexion. Je pense que tu as raison, ça ne servirait à personne que tu ailles te paumer dans les Rocheuses à la recherche d'une installation fantôme. Je vais voir ce que je peux faire à partir de tes renseignements.

— Je te souhaite bon courage, rigola Bolan. Moi, je vais déménager du coin. Bon, faut que je te laisse.

— Salue Castellano pour moi si tu le vois.

— Ce sera fait. En cas de besoin, tu peux me laisser un message au numéro que tu connais, mais fais attention d'où tu le balances.

— T'inquiète pas, un homme averti en vaut deux. Ciao.

L'Exécuteur raccrocha avec un sourire ironique sur les lèvres. Jenny s'était déplacée pour venir s'asseoir à côté de lui sur un autre strapontin.

— C'était Justice Deux, n'est-ce pas ?

— Peut-être.

— Oh ! Arrêtez de jouer les mystérieux, Bolan, je suis certaine que c'était lui. D'ailleurs ça me rassure, à présent je sais que je ne suis pas en train de me fourvoyer du mauvais côté de la loi. Pourquoi n'avez-vous pas tout de suite joué cartes sur table ?

— Vous-même n'avez pas encore abattu les vôtres, répliqua Bolan en souriant. Dites-moi par exemple pourquoi Mike Halimi tenait tant à vous récupérer. Qu'avez-vous découvert de si important à son sujet ?

— Vous croyez que, heu... Bon d'accord, vous avez raison, nous n'avons plus besoin de finasser. Ça ne le concernait pas directement, pas lui mais un homme important au Colorado avec lequel il entretenait des relations. Il a discuté plusieurs fois avec lui au téléphone et j'ai réussi à écouter une de leurs conversations sur un poste secondaire. Il venait de me surprendre quand il a reçu cet appel de Jeff Lami.

Elle se tut, piocha une cigarette dans le paquet que Bolan avait posé sur la console.

— Ne vous arrêtez pas en si bon chemin, lui dit-il. Qui est ce type ?

— Après ce que j'ai entendu tout à l'heure, je ne pense pas que cela vous épatera. Il s'agit du gouverneur.

— Le gouverneur de l'État du Colorado ?

— Eh oui. Et le chef de la police fait aussi partie de ces petits conciliabules.

Bolan soupira. Les *amici* n'avaient rien négligé, ils s'étaient couverts à tous les niveaux pour assurer leur tranquillité. Il comprenait par la même occasion pourquoi Jenny McLean était restée bien sagement à l'attendre au motel. En la quittant pour se rendre à Gold Meadows, il avait envisagé qu'elle tenterait sa chance en s'éclipsant, malgré les chiens de chasse de la mafia lancés à sa recherche. Il lui posa la question à ce sujet et elle lui confirma :

— Je craignais qu'Halimi actionne secrètement les forces locales de police. Si j'avais réussi à échapper à ses hommes, je me serais fait très probablement coincer par la police. Sur la route ou en essayant de passer la frontière de l'État. Alors il ne me restait plus qu'à me terroriser en attendant une occasion pour communiquer ce que je sais à Justice

Deux.

— Vous lui en avez parlé, depuis le motel ?

— Oui, il est maintenant au courant. Vous... vous allez donc laisser tomber ici ?

— Pas certain, dit-il d'une voix basse.

— Comment ça ? C'est bien ce que vous venez de lui dire.

— J'espère que d'autres oreilles auront entendu la même chose.

— Mais vous...

Un bip-bip se fit entendre sur une console voisine. L'Exécuteur se leva pour aller appuyer sur une touche du détecteur d'écoute. Aussitôt, des chiffres lumineux commencèrent à danser sur un écran, puis il y eut une suite de sons stridents inintelligibles. Cela dura un peu plus de deux minutes et le silence retomba.

L'Exécuteur nota les chiffres inscrits sur l'écran et appuya sur plusieurs touches de l'appareil. Presque tout de suite, une voix se fit entendre :

— C'est Jake. Il faut que je lui parle.

— Attendez un instant.

— Oui, je t'écoute, fit ensuite une voix sèche et autoritaire que Bolan reconnut aussitôt. Le sujet a été retrouvé ?

— Non, pas encore. Mais je viens d'avoir une information concernant un appel qui a abouti à Washington, là où nous avons un sérieux obstacle. Vous voyez ?

— Oui, continue.

— C'est bien ce que nous pensons depuis quelque temps, le sujet en question est en relation avec... heu, l'obstacle. Il lui a parlé d'une liste qu'il a en sa possession et qu'il a, disons, empruntée à Mike. Il va la lui faire parvenir. Ça m'a paru suffisamment fâcheux pour que je vous en avertisse aussitôt.

— Il s'agit bien de la liste à laquelle je pense ?

— Oui.

— Elle n'a aucune valeur juridique.

— Je sais. Mais il se peut qu'il y ait des actions secrètes. Ce type de Washington a de la ressource, il est très dangereux pour nous.

— Ne t'en fais pas, la situation est bien verrouillée, nous avons des yeux et des oreilles là où il faut. A-t-on entendu quelque chose concernant nos installations, là-bas ?

— Non. Apparemment, il n'en a aucune connaissance. Mais il y a autre chose... Il paraît que le sujet va quitter l'État pour se lancer dans votre direction.

— C'est lui qui a dit ça ?

— Oui. Il se méfiait et parlait à mots couverts, mais il n'y a aucun doute.

— Bon, je te remercie, Jake. Rien d'autre ?

— Pour l'instant, non. J'ai demandé à Frank de faire rentrer les équipes. Je ne pense pas qu'il soit indispensable de les laisser tourner en rond dans la nature, surtout après ce que nous savons.

— Laisse-en quand même quelques-unes en surveillance, au cas où...

— Bien sûr. Dites, au sujet de Mike...

— Oui ?

— Je l'ai bouclé comme vous me l'avez demandé. Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

— Tu attends que tout soit tranquille là-bas. Ensuite, le mieux sera de refermer définitivement ce dossier, tu me comprends ?

— Tout à fait, je voulais seulement une confirmation. Il a déjà commis trop d'erreurs.

— J'espère que toi et Frank vous tenez bien les affaires en main, Jake.

— La situation va bientôt se stabiliser, n'ayez crainte.

Un déclic sec signala la fin de la communication. Bolan murmura :

— Elle va se stabiliser, Ange, sois-en certain.

Dans l'esprit de Bolan, il n'y avait qu'un moyen vraiment efficace pour stabiliser la situation démentielle, pour empêcher la vermine mafieuse de dévorer la société des honnêtes gens. L'enjeu était trop énorme pour se contenter de demi-mesures. Il lui fallait lancer un blitz total, déchaîner la foudre en engageant toute la puissance offensive dont il disposait. C'était la seule solution qu'il entrevoyait.

CHAPITRE XVIII

— J'ai reconnu la voix de Jake Sanguini, s'inquiéta Jenny. Mais qui était l'autre type ?

— Ange Castellano, le boss des bosses. Jake l'appelait depuis Woodland.

— Comment avez-vous découvert ça ?

— Très simplement en me mettant en liaison informatique avec le central des télécommunications de l'État. Ça fonctionne automatiquement, il suffit de frapper le bon code d'accès.

En fait, pendant qu'elle prenait sa douche, il avait effectué une recherche sur le nom de Michael Hamilton. Il avait trouvé trois numéros correspondant à diverses résidences, celle de Gold Meadows, celle de Woodland et une autre à Colorado Springs. Compte tenu que la propriété de Gold Meadows avait été évacuée, Bolan avait programmé l'écoute sur ces deux dernières.

À présent, il connaissait le numéro d'appel de Castellano et une nouvelle recherche pouvait éventuellement lui indiquer où se planquait l'ignoble prédateur. Il frappa sur le clavier les coordonnées du central téléphonique, délivra le code d'accès, mais la rapide prospection à laquelle il se livra déboucha sur le vide, ou presque. Le numéro correspondait à un redirecteur d'appel sur une ligne radio. À moins d'une fastidieuse et longue recherche, il était impossible de savoir où aboutissait la seconde ligne et, en plus, l'Exécuteur se doutait que Castellano utilisait un téléphone mobile.

— Dommage, fit-il. Mais le contenu de la conversation est suffisamment éloquent. Mike est sur la touche, la racaille commence à se diviser et laisse flotter les rubans. Ils ont tort. Mike avait la mainmise sur tous les éléments locaux de l'opération, les frères Sanguini auront du mal à faire fonctionner tout seuls la machine infernale.

— Et ils vous croient maintenant en train de courir après Castellano. Vous êtes un gros malin, gloussa-t-elle.

— J'utilise simplement ce qu'ils ont mis en œuvre.

— Je crois que ce n'est pas si simple que vous le dites ! Mais vous êtes aussi bien outillé que ces salopards.

— Non, hélas. Je ne peux capter que les fréquences publiques. Eux ont accès aux émissions confidentielles du gouvernement et des grosses sociétés. Es peuvent également les modifier... Voyons un peu ce que donnent les écoutes radio.

Le scanner avait fonctionné silencieusement depuis que Bolan s'était affairé devant la console. Plus d'un quart d'heure de conversation était enregistré sur bande. Les silences intermédiaires étaient automatiquement supprimés électroniquement. Un examen en accéléré lui permit d'éviter quelques messages sans intérêt, l'un émanant d'une ambulance et trois autres de radios privées. Ce qu'il entendit ensuite lui arracha un petit sourire de contentement. Il y avait tout d'abord de rapides conversations sur la fréquence qu'il avait déjà captée dans la forêt, des échanges nerveux et heurtés ainsi que quelques engueulades. Puis le ton avait molli. Ensuite, ses poursuivants avaient conversé sur une fréquence différente dans un jargon plus sec, avec des intonations qui rappelaient à l'Exécuteur des procédures opérationnelles qu'il connaissait bien.

Ainsi, les *amici* bénéficiaient réellement d'une force paramilitaire. La conversation qu'il avait surprise entre Jake Sanguini et Ange Castellano laissait entendre que ces troupes spéciales venaient d'être rappelées, mais ce n'était pas absolument certain. Bolan maniait couramment une tactique « d'intox » pour mystifier la mafia, il leur envoyait des leurres par tous les moyens possibles. Castellano le machiavélique était capable d'en faire autant. Donc, avant de lancer son blitz final, l'Exécuteur devrait s'assurer qu'il ne trouverait pas sur son chemin ces équipes spéciales. Il aurait beaucoup trop à faire pour engager le combat avec ces gars-là.

L'aube était proche, il s'en fallait de moins d'une heure. Il devait mettre ce délai à profit pour se livrer à une dernière investigation avant de passer à l'attaque.

Frank Sanguini avait rejoint la maison de Woodland depuis une demi-heure et finissait de faire le point de la situation avec son frère.

— J'ai eu une information en provenance de Cañon City, fit ce dernier. Les hommes que j'ai envoyés là-bas ont trouvé Jeff Lami et les trois autres avec du plomb dans la tête.

Frank eut un rictus :

— Si Mike avait fait correctement son travail, on l'aurait su plus tôt et ça nous aurait évité de tourner en rond.

— Mais ça ne sert à rien de parler du passé.

— Évidemment Qu'est-ce que tu crois que Bolan va faire maintenant, cavalier après le boss ?

— C'est possible si l'on en croit la conversation que ces types de la base ont captée.

— Mais on n'en est pas sûr, hein ?

— Non. C'est peut-être une arnaque. Plusieurs fois il a roulé l'Organisation en faisant passer de faux bruits.

— Il se pourrait bien qu'il essaie encore de liquider quelques-uns de nos responsables de secteurs.

— Ou qu'il cherche à s'en prendre aux mecs importants qui collaborent avec nous.

— Pourquoi pas ? Avec lui tout est possible, marmonna Frank. À ton avis, il est au courant au sujet de la base ?

— Logiquement, il n'a aucun élément pour être informé de ça. Mais il a pu tirer des conclusions, faut pas le prendre pour un demeuré.

— Quand je pense qu'il bosse avec le FBI ! Ça fait longtemps qu'on soupçonnait ça...

— Ce flic de Washington avec lequel il est en relation, comment s'appelle-t-il ?

— Brognola. On l'appelle aussi Justice Deux. Castellano va s'occuper de lui.

— Ouais, sans aucun doute. Mais moi je pense à Bolan et au danger qu'il nous fera tous courir tant qu'il sera dans la région. J'ai un peu étudié sa technique d'attaque, il lance des opérations qui ne durent que quelques minutes et se retire aussitôt. C'est comme ça qu'il nous nargue depuis trop longtemps.

— Comment appelle-t-il ça, déjà ? Des blitz ?

— Des blitzkriegs, des attaques éclair. C'est les Boches qui ont inventé cette technique pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ai entendu dire que les flics ont essayé d'analyser son mode opérationnel pour le coincer, mais ça n'a jamais rien donné.

— Évidemment ! Le FBI le protège.

— Ça m'étonnerait, ils ne peuvent pas le couvrir officiellement. Je pense que c'est seulement avec ce type de Washington qu'il a une sorte d'arrangement.

— Possible. Mais ça ne nous avance pas pour autant... Tu veux mon avis, Jake ?... Je crois qu'on devrait envoyer une équipe au complet là-bas, à Pike National...

— C'est une idée qui me court aussi dans la tête. On devrait également tenir tous les autres groupes prêts à intervenir en cas de besoin. Je parle de ces gars des commandos, bien sûr.

— Combien y a-t-il d'hommes déjà en place sur le terrain ?

— Environ une dizaine de porte-flingues, je crois. Faudrait demander à Mike qu'il nous le précise.

Frank ricana :

— Après ce que tu lui as fait, ça m'étonnerait qu'il veuille coopérer gentiment.

— Il faudra bien qu'il nous le dise. Bon... Avec un staff complet en supplément, ça devrait suffire.

Jack fit quelques pas pour aller se planter devant une fenêtre et regarda distraitemment les grands arbres qui s'alignaient au bas de la pente herbeuse.

— À condition que les autres soient prêts à agir rapidement, répliqua-t-il. On peut envisager d'en planquer un certain nombre en attente entre Deckers et Buffalo Creeks et d'en laisser quelques-uns ici pour assurer la sécurité. Comme ça, on cadenasasse toutes nos installations sans pour autant donner l'éveil à Bolan.

— Au cas où il serait toujours dans le coin...

— C'est exactement comme ça que je vois les choses. Tout en souplesse et en organisation. Tu veux que je te dise, Frank ? Je crois que ça me ferait un sacré plaisir que ce sale con ait décidé de rester dans les parages.

— Tâche de ne jamais dire ça devant Castellano ! Tu sais ce que représente cette combine pour lui ?

— Ouais. Plusieurs centaines de millions de dollars dont nous ne toucherons même pas un pourcentage. Bolan, lui, vaut plus d'un million de dollars. Il y a toujours un contrat sur sa tête, ne l'oublie pas.

— Je n'oublie rien, Jack. Je n'oublie pas non plus ce qu'il nous a déjà coûté au cours de la nuit.

— Si nous ramenons sa tête à Castellano, la dépense sera largement comblée, crois-moi. Et tu veux que je te dise encore ? Ce mec n'a rien de surnaturel, il saigne comme tout le monde quand il prend du plomb dans la carcasse. Il suffirait d'un coup bien placé pour qu'il y passe vraiment. Un million de dollars, ça ne te tente pas ?

CHAPITRE XIX

Bolan avait lancé son char de guerre sur une mauvaise route pour rejoindre la nationale 24 qui grimpait dans la montagne vers l'ouest. Il traversait une forêt de plus en plus dense et une pluie fine tombait inlassablement dans le petit jour.

Assise à sa droite et vêtue d'une canadienne que Bolan lui avait prêtée, Jenny McLean observait la chaussée en se taisant. Elle respectait son silence tandis qu'il réfléchissait et passait en revue les détails de son plan. Dans cette grosse veste en cuir comme celles dont s'équipent les chasseurs qui viennent assez fréquemment dans cette région, elle s'était placée une casquette rouge sur la tête.

Avant de quitter Palmer Lake, Bolan avait décoré le pare-brise et les flancs du van avec des autocollants publicitaires. Cela devait suffire pour donner le change au cas où il devrait passer un barrage. Flics ou mafiosi, le danger était sensiblement le même. En tout cas, il n'avait pas eu le temps de faire mieux.

La dernière recherche à laquelle il s'était livré concernait le centre technique d'où la mafia devait forcément opérer son énorme machination. Il l'avait découvert au bout de trois quarts d'heure en consultant finalement le serveur informatique de la Chambre de Commerce du Colorado. Cela n'avait pas été trop difficile, Bolan cherchait des éléments spécifiques dans une région où il y avait moins de dix habitants au kilomètre carré et aucune société d'envergure. D'autre part, il suffisait de centrer l'analyse sur les entreprises implantées récemment et il n'en avait trouvé qu'une. Cela se nommait tout simplement : Centre d'Études sur les Rayons Cosmiques et possédait un caractère tout à fait officiel.

D'après le registre électronique, le CERC avait en effet reçu toutes les autorisations légales nécessaires à son implantation et était de surcroît parrainé par l'institut National de radioastronomie. Il était situé à peu près au centre de Pike National Forest, à une altitude de 3700 mètres, perdu au milieu d'une immense forêt de pins et relié à la civilisation par une petite piste elle-même desservie par une route de montagne.

Bolan avait d'abord douté qu'il tenait la bonne information. Tout cela était trop évident, bien trop exposé à la curiosité. Il avait changé

d'avis en s'apercevant d'une part que le CERC avait été financé par la Bénéficiai Nevada Inc., une société de financement dont il savait qu'elle appartenait en sous-main à la mafia ; d'autre part en découvrant parmi son conseil d'administration plusieurs noms figurant sur la liste dérobée à Mike Halimi.

Il n'y avait plus à s'interroger sur le bien-fondé de sa trouvaille. De plus, la position géographique de l'installation et son altitude étaient significatives. 3700 mètres, ce n'était pas le plus haut sommet de la région, il y en avait d'autres qui culminaient à quatre mille cinq cents mètres. Mais, d'après la carte, le CERC était en portée directe avec les antennes des réémetteurs nationaux.

Tous ces éléments mis bout à bout avaient convaincu l'Exécuteur que son objectif final était relativement peu éloigné. À vol d'oiseau, il n'y avait qu'une trentaine de kilomètres. En revanche, par la route il fallait en compter plus du double, compte tenu des détours et des lacets à franchir à travers les Rocheuses.

Dans le bruit lancinant des essuie-glaces, il repéra bientôt l'embranchement de la route départementale qui se dirigeait au nord, vers Deckers puis Buffalo Creek. Il fit tourner le gros van dans cet axe et reprit le cours de ses réflexions.

Combien de techniciens fallait-il pour faire tourner une installation comme le CERC ? Il n'en avait aucune idée précise. Peut-être vingt ou trente ?... Et combien de complicités à très haut niveau avaient été nécessaires pour bâtir ce projet ? De très nombreuses, assurément.

Pour ce qui était du personnel, Bolan pensait que celui-ci était cantonné sur place avec interdiction d'en sortir tant que l'opération en cours n'était pas terminée. Sans doute ces gens étaient-ils recrutés parmi des techniciens travaillant pour l'Organisation. Ceux-là étaient plus que vraisemblablement condamnés d'avance, les *amici* ne pouvaient pas les laisser raconter à l'extérieur ce qu'ils avaient vu et fait dans ce coin désert de Pike National Forest. Et des techniciens, il était facile d'en trouver à la pelle, des mal payés ou des chômeurs. Remplacer le personnel n'était vraiment pas un problème.

Ils avaient dépassé la petite agglomération de Deckers depuis deux kilomètres quand Bolan reçut un message de Brognola sur son radiotéléphone.

— Ton envoi a été le bienvenu, j'ai fait tomber des têtes, lui annonça tout de go le haut fonctionnaire de Washington.

— Déjà ?

— Il fallait que je prenne les devants avant que ces braves gens aient ma peau. Et j'ai bien fait, un quart d'heure plus tard, une note

officielle est arrivée par fax, émanant du Ministère. Quelqu'un réclamait ma démission immédiate.

— Comment as-tu contré le coup ?

— En faisant arrêter les plus gros poissons figurant sur ta liste, ainsi que l'expéditeur de la note. Ce n'était pas encore l'heure légale, mais j'ai fait jouer la notion de sûreté d'État.

— Tu es sûr d'avoir suffisamment d'atouts pour ça ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Ça fait un moment que je recueille des renseignements sur ces types, il me fallait juste un déclencheur. Heu, tu cherches toujours à retrouver l'ange diabolique ?

— Je sais déjà comment le joindre téléphoniquement et je crois connaître sa planque, répliqua l'Exécuteur avec un petit rire.

— Bien sûr, tu ne peux pas me donner une indication ?

— Non. Tout ce que je peux te dire, c'est que je me dirige vers l'est. Il y a dans cette direction une sacrée odeur de soufre. Bon, ne m'appelle plus, Hal, c'est moi qui te contacterai dès que j'aurai du nouveau.

— Bonne chasse, Striker.

Bolan raccrocha et se tourna vers Jenny.

— Vers l'est, hein ? fit-elle.

— J'espère qu'il y a toujours des oreilles à l'écoute et que ça marchera, lui sourit-il.

Il aurait voulu avertir Hal Brognola qu'il était tout près du but et lui communiquer les dernières informations recueillies pour que celui-ci puisse agir en cas d'échec de sa part, mais c'était évidemment trop risqué. Tout ce qu'il pouvait lui dire faisait à coup sûr l'objet d'une écoute de la part de l'ennemi et il devait se contenter de laisser passer des renseignements bidon à l'usage des oreilles curieuses. Ainsi qu'il l'avait dit à Jenny, « il espérait que ça marcherait ». C'était tout ce qu'il pouvait espérer de ce côté.

Bientôt, ils passèrent devant un chemin goudronné. Un panneau rouge planté sur le bas-côté indiquait qu'il s'agissait d'une voie privée interdite à la circulation. Bolan continua à suivre les méandres de la route qui grimpait à présent en d'interminables lacets à flanc de montagne. Un peu avant le sommet, il fit stopper le char de guerre, descendit la vitre de son côté et saisit une paire de jumelles pour examiner le site.

Quelques secondes plus tard, il était fixé. Il avait trouvé son objectif. Le chemin qu'il avait dépassé se poursuivait sur environ cent mètres au terme desquels trônait une imposante grille métallique flanquée d'une baraque de gardien. C'était sans équivoque, on pouvait

lire sur un panneau : CERC – Accès strictement interdit – Danger – Clôture électrifiée.

En effet, une haute clôture partait de chaque côté de la grille, surmontée de trois rangées de barbelés et d'un fil électrique qui devait véhiculer un courant à haute tension. Le grillage était implanté sur le flanc de la montagne et s'incurvait vers le haut, délimitant une vaste enceinte dont l'Exécuteur n'apercevait qu'une petite partie. Beaucoup plus loin, à peu près au centre du terrain qu'il examinait, une forme massive et sombre s'étalait sur une grande largeur, comme émergeant du sol.

Mais le rideau de pluie fine rendait l'observation difficile et Bolan décida d'utiliser la caméra vidéo du van. Celle-ci possédait une fonction anti scintillement et, dès qu'il l'enclencha, la vision devint en effet nettement meilleure sur l'écran de contrôle. Un coup de zoom lui fit voir l'ensemble de l'énorme construction enchâssée dans la montagne. Au moins cent cinquante mètres de largeur, estima-t-il. Et ce n'était que la partie visible du monstre qui sommeillait là. L'autre, sans doute beaucoup plus importante, était souterraine et devait abriter toutes les installations techniques ainsi qu'un personnel approprié.

Plus haut, fixées sur des bases en béton, de volumineuses sphères peintes en vert se confondaient presque avec le paysage alentour. Sans la caméra vidéo spéciale, l'Exécuteur ne les aurait pas aperçues. Il en dénombra cinq. Et ce n'était pas tout. Il y avait deux tours métalliques pourvues de bras squelettiques qui pouvaient figurer des antennes, des tours gigantesques dont le sommet disparaissait dans les nuages. Il y avait aussi deux bâtiments plus petits aux toits hérissés de capteurs aux formes mystérieuses, et encore une autre construction plate qui pouvait être un entrepôt.

Il allait poursuivre son examen quand il remarqua une succession de miroitements et de fluctuations sur son écran de contrôle. Puis la luminescence s'intensifia brusquement et un petit signal d'alarme se déclencha en lui. Aussitôt il coupa le contact et déconnecta la caméra. Que signifiait cette anomalie ? Cela voulait-il dire que la base secrète de la mafia était sous surveillance radar ou autre moyen technique de détection ? Oui, c'était plus qu'envisageable. La bête monstrueuse était bien protégée et des surveillants avaient sans doute été placés devant des appareils de contrôle pour déceler d'éventuels véhicules en approche.

Sans attendre, il relança le mobil-home pour franchir le sommet de la petite route sinueuse, le fit rouler gentiment sur plus d'un kilomètre et le stoppa sur un terre-plein broussailleux.

Lorsque le ronronnement grave du moteur cessa, Jenny s'enquit :

— Qu'en pensez-vous ?

Bolan ne lui répondit pas tout de suite. Ses pensées étaient plutôt sombres. Il manœuvra le van pour l'enfoncer à l'abri de la forêt, prêt à reprendre la route.

Ce qu'il avait vu des installations ne correspondait pas à l'idée qu'il s'en était faite. Les grosses sphères vertes abritaient probablement des antennes paraboliques dont le rôle était évident. Certes, il pouvait les détruire à distance en utilisant les moyens longue-portée du char de guerre, mais cela ne résoudrait qu'une petite partie du problème. Ce genre de matériel peut être réinstallé sans trop de difficulté et de temps.

Non, le projet démoniaque ne serait sûrement pas anéanti de cette façon. Le bunker que l'Exécuteur avait examiné résisterait même à ses roquettes, et il n'avait pas l'intention d'égratigner l'immense bête maléfique qui sommeillait tranquillement dans la forêt. Il voulait la détruire de fond en comble, de façon qu'il n'en subsiste plus que des gravats et des morceaux de ferraille tordus. Et pour cela, il n'avait qu'une solution : il devait se rendre sur place, poser judicieusement des charges explosives et tout faire péter avant de se retirer vite fait.

Il l'expliqua brièvement à Jenny qui fronça les sourcils et se récria :

— Mais c'est de la démente ! Vous n'avez aucune chance de réussir, et même si vous arrivez à poser vos pétards à l'intérieur de cette saloperie, vous n'en sortirez pas vivant. J'ai repéré des types armés pendant que vous observiez la baraque, ils font des rondes à l'intérieur de l'enceinte et il y a aussi une jeep qui passe régulièrement.

L'Exécuteur, lui aussi, avait vu la jeep et les gardes, mais sa décision était déjà prise. Passant à l'arrière du véhicule, il ôta ses habits de cuir pour enfiler sa combinaison noire et se harnacha pour le combat. Jenny le regardait faire d'une mine réprobatrice.

— Vous aurez plus d'un kilomètre à parcourir avec tout ce barda, fit-elle observer.

Il lui répondit avec une grimace qui se voulait rassurante :

— Jusqu'à la clôture, ça ira. Je serai plus léger au retour.

En plus de son fidèle Beretta et de l'énorme AutoMag, il s'était équipé d'un combiné M-16/M-79 pouvant tirer aussi bien des balles de .223 que des grenages explosives, incendiaires ou lacrymogènes. Un sac en toile étanche fixé sur sa poitrine contenait une dizaine de charges C-4 avec leurs détonateurs à retard. Pas question, bien sûr, de faire usage de détonateurs radiocommandés dans un endroit littéralement truffé d'émissions hertziennes à très haute fréquence.

Il accrocha un poignard de combat à son ceinturon, remplit les poches de sa combinaison de chargeurs pour ses diverses armes et s'adressa à la jeune femme :

— Saurez-vous conduire ce véhicule ?

— Ça ne me paraît pas difficile, le gabarit mis à part. Pourquoi ?

— Si je ne rentre pas, mettez-vous au volant, prenez le maximum de distance et contactez ensuite Justice Deux.

— Pour combien de temps pensez-vous en avoir ? demanda-t-elle.

— Je l'ignore. Mais ne m'attendez pas avant une heure au moins, j'aurai besoin d'un délai de reconnaissance. Ne branchez aucun appareil et ne vous servez pas du radiotéléphone.

— J'ai compris.

— Et ne prenez aucune initiative personnelle. O.K. ? Maintenant je file.

Il sauta du van, attendit que la portière se soit refermée dans un chuintement d'air comprimé et s'éloigna sans un regard en arrière.

L'équipement de Bolan pesait lourd, mais il n'était pas question de se passer d'une seule arme ni d'une partie de ses munitions, il pouvait en avoir besoin à tout moment. Marchant très vite entre les arbres, il s'orienta vers l'extrémité nord du périmètre clôturé qu'il atteignit en une dizaine de minutes. C'était une zone dégagée au bulldozer ; la terre avait été visiblement remuée depuis peu pour y enfouir le grillage en profondeur. Il y avait encore des traces de chenillettes dans la terre boueuse. Impossible de tenter une pénétration par ce côté, il fallait longer la clôture pour l'examiner et trouver une faille.

Il la découvrit trois cents mètres plus loin, au niveau d'un talweg qui s'inscrivait sur la pente et le long duquel dégoulinait un petit torrent. Une grosse buse en béton avait été insérée dans le sol, dans le but évident d'éviter que la terre soit arrachée par l'eau de ruissellement au sous-bassement de la clôture.

Le franchissement de cette ouverture ne fut pas chose aisée, mais c'était la seule possibilité. Bolan dut ramper sur plus de cinq mètres à l'intérieur du collecteur, retenant son souffle et s'arc-boutant pour résister à la pression de l'eau grondante. Parvenu de l'autre côté de l'enceinte, il resta un moment allongé pour reprendre sa respiration et observer l'étendue devant lui. Il n'y avait que des broussailles et pas âme qui vive. Le centre technique lui était caché par un mouvement de terrain.

Reprenant sa progression avec une infinie prudence, il émergea de l'autre côté de la butte et longea une étendue de hautes broussailles jusqu'à occuper une position derrière un rocher. La pluie venait

subitement de cesser comme si on avait fermé un robinet. Cela constituait un handicap pour une approche discrète, mais par ailleurs il avait à présent une vue beaucoup plus facile de l'ensemble du terrain. Ce fut ainsi qu'il repéra une première caméra de surveillance fixée sur une paroi de l'énorme bunker. L'appareil pivotait régulièrement dans le sens horizontal pour balayer un secteur de près de cent cinquante degrés. Sans l'arrêt providentiel de la pluie, il se serait fait stupidement piéger par le système électronique.

CHAPITRE XX

Bolan venait de repérer deux autres caméras dans son champ visuel. L'une était accrochée sur le sommet d'un mât d'éclairage et décrivait également un mouvement de va-et-vient régulier. Quant à la dernière, elle occupait une position plus éloignée, installée, elle aussi en hauteur, à l'autre extrémité du bâtiment plat et sombre.

Ce qui paraissait être une entrée se découpait comme un rectangle noir au milieu du bunker. Mais il y avait forcément d'autres issues, peut-être réparties de chaque côté de la construction. Pour l'instant, l'Exécuteur n'était pas dans le champ des caméras, il s'en fallait d'une cinquantaine de mètres. Aussi put-il contourner son objectif en utilisant le relief du sol pentu.

En contrebas, il entrevoyait de temps en temps des silhouettes qui déambulaient nonchalamment, se croisant parfois et échangeant des signes. La jeep aperçue à son arrivée restait stationnée sur une esplanade, bien en vue, avec deux hommes à bord. Apparemment, seul l'espace desservi par l'entrée du terrain faisait l'objet d'une surveillance humaine visible. Les mafiosi faisaient plutôt confiance au système électronique.

Bolan ne s'était pas trompé dans son estimation. Les deux façades qu'il examina de loin comportaient elles aussi des portes auxquelles on accédait par un petit escalier rentrant. Et, là aussi, des caméras fouillaient inlassablement les abords.

Après plusieurs minutes d'observation, il considéra qu'il pouvait compter au maximum sur un délai de onze secondes pour atteindre le bunker sans se faire repérer, se planquer dans une zone neutre et gagner une ouverture. C'était vraiment peu.

Portant son regard au-delà des grosses sphères et des immenses antennes qui se lançaient à l'assaut du ciel, il nota qu'une ligne électrique haute-tension franchissait une crête pour aboutir à un pylône en acier à quelque distance de ce qu'il avait pris tout d'abord pour un entrepôt. C'était plus vraisemblablement un abri pour un poste de transformation. On pouvait supposer aussi que le camp bénéficiait d'un groupe électrogène suffisamment puissant pour alimenter les installations en cas de coupure de courant. Tout ça apparaissait comme irréel, démentiel, impossible. Et pourtant...

À mesure qu'il examinait la forteresse de la mafia, il commençait à éprouver une sourde angoisse, un peu comme s'il se dégageait de là des effluves nocifs. Peut-être était-ce dû aux fantastiques champs électromagnétiques qui imprégnaient les lieux. En tout, cela avait quelque chose d'accablant, de presque insoutenable.

Mais l'instinct poussait le guerrier solitaire à patienter encore avant de se lancer à l'action. Il lui fallait continuer de surveiller les alentours, attendre aussi que les conditions météorologiques se détériorent. Vu l'état du ciel matelassé d'énormes nuages ténébreux, la pluie pouvait reprendre d'un instant à l'autre.

Quinze minutes ne s'étaient pas écoulées que le bruit d'un moteur lui parvint Parfaitement immobile derrière un monticule de terre, il vit apparaître un véhicule sur le chemin d'accès au bâtiment. C'était un 4x4 qui roulait à vive allure et qui s'arrêta en dérapant dans la boue après un coup de frein trop appuyé. Six hommes entassés à l'intérieur mirent pied à terre en ordre et en silence, puis l'un d'eux aboya une injonction avant de s'engager dans l'entrée du bunker d'où s'était démasquée une sentinelle. Les cinq types restants, vêtus de treillis et armés militairement, se déployèrent aussitôt le long de la façade.

Pas difficile de comprendre qui étaient les arrivants, songea Bolan. Les frères Sanguini ne voulaient prendre aucun risque et avaient expédié sur place une partie de la troupe paramilitaire. Il eut un petit rire lugubre avant de se relancer sous le couvert des arbres vers le côté opposé du fortin. Un instant plus tard, le ciel lui octroya une grâce providentielle en déversant brusquement des torrents d'eau sur la forêt. Le tonnerre se mêla à la pluie, tout proche, grondant et se répercutant avec force sur les flancs de la montagne. En quelques secondes, la visibilité fut réduite à trois ou quatre mètres. C'était le moment ou jamais.

D'un élan, l'Exécuteur traversa au pas de course l'étendue dégagée qui le séparait de l'affreuse bâtisse. Il en aperçut le mur bétonné au dernier moment, glissa sur un bon mètre dans la terre gluante et lança ses mains en avant pour amortir le choc. Il ne pouvait distinguer l'entrée mais la trouva dix mètres plus loin en se glissant le long de la façade. Un homme de garde se trouvait dans le renforcement, frileusement emmitouflé dans un vêtement de pluie. Le Beretta cracha sans délai une méchante pastille silencieuse et la sentinelle s'effondra dans un ruissellement d'eau teintée de sang.

Bolan poussa une porte en fer qu'il referma aussitôt derrière lui, fit pivoter une grosse barre d'acier qui tenait lieu de verrou et se retourna, prêt à tout. Il se trouvait dans un couloir étroit et long, aux parois métalliques dans lesquelles se découpaient des portes

régulièrement espacées. Personne n'était en vue. Une visite jusqu'au fond du couloir lui fit découvrir une grande porte à double battant qu'il entrouvrit doucement pour glisser un regard. Ce qu'il découvrit le laissa un instant sans réaction, tant le spectacle était inattendu. C'était une immense salle aux parois entièrement métalliques englobant une sorte de laboratoire ultramoderne. Bolan aurait pu se croire plongé dans un film de science-fiction. Il y avait des consoles et des pupitres le long de tous les murs, des voyants lumineux clignotaient à haute cadence et des compteurs électroniques affichaient des kyrielles de chiffres dont la valeur changeait constamment.

Une vingtaine d'hommes en blouses blanches s'affairaient dans les lieux. Certains notaient des mesures sur des bloc-notes, d'autres étaient occupés à surveiller les appareils. L'Exécuteur réprima une grimace de contrariété. Il lui était évident que ces hommes n'étaient que des civils, des techniciens engagés pour une tâche qui dépassait de loin les compétences des mafiosi. Et même s'ils étaient informés qu'ils travaillaient pour l'Organisation, il était difficile pour Bolan de les mettre dans le même sac pourri. Il ne pouvait se résoudre à les exterminer au même titre que les *mobsters* qui avaient mis sur pied l'ignoble projet.

Pourtant, il ne pouvait plus faire marche arrière. Il avait réussi à s'introduire dans les entrailles du monstre, l'occasion était trop belle. Il devait aller jusqu'au bout quoi qu'il puisse arriver. Refermant la porte, il avisa un tournant du couloir, s'y glissa rapidement et déboucha une trentaine de mètres plus loin dans une autre salle beaucoup moins grande. Là, il n'eut aucune hésitation. Trois types très décontractés occupaient l'endroit, parlant haut et fumant. Ils portaient des armes apparentes dans des holsters. Des canettes de bière jonchaient le sol ainsi que des mégots. Des frères de sang, sans la moindre équivoque. Bolan les balaya de trois balles silencieuses qui les envoya instantanément *ad patres*, et entra dans la pièce. C'était une salle de repos avec un coin pour le bar, des chaises et des tables en plastique.

Il déposa la première de ses charges de C-4 contre une poutrelle métallique apparente derrière le bar et reflua dans le couloir. La porte qu'il ouvrit ensuite donnait sur un local technique où ronronnait un gros générateur sur un bâti en fonte. Les murs étaient peints en blanc mais dessous on devinait le métal. D'ailleurs, tout semblait métallique dans ce gigantesque bâtiment, à part ce qui en était visible en surface et qui était recouvert d'une forte épaisseur de béton. Sans doute les structures étaient-elles constituées de matériaux préfabriqués, des plaques et des poutrelles métalliques qu'on avait acheminées et assemblées sur place. La seconde charge explosive trouva tout naturellement sa place sous le bâti du générateur avec une mise à feu

réglée sur dix minutes comme l'avait été la première.

Bolan positionna un autre paquet de C-4 dans une pièce où l'on avait entreposé des meubles de classement, découvrit ensuite une pièce carrée et faiblement éclairée, dans laquelle quatre hommes surveillaient une dizaine d'écrans vidéo. La salle de contrôle. Les moniteurs étaient reliés aux caméras extérieures.

Les contrôleurs n'avaient pas spécialement l'air de prendre leur tâche au sérieux. D'ailleurs, pour l'instant, les écrans ne reflétaient que des images mouvantes et fantomatiques du paysage alentour. L'un d'eux, pourtant, se retourna subitement et ouvrit de grands yeux en apercevant la haute silhouette noire qui se découpait sur le pas de la porte. Il poussa un grognement bestial en tentant de saisir son arme, prit une balle de 9 mm en plein front et partit à la renverse tandis que ses copains bondissaient de leurs sièges. Trois paires d'yeux éberlués se braquèrent sur l'intrus et trois mains plongèrent dans un même réflexe. Mais le Beretta avait déjà craché ses mortels messages.

Avant même que les corps privés de vie se soient complètement effondrés, Bolan avait déjà posé une charge explosive dans un angle de la pièce. Après avoir sectionné le fil d'alimentation électrique des moniteurs vidéo, il ressortit vivement et se mit en quête d'un escalier descendant. Il y avait forcément un niveau souterrain dans cette masse hideuse de fer et de béton. Effectivement, derrière une porte épaisse, il trouva de larges marches qui le conduisirent six à sept mètres plus bas dans un hall éclairé par des tubes fluo.

Des ouvertures étaient visibles dans chacune des parois. Il en franchit une au hasard, déboucha dans une sorte d'entrepôt aux dimensions cyclopéennes empli de containers et de grosses armoires métalliques. Une odeur particulière régnait dans ces lieux. Une odeur d'ozone et de vernis à usage électrique. Ce n'était rien moins que la centrale de relais et de dispatching du courant qui alimentait le bunker.

L'Exécuteur estima qu'il fallait au moins deux charges de C-4 pour venir à bout de ces installations. Pour assurer le coup, il en plaça trois à des emplacements judicieusement choisis, puis il remonta au niveau supérieur. Les paquets-cadeau qu'il venait de déposer dans l'ancre de *Cosa Nostra* étaient suffisamment puissants pour obtenir le résultat escompté.

Compte tenu du délai écoulé entre le placement de chaque charge, Bolan calcula qu'il lui restait un peu moins de sept minutes pour parfaire son travail, les détonateurs devant se déclencher toutes les quinze secondes environ. C'était presque trop facile. Les *amici* se croyaient-ils vraiment à l'abri de toute intrusion grâce à leur dispositif de détection électronique ? Peut-être bien, après tout. C'était tout à

fait dans leur façon de penser.

Trois autres portes qu'il ouvrit sans s'attarder donnaient sur des chambres en désordre. Il fallait bien un hébergement pour les techniciens et les mafiosi cantonnés dans le centre.

Il longeait hâtivement un couloir pour rejoindre la sortie quand une porte s'ouvrit à moins de cinq mètres de lui, laissant apparaître un homme vêtu d'un treillis qui se raidit aussitôt. Le Beretta était déjà en position de tir et l'index de Bolan se repliait sur la détente.

— Attendez ! chuinta le type dans un souffle rauque.

Il avait refermé la porte derrière lui mais ne faisait pas un geste pour tenter de saisir le pistolet automatique accroché à son ceinturon. Bolan avait temporairement suspendu la pression de son doigt sur la détente. Il avait reconnu le chef d'équipe qu'il avait vu descendre du 4x4 et pénétrer dans le bunker.

— Attendre quoi ? fit Bolan froidement.

L'autre n'eut qu'une courte hésitation avant de lancer :

— FBI. Section 228. Justice Deux pourrait vous le confirmer.

Merde ! L'Exécuteur eut un bref rictus. S'il en croyait ce qu'il venait d'entendre, il se trouvait en face d'un des deux agents de Brognola encore dans le circuit ! Il s'en était fallu d'un dixième de seconde qu'il le raye des vivants. Mais cela impliquait qu'il était au courant de la relation entre l'Exécuteur et le haut fonctionnaire du Justice Department. Sans doute ce dernier avait-il cru impératif de l'en avertir *in extremis* afin de déjouer un risque mortel.

Bolan prit lui aussi sa décision en un éclair :

— O.K. ! Barre-toi d'ici, soldat. Tout va péter.

— Vous avez...

— Oui. Fous le camp et ne te retourne pas.

— Vous ne pourrez pas sortir d'ici, les Sanguini ont placé des équipes spéciales qui vont débarquer à la première alerte.

— Combien ?

— Sept avec la mienne. Soixante hommes au total.

— J'en tiendrai compte. Merci.

— Heu, je...

— Tu n'as plus que cinq minutes pour te casser d'ici, lui lança l'Exécuteur en le dépassant pour s'éloigner.

Trente mètres plus loin, il coula un rapide regard dans l'immense salle où se tenaient les techniciens civils. Un type en blouson et jean, cigare aux lèvres, se promenait parmi eux, paraissant jouer un rôle de surveillant. Un mafioso, bien sûr. Bolan souhaita que tous ces types en

blouses blanches aient l'idée d'évacuer les lieux à la première explosion. Il n'avait aucune possibilité de les avertir.

Franchissant la porte de sortie, il enjamba le corps de la sentinelle et inspecta les abords. La pluie tombait avec moins de force mais le tonnerre grondait toujours, roulant sur les flancs de la montagne. À présent certain qu'il ne pourrait plus être repéré par le système de surveillance vidéo, il se mit à marcher très vite vers les hautes tours dont il apercevait les silhouettes squelettiques à travers le rideau de pluie. Il lui restait encore quatre charges. Il en plaça deux contre les plates-formes des tours, une autre au milieu des énormes ballons verts dont la structure lui parut relativement fragile. Le dernier paquet de C-4 trouva sa place contre une grosse cuve qui, d'après l'odeur environnante, contenait du pétrole.

Comme il se redressait, il entendit le bruit d'un moteur, aperçut au loin le 4x4 qui s'éloignait sur le chemin de sortie, une silhouette au volant. Bon, l'homme de Brognola avait quitté le champ de bataille, il n'y avait plus que les techniciens. Bolan ne pouvait que souhaiter qu'ils prennent leur chance suffisamment tôt. S'ils réagissaient vite, ils en avaient la possibilité.

Quant à lui, il n'avait que deux minutes pour battre en retraite, franchir la clôture et s'éloigner au plus vite de la zone condamnée. Si ce que la taupe du FBI lui avait annoncé était vrai, Bolan aurait à compter sur l'arrivée massive de tueurs lâchés à ses trousses. Pour s'en sortir, il comptait sur l'effet de panique qui suivrait le feu d'artifice et sur le fait qu'il avait soigneusement repéré son cheminement de repli.

S'étant débarrassé de son sac vide, il eut un dernier regard autour de lui, se mit rapidement en marche sur la pente, utilisant comme à son arrivée la longue bande de broussaille pour progresser.

Il avait presque atteint la clôture quand plusieurs cris se firent entendre sur sa gauche, immédiatement suivis de détonations. À une cinquantaine de mètres de là, trois *mobsters* dévalaient la déclivité de terrain en courant et brailant. Ce n'était pas contre l'Exécuteur qu'ils en avaient, non, ils cavalaient vers une proie qui ripostait en tirant avec une arme de petit calibre, d'après les détonations. Il vit l'un d'eux rater un pas et bouler au sol tandis que ses copains s'arrêtaient et s'accroupissaient pour échapper à la riposte.

De sa position plus basse, l'Exécuteur put apercevoir le gibier contre lequel la racaille mafieuse s'acharnait. Une sensation glacée lui étreignit le dos et le sang puisa plus fort dans ses veines.

Qu'est-ce que Jenny McLean foutait dans ce bon Dieu de camp de la mort ?

CHAPITRE XXI

Les soldats en treillis accouraient maintenant vers le lieu de la fusillade, se déployant en arc de cercle. Par réflexe, Bolan leur expédia une nuée de frelons de .223 qui en coucha deux sur le tapis pendant que les trois autres se jetaient au sol. D'une détente, il se propulsa vers le bas de la pente en lâchant sans discontinuer une rafale pour couvrir sa course, s'accroupit à quelques mètres de la jeune femme qui continuait de tirer avec son petit automatique .32.

— Passez derrière moi et courez ! lui intima-t-il.

— Mais il y a des...

— Discutez pas ! Foncez !

Courbée en avant, elle se mit à détaier dans la direction qu'il lui indiquait tandis qu'il lançait un violent tir de barrage pour protéger son repli. Mais le chargeur s'épuisa vite. D'un coup de pouce sur le verrouillage, Bolan le fit tomber et en engagea un plein dans le M-16 qui se remit aussitôt à crépiter. Il vit un mafioso se relever pour se lancer stupidement dans sa direction, l'ajusta, et de deux balles bien placées lui fit décrire une pirouette grotesque. Un autre qui tentait un mouvement tournant prit plusieurs projectiles qui lui découpèrent la poitrine en pointillés avant qu'il s'affale dans un grand cri éraillé.

Un rugissement soudain annonça l'arrivée en trombe de la jeep dont Bolan aperçut le toit débouchant en haut de la pente. Il y eut un crachotement rageur et une volée de projectiles s'enfoncèrent dans le sol tout près de lui. Le tireur avait passé le haut de son corps par l'ouverture latérale du véhicule et tirait sans discontinuer. D'un coup sec, l'Exécuteur arma la culasse du M-79 et largua dans cette direction une grenade qui partit dans un souffle, atterrit juste sous l'avant du véhicule en explosant. La jeep disparut dans un gros éclair, redevint visible une seconde plus tard tandis qu'elle se retournait et entamait une série de tonneaux sur la déclivité.

Après avoir expédié une longue rafale sur le terrain en amont, l'Exécuteur se replia à son tour. Il rejoignit Jenny une centaine de mètres plus loin.

— Par là ! lui indiqua-t-elle, voulant sans doute désigner l'énorme buse qu'elle avait dû utiliser elle aussi pour pénétrer dans les lieux.

— Négatif ! cracha-t-il en larguant une grenade sur la clôture.

Une brèche s'ouvrit dans le grillage et des arcs électriques grésillèrent, mettant en évidence la haute-tension en court-circuit. Il la fit passer en premier, se glissant rapidement derrière elle, puis il l'entraîna dans une course rapide à travers la forêt. Ils n'avaient pas fait vingt pas que la première explosion se produisit. Cela se manifesta par un bruit sourd derrière eux. L'Exécuteur s'arrêta et obligea la fille à s'accroupir à côté de lui.

— Ça a raté ? fit-elle, le souffle court.

— Non. Ce n'est que la première charge, la masse du bunker étouffe la détonation.

À travers les troncs, Bolan pouvait voir une partie du monstrueux bâtiment d'où bientôt plusieurs hommes jaillirent en se bousculant. Il y avait quelques soldats de l'Organisation, des types débraillés, mais aussi un grand nombre de blouses blanches qui s'égaillaient en tous sens.

— Pourquoi êtes-vous venue vous flanquer dans le merdier ? demanda-t-il brièvement à Jenny.

— Je... je voulais vous dire que...

Une deuxième explosion beaucoup plus forte couvrit sa voix et, une seconde plus tard, un souffle puissant secoua les arbres autour d'eux. Une partie du bunker venait d'éclater dans un jaillissement de poussière et de débris de toute sorte.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle. Ça commence à ressembler à du sérieux. Mais faut pas rester ici, ils ont envoyé toute une cargaison de...

Une colossale déflagration leur meurtrit soudain les tympans. La charge numéro trois venait d'exploser avant le délai et, presque tout de suite après, un grondement infiniment plus puissant que le tonnerre fit vibrer le sol. Cette fois, ils virent l'atroce construction s'ouvrir carrément et vomir une fantastique colonne de feu dans le ciel orageux. Les détonateurs avaient probablement été déréglés par les secousses des explosions précédentes et voilà que l'enfer se déclenchait d'un coup.

La forteresse de la mafia se transformait en un abominable volcan qui se mettait à cracher le feu sans discontinuer, arrosant les alentours sur des centaines de mètres, expédiant dans l'atmosphère de monstrueuses bouffées âcres et pestilentielles. Quelques débris retombèrent en sifflant dans la forêt et Bolan poussa Jenny contre un arbre, l'abritant du mieux qu'il pouvait avec son corps.

Puis ce furent les deux tours métalliques qui se soulevèrent brutalement de leurs socles dans un fracas de fin du monde. L'une

d'elles retomba avec une lenteur incroyable sur deux sphères qui se déchirèrent dans un bruit strident, dévoilant les gigantesques disques des antennes paraboliques. Encore quelques secondes, et l'endroit ne ressembla plus qu'à un colossal théâtre parcouru de fracas et de lueurs fugaces qui jaillissaient en continu à travers un immense rideau de fumée. Puis le silence se réinstalla sur les lieux. Un silence étouffant, quasiment incroyable après le vacarme apocalyptique qui avait secoué la montagne pendant d'interminables secondes.

Une fumée noire et épaisse envahissait déjà la lisière de la forêt. Jenny toussa, se redressa et s'essuya les yeux.

— C'est pas vrai ! s'exclama-t-elle, le visage figé par la stupéfaction.

— Venez, gronda Bolan en la tirant sur la pente broussailleuse.

Le repli lui sembla durer un temps infini, et pourtant ils coururent sans s'arrêter jusqu'à la petite route tout en lacets, de l'autre côté de laquelle l'Exécuteur avait laissé son char de guerre. Le système d'alarme ne s'était pas déclenché, donc personne ne s'en était approché, mais les troupes d'intervention n'étaient sûrement pas très loin.

Jenny haletait, le visage exsangue et les yeux troubles. Elle se laissa tomber sur le siège à côté de Bolan qui mit immédiatement en route.

La pluie avait cessé momentanément mais le ciel menaçait de remettre ça à brève échéance. Dès que le puissant moteur Tornado ronfla, il fit pivoter un panneau dans le tableau de bord, faisant apparaître un pupitre de commande comportant un écran-vidéo avec son clavier et de nombreuses manettes. Il alluma le tout, procéda à une vérification puis engagea le véhicule sur la chaussée, le faisant rouler pour rejoindre le haut de la côte. De là, il aurait une vue bien dégagée du terrain.

Loin, en contrebas, il aperçut un groupe d'une vingtaine d'hommes en blanc qui s'efforçaient de rejoindre la route. Ceux-là s'en étaient bien sortis et Bolan sentit une petite bouffée de réconfort monter en lui. L'instant suivant, pourtant, ses muscles et ses nerfs se tendirent.

Deux véhicules venaient de se signaler sur la chaussée, à près d'un kilomètre et demi, en amont de deux virages. Puis un troisième se démasqua de la forêt, sortant sans doute d'un chemin de traverse. Jenny s'était arrêtée de respirer à côté de lui.

— Voilà la confrontation finale, prononça-t-il tout bas.

— Et voilà ce dont je voulais vous parler, lui renvoya-t-elle.

— C'est pour ça que vous m'avez suivi sur le terrain ?

— Je ne vous ai pas suivi. J'ai reçu un appel de Justice Deux. Il m'informait que des équipes spéciales convergeaient dans notre secteur. Ça m'a paru suffisamment urgent pour que je tente de vous prévenir.

— Comment a-t-il appris ça ?

— Je l'ignore. Peut-être un de nos agents sous couverture lui a-t-il téléphoné pour l'en avertir.

L'Exécuteur se remémora son bref contact, dans le bunker, avec un homme qui lui était tout d'abord apparu comme un ex-GI travaillant pour la mafia. Ce type avait risqué sa peau en prenant le parti de l'avertir. Il se souvint aussi brièvement d'un certain mafioso nommé Léo Turrin qu'il avait failli supprimer au début de sa guerre contre l'*Organized Crime*. Comme ce type, Turrin était en même temps un agent du FBI.

Comme le monde était petit, se dit-il. Puis il fit stopper le gros van au sommet de la côte. Il brancha un scanner radio, attendit que la recherche automatique s'arrête sur une fréquence toute proche et brancha le son. Presque aussitôt, une voix précipitée jaillit de l'appareil :

— Scout Trois ! Le bahut vient de s'arrêter en haut de la route. On dirait un camion ou un mobil-home. Ça pourrait bien être le sujet.

— Vu ! renvoya une autre voix. Ici Scout Unité. Poursuivez de mon côté. La deuxième section s'arrête et attend mon signal. Confirmez !

Un froid sourire crispa les lèvres de Bolan. Il avait reconnu la voix sèche et autoritaire de Frank Sanguini.

— Roger ! répondit une voix aux inflexions également dure.

Il y eut quatre autres accusés de réception. L'Exécuteur brancha une seconde caméra à l'arrière du van, procéda à un réglage et l'image de trois autres véhicules apparut sur l'écran. Un effet de zoom poussé au maximum révéla en gros plan le pare-brise de la voiture de tête bourrée de mafiosi. Puis ce fut au tour des deux autres véhicules d'être passés en revue. Dans la dernière, il y avait un homme que Bolan connaissait bien. Un visage en lame de couteau avec des lèvres minces et un nez d'oiseau de proie : Jake Sanguini.

— Parfait, murmura Bolan en faisant basculer l'image sur la caméra avant. Voyons si le frangin est aussi de la partie.

La même procédure dévoila en fort grossissement un autre visage quasiment identique au précédent. Même bec de rapace, même regard acéré.

Il appuya sur une touche jaune, provoquant un doux

ronnement. La tourelle lance-missiles prenait sa place au-dessus du toit du van. Il y eut un petit claquement sec précédant l'allumage d'un voyant lumineux.

L'Exécuteur disposait de six roquettes. Il ne devait manquer aucune cible. Relevant la manette de sécurité de tir, il centra les réticules de son écran sur la voiture qui occupait la dernière position dans le convoi devant lui et fit une brève estimation de distance. La télémétrie lui confirma une portée de sept cents mètres. Là-bas, Frank Sanguini crachait des ordres et des directives dans un talkie-walkie, le front barré d'un gros pli.

Après quelques secondes de concentration, Bolan prononça à voix basse :

— Feu !

Et il appuya sur le bouton rouge de la console. Il y eut une petite secousse, une stridulation se fit entendre au-dessus d'eux et un oiseau de feu jaillit vers sa cible. Un panache de feu et de fumée s'allongea un très court instant, puis ce fut l'impact. Une sphère aveuglante se développa autour du véhicule qui donna littéralement l'impression de se désintégrer.

L'Exécuteur plaça les réticules sur la voiture du milieu et largua sans attendre un second missile qui fila comme le premier pour détruire son objectif.

— Feu !

La lueur de la première déflagration ne s'était pas encore éteinte que déjà le troisième projectile percutait la voiture de tête dans un vacarme tonitruant.

Bolan, les yeux rivés sur l'écran de tir, manipulait les touches de commande. La tourelle de lancement pivota sur son axe. La caméra arrière avait déjà pris le relais et montrait la grosse caisse à la peinture argentée dans laquelle se croyait à l'abri le second jumeau du Crime Organisé. Un instant, l'Exécuteur contempla l'ignoble personnage, froidement, le regardant s'agiter derrière le pare-brise.

— Scout Unité, qu'est-ce qui se passe ? s'égosillait Jake Sanguini sur les ondes. Qu'est-ce que c'est que ces explosions ? Bon Dieu, répondez !

Il reçut une réponse, en effet. Une réponse fracassante qui volatilisait en un éclair sa vilaine tête de rapace et transforma son corps en énergie libre.

— Feu !

Deux nouveaux cratères s'ouvrirent dans la chaussée, faisant joyeusement sauter à plusieurs mètres de hauteur les deux derniers

véhicules.

Enfin, la tourelle rentra dans son logement en ronronnant. Un déclic marqua l'arrêt du mécanisme.

— Terminé, fit Bolan d'une voix presque méconnaissable.

Il fit disparaître le pupitre de commande dans le tableau de bord, embraya et lança lentement le char de combat sur la bande asphaltée. Jenny McLean était blême. Ses lèvres tremblaient légèrement. Elle eut un petit spasme quand Bolan fit un crochet pour contourner une carcasse noircie et de la tôle tordue, qui gisait lamentablement sur le bas-côté. Recroquevillée sur son siège, elle ne desserra plus les dents jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une route parallèle pour piquer ensuite sur Colorado Springs.

— Comment peut-on... supprimer des vies aussi facilement ? bégaya-t-elle. Comment est-il possible de... de les rayer comme ça des vivants ?

Bolan leva le pied et stoppa complètement le van sur un accotement. Il se sentait fourbu. Ses nerfs étaient tendus à craquer. Il avait besoin de se relaxer quelques minutes avant de reprendre la route pour quitter enfin le Colorado. Il passa un imper par-dessus sa combinaison, descendit de la cabine de pilotage et se retourna.

— Vous plaignez ces types ? lui renvoya-t-il un peu rudement.

— Non, bien sûr... Mais ce qui s'est passé a quelque chose d'inhumain.

Bolan fit quelques pas dans une herbe boueuse, sa grande silhouette se découpant comme une ombre lugubre dans l'air froid et poisseux du matin. Loin, derrière la montagne, une fumée épaisse montait dans le ciel. Le souvenir évanescant d'un ambitieux projet détourné de son objectif initial. La mafia avait voulu s'en servir comme d'une colossale pompe à fric. À présent, ce qui subsistait du plan Redbook ne ressemblait plus qu'à une misérable zone constellée de braises et de bouts de métal fondu.

Un moment plus tard, il grimpa pour se replacer au volant et appela Brognola.

— J'ai fini, annonça-t-il laconiquement.

— Je sais. Bravo !

— Tu n'as pas l'air heureux.

— Oh si ! Je suis sincère. Je dis bravo parce que je ne trouve rien d'autre à raconter.

— Comment es-tu déjà au courant ?

— J'ai des observateurs sur place. Écoute, sors de cet État en vitesse et planque-toi pendant un bon moment.

Bolan eut un sourire contracté et regarda la fille au visage noir de suie, assise à côté de lui.

— C'est bien mon intention, jeta-t-il dans l'appareil. J'en ai ma claque des Rocheuses et du mauvais temps.

Il entendit un gloussement dans son oreille.

— Dans très peu de temps, le climat va se réchauffer. J'ai envoyé du monde dans le secteur dès que j'ai appris que tu avais tiré le bouquet final.

— Pas des locaux, j'espère ?

— Non. Des agents des États voisins qui ne risquent pas d'être contaminés. Ils vont s'occuper des restes... Il faut que tu saches aussi que David Fairfield est définitivement sur la touche. Tu avais raison, il était mouillé à fond.

Bolan soupira :

— Il y a encore pas mal de grosses têtes diaboliques à emballer. Qu'ils ne se gênent surtout pas. Au fait, j'ai rencontré un de tes boy-scouts, un gus avec une grosse moustache et le crâne rasé.

— Ah ! Je vois...

— Quand tu le reverras, dis-lui merci de ma part.

— Ce sera fait.

— Je largue maintenant la fréquence. Je ne tiens pas à rencontrer tes potes.

— Attends..., fit Brognola. Tu as des nouvelles d'un certain flic en jupons ?

— Oui, elle n'est pas très loin de moi.

— Je m'en doutais. Dis-lui qu'elle fasse parvenir son rapport à toute vitesse. Ensuite, on ne veut plus la voir pendant au moins une semaine.

— Le message sera transmis, termina Bolan avant de raccrocher.

Il s'emplit les poumons d'air frais et humide, leva la tête pour regarder le plafond nuageux dans lequel il entrevit un morceau de ciel bleu, et se tourna vers la jeune femme.

— Ça vous dirait de faire un bout de route dans ce gros veau ? lui demanda-t-il.

Elle avait repris des couleurs, s'était essuyé le visage avec un kleenex. D'un élan, elle lui lança en souriant :

— Je vous avais dit que vous n'y couperiez pas. Alors, monsieur le macho, qu'est-ce que vous attendez pour mettre ce tacot en route ? Mais ne me faites surtout plus le coup de la panne. C'est inutile.

Il hocha la tête. Oui, c'était bien inutile. Il connaissait un endroit

merveilleux quelque part vers le sud, au Nouveau-Mexique. Un coin où, tout simplement, il ferait bon vivre.